

*L'absence de la cigogne*

*Fabien Lecours*





# L'absence de la cigogne

**Fabien Lecours**





Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Lecours, Fabien, 1955-

L'absence de la cigogne

ISBN 978-2-924224-58-8

I. Titre.

PS8623.E415A63 2014C843'.6 C2014-941414-5  
PS9623.E415A63 2014

Conception graphique: M.L. Lego

Toute ressemblance avec des personnages ou des faits réels ne  
peut être que fortuite. Les noms, personnages et incidents sont fic-  
tifs et sont le produit de l'imagination de l'auteur.

© Fabien Lecours, 2014

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2014

ISBN: 978-2-924224-58-8

Du même auteur :

Comme un chien dans un jeu de quilles  
(Les Éditions ATMA internationales, 2005)

Un drôle de pigeon  
(Les Éditions Pour Tous, 2008)

Ce livre est également disponible en format papier  
(distribué par Bayard Canada)  
[www.editionslpd.com](http://www.editionslpd.com)

## **Tu ne seras jamais là...**

Notre berceau restera vide.  
Tu ne seras jamais là,  
Entre nous deux,  
Pour partager notre amour.  
Tu ne seras jamais là,  
Pour me dire  
Maman je t'aime.

Je désirais te donner la vie,  
Entendre tes premiers cris,  
Sentir la chaleur de ton corps.  
Je rêvais de te voir grandir,  
Être témoin de tes premiers pas,  
T'apprendre à lire et à écrire.  
Je voulais t'émerveiller  
En te racontant des histoires  
Chaque soir avant de t'endormir.  
Je rêvais de te consoler  
Pour guérir tes cauchemars,  
Dompter tes peurs dans le noir.  
Je voulais t'offrir un avenir,  
Sans soucis ni tracas.

Notre berceau restera vide.  
Tu ne seras jamais là,  
Entre nous deux  
Pour partager notre amour.  
Tu ne seras jamais là,  
Pour me dire  
Maman je t'aime.

Mon rêve s'est envolé.  
Son départ a effacé ton nom  
Il m'a laissé le vide de ton absence.  
Je voulais porter un enfant,  
Sentir bouger ses petits pieds,  
Entendre les battements de son cœur.  
Je rêvais d'une naissance.  
Sans toi, je perds la raison,  
Je deviens une femme inachevée.  
J'irais jusqu'à vendre mon âme  
Pour démolir ma vie infâme,  
Et taire les cris de mes douleurs.  
Comment peut-on vraiment aimer  
Sans la présence d'un enfant?

Notre berceau restera vide.  
Tu ne seras jamais là,  
Entre nous deux  
Pour partager notre amour.  
Tu ne seras jamais là,  
Pour me dire  
Maman je t'aime.  
Notre berceau restera vide.

Je ne verrai jamais tes yeux.  
Ni ton amour.  
Tu ne pourras jamais me dire  
Maman je t'aime,  
Maman je t'aime,  
Maman je t'aime...

# Chapitre 1

## Doux printemps, quand reviendras-tu?

L'euphorie du dégel printanier qui déferlait sur la ville de Québec ne soulevait aucune passion chez Nathalie. Elle n'en finissait plus de broyer du noir tout en fixant le test de grossesse négatif qu'elle tenait dans sa main. Cette mauvaise nouvelle s'ajoutait à la trop longue lignée des tests négatifs qui s'étaient empilés au fil des derniers mois. La pauvre n'en pouvait plus d'accumuler défaite par-dessus défaite.

Ses difficultés avaient débuté le jour où tel un coup de grâce, son frère Jonathan, médecin de profession, devait lui annoncer qu'elle était infertile. La nouvelle faillit l'emporter par le fond, mais Samuel, son conjoint, avait renfloué son moral en lui proposant de recourir aux cliniques de fertilité, lesquelles étaient capables, selon lui, de véritables miracles. L'aventure était d'autant plus séduisante qu'elle ne comportait aucun risque financier. Depuis peu, effectivement, le gouvernement acceptait de défrayer les coûts reliés à la procréation assistée. Mais seulement pour un nombre limité de tentatives... Tous les espoirs étaient alors permis.

Sauf que ce dernier test négatif venait d'invalider la dernière tentative défrayée par l'assurance maladie. Désormais, il faudrait délier les cordons de la bourse.

Mais ne serait-ce pas fou que d'investir une fortune sur de nouvelles fécondations assistées après avoir collectionné les tests négatifs? Voilà qui ressemblerait à de l'acharnement, au refus d'affronter la réalité en face.

Valait mieux lâcher prise et se rendre à l'évidence: l'amour qu'elle éprouvait pour Samuel ne se solderait jamais par la naissance d'un enfant. Aucun petit être ne verrait le jour grâce au mélange de leurs gènes.

Personne à dorloter, à voir grandir et à admirer. Fini le rêve de transmettre ses valeurs, ses qualités et ses défauts en échange de l'immortalité. Le rêve battait de l'aile. C'en était trop...

Son incapacité à enfanter lui donnait la sensation de n'être qu'une demi-portion, une femme bonne à jeter aux ordures. Son sentiment d'infériorité la réalignait dans les vieilles ornières du joug de son ancien conjoint, Léopold, ce salaud de première qui avait si bien su la manipuler en exploitant sa dépendance affective. Elle avait tout sacrifié pour gagner son amour et le conserver. Dans ces conditions, facile, pour lui, de démolir son estime de soi. Tant et si bien, qu'elle avait fini par croire qu'il lui faisait la charité en s'intéressant à elle. Il fallut qu'une nuit il lui saute dessus pour qu'enfin, elle le quitte.

La fin de cette relation lui avait permis de rencontrer Samuel, un homme formidable qui ne l'agressait pas, ne la dénigrait pas, et qui l'aimait sans compromis. Aujourd'hui, ce grand amour se cognait le nez sur un nouveau test de grossesse négatif. Et bien franchement, celui-là était la goutte de trop. Nathalie ne se sentait plus du tout à

la hauteur. Valait-elle encore la peine d'être aimée? Son couple allait-il voler en éclats? Chaque doute renforçait son sentiment d'infériorité. Elle... la femme infertile.

Plus que jamais, elle s'identifiait au cri «Pourquoi m'as-tu abandonné?» de ce Christ en croix qui allait bientôt être célébré à la Pâques du mois d'avril. Et elle savait parfaitement que contrairement aux phénix, ses espoirs ne renaîtraient jamais de leurs cendres. Sans résurrection, point de salut.

L'âme en peine, elle compressa son test de grossesse comme pour le moudre. Ses efforts la firent trembler de la tête aux pieds, l'empêchant de répondre aux appels de Samuel qui venait de déverrouiller la porte d'entrée. L'absence d'un signe de vie de la part de sa copine rendait ce dernier anxieux. Ce même matin, il lui avait offert de passer la journée avec elle pour l'aider à digérer cette dixième mauvaise nouvelle, mais elle avait refusé. Devant son insistance, elle n'avait pas hésité à le chasser, non sans lui jurer que tout irait bien. Même si ce fut à reculons, il partit pour se rendre au bistro. Et la journée fut des plus pénibles.

—Nathalie, es-tu là?

Toujours aucune réponse. Il arpenta chaque pièce de la maison, terminant par le salon. C'est là que Nathalie s'était réfugiée. Les rideaux étaient si bien fermés, que c'est tout juste si la pénombre permettait de détecter sa silhouette, assise sur un sofa. On aurait dit une veillée mortuaire.

—Pourquoi t'es-tu enfermée ici? l'interrogea-t-il en écartant les rideaux. Tu as raté la plus belle journée du printemps. Aujourd'hui, le soleil a presque tout fait fondre la neige.

La pièce s'illumina graduellement, comme à la fin d'une éclipse solaire. Lorsque Samuel se retourna, il ne put que constater les larmes qui glissaient sur le visage de sa belle. Il n'était visiblement pas le seul à avoir connu une sale journée. Il s'approcha d'elle, l'arracha doucement à son fauteuil et l'enlaça. Du coup, elle laissa échapper le test de grossesse. Le fracas de sa chute sur le plancher l'incita à se coller davantage sur le corps bouillant qui l'étreignait. Mais ce doux rapprochement n'effaça pas pour autant son désespoir. Même qu'il faisait ressurgir sa culpabilité et son damné sentiment d'infériorité. Ces infâmes sentiments la poussèrent à se détacher de son amoureux et d'aller se planter devant un mur, qu'elle contempla de face. Elle n'était plus digne de l'aimer.

—Nous ne baisserons pas les bras tant et aussi longtemps que nous n'aurons pas trouvé un moyen d'avoir un enfant, promet Samuel.

—Tu n'as pas encore compris que c'est impossible? répliqua Nathalie en sanglotant.

—Rien n'est impossible.

La naïveté de cette réplique amena Nathalie à se retourner et pointer du doigt le test de grossesse qui gisait sur le plancher.

—Nous avons tout essayé, reprit-elle, et nos efforts se sont tous soldés en un flop aussi monumental et déprimant que celui-là.

Le pessimisme de ce propos n'ébranla guère Samuel.

—Il ne faut jamais désespérer, insista-t-il, toujours bercé par une naïveté déconcertante.

Cédant au découragement, Nathalie s'affaissa sur un fauteuil. Malgré les bons soins prodigués par la clinique de fertilité, tout ce que cette histoire leur avait rapporté se résumait en une série de revers cuisants. Il fallait se faire à l'idée: elle était incapable de faire un enfant. Et bien que ce constat crevait les yeux, ce pauvre Samuel refusait de l'admettre. Comment allait-il donc encaisser la chose le jour où la vérité lui sauterait en plein visage? Et le voilà qui s'approchait d'un pas joyeux pour annoncer:

—Un client du bistro m'a parlé de la clinique *La magie de la cigogne*. Il paraît qu'ils font des miracles, là-bas.

Son excès d'optimisme accabla davantage l'élue de son cœur.

—Nous avons grillé toutes les tentatives de fécondations couvertes par l'assurance maladie, lui rappela cette dernière.

—Nous sommes assez riches pour nous permettre quelques traitements supplémentaires, affirma l'autre en posant sa main sur la sienne.

La tendresse du geste eut toutefois l'art de déplaire à Nathalie qui se releva aussitôt dans le but de quitter la pièce. Se faisant barrer la route, elle riposta en disant:

—Je ne veux plus être inséminée par une seringue!

—Allons, mon amour, donnons-nous une dernière chance...

Le ton ressemblait à la douceur du timbre de voix qu'empruntait Léopold lorsqu'il souhaitait l'emboîter pour mieux en faire sa marionnette. Ce souvenir la propulsa au cœur du pire épisode de sa vie.

—S'il te plaît, mon amour... quémанда son copain en s'approchant.

Son inconfort, devant autant d'insistance, lui était insupportable.

—Je ne veux plus mettre les pieds dans une clinique de fertilité! fit-elle savoir.

Elle aurait tout donné pour hurler son refus. Mais son bon vieux réflexe, celui de ne point déranger pour ne pas perdre l'amour des autres, l'avait plutôt poussée à le murmurer.

—Tentons notre chance une dernière fois, supplia Samuel en l'enveloppant de ses bras pour l'embrasser.

Mais pourquoi l'aurait-elle embrassé? Elle refusait de signer le pacte qu'il lui enfonçait au fond de la gorge. Sur cette pensée, elle tenta de se dégager. Passant outre ce refus, Samuel resserra son étreinte, aveuglé par la conviction qu'une dernière insémination ne saurait que les aider à fonder une famille.

Le rapprochement de ses lèvres affola sa bien-aimée qui au contact de ce souffle chaud qui venait lui balayer le visage, ne se rappelait que trop bien de ce moment fatidique où Léopold avait arraché tous ses vêtements avant de la prendre de force. Ce triste retour en arrière alerta chaque muscle de son corps. Du coup, elle ferma les poings, se rua sur son interlocuteur telle une tigresse puis alla se réfugier dans la salle de bain. Cette réaction ébranla sérieusement Samuel qui n'aurait jamais cru que sa belle pouvait ainsi le brutaliser. Il avait l'impression d'avoir rêvé, mais les douleurs, tant sur son torse que sur ses bras, étaient là pour lui rappeler que l'assaut avait bel et bien eu lieu. Le choc de la réalité le fit céder à la panique, voire même à la frayeur, vu les

gémissements émanant de la salle de bain. Venait-il de commettre l'erreur fatale, celle capable de ruiner son couple?

Pour chasser ses craintes, il s'empressa d'aller rejoindre sa tendre moitié, qu'il trouva accroupie au fond du bain. La dernière fois qu'il l'avait vue dans un pareil état, c'était le jour où sa famille était allée la cueillir à New York pour la sortir des griffes de Léopold. Assister à cette démolition en règle de sa chérie le fit angosser de plus belle.

—Si j'ai fait quoi que ce soit de mal, risqua-t-il, je te demande de me pardonner.

Il dut patienter un certain temps avant de la voir cesser de gémir et marmonner:

—Je ne mérite pas que tu m'aimes...

Étonné par ces durs propos, il rétorqua:

—Mais un amour ne se mérite jamais... il se vit simplement, sans exiger quoi que ce soit en retour.

Cela dit, il s'accroupit près d'elle, tout à côté du bain, mais sans chercher à la toucher. Elle était si fragile.

—Je ne vaudrais pas la peine d'être aimée, répéta-t-elle.

—Où as-tu pigé cette idée sans ni queue ni tête? Tu es la femme de ma vie et je t'aimerai toujours.

Voilà des mots qu'il aurait proclamés sur tous les toits si elle le lui avait demandé.

—Je suis incapable de tomber enceinte, rappela Nathalie en se vautrant dans son sentiment d'infériorité.

—Avec ou sans enfant, je vais t'aimer jusqu'à la fin de mes jours.

Il aurait tant voulu la prendre dans ses bras, ne serait-ce que pour lui démontrer que sans elle, la vie ne valait pas la peine d'être vécue.

—Tu finiras par m'abandonner si nous n'avons pas d'enfant, dit-elle encore, convaincue qu'il s'agissait de la seule issue digne d'une incapable comme elle.

Le spectre d'une éventuelle séparation fit bondir Samuel.

—Crois-tu que tu es la seule à détenir le monopole de l'estime de soi dans les talons? lâcha-t-il. Sais-tu comment je me sens, moi, quand les médecins nous disent que mes spermatozoïdes sont incompatibles avec la chimie de ton corps?

Réalisant qu'il était aussi défait qu'elle, Nathalie se mit à le fixer. Comment avait-elle pu ne pas le remarquer, jusque-là?

—Je vis avec la peur constante que mon incapacité à te faire un enfant finisse par te détourner de moi, l'entendit-elle lui dire, désespéré.

Lancé tel un cri du cœur, cet aveu suffit à convaincre la jeune femme de mettre fin à son apitoiement et aussi, à quitter le fond du bain.

—J'aimerais tellement avoir un enfant avec toi, exprima Samuel.

—Moi aussi...

Ce beau rêve finit par électriser le cerveau de Nathalie, la rendant aussi rayonnante qu'une spectatrice ébahie devant les prouesses d'un magicien hors du commun.

—Je t'aime, déclara-t-elle.

—Je t'aime aussi, de renchérir Samuel en s'approchant. Euh... est-ce que tu permets que je t'embrasse?

—Oui, je le veux.

—Outch!

—Qu'est-ce qu'il y a?

—Tu as un bon crochet de gauche, signifia Samuel en exhibant l'une des ecchymoses qui garnissaient son torse.

—Je suis tellement désolée... fit Nathalie.

—Mais attention... la prévint Samuel avec une pointe d'ironie, ne viens surtout pas me raconter que c'est une autre raison pour que j'arrête de t'aimer.

—Ne te moque pas de moi!

—Tu sais parfaitement qu'on agace toujours ceux que l'on aime. Acceptes-tu que je t'embrasse?

—Plus besoin de me le demander.

—Que penses-tu de la clinique *La magie de la cigogne*, en profita pour glisser Samuel entre deux inspirations.

—Pas tout de suite. Je crois que je fais un burn-out des fécondations à la seringue.

—J'espère que tu n'as pas attrapé le burn-out des relations conjugales...

## Chapitre 2

### L'argent fait le bonheur

Le luxe qui entourait Hubert n'en finissait plus de le faire baver d'envie. Ce qu'il pouvait jalouser ce médecin et cette infirmière, assis là, devant lui, et qui avaient troqué leurs sarraus blancs contre des vêtements portant la griffe des plus grands designers du Québec. Une telle élégance détonnait carrément avec sa chemise passablement effritée.

—Êtes-vous d'accord avec les termes de ce contrat? s'enquit le médecin après avoir examiné son contenu de long en large, sans omettre la moindre virgule, pas même un seul point.

Hubert effleura amoureusement l'épaule de Claudette, sa compagne de vie.

—Votre proposition est aussi parfaite qu'un hôtel cinq étoiles! approuva-t-il.

Si le consentement de son client comblait le docteur, la valse d'hésitations qui rendait Claudette chancelante freina ses réjouissances.

—Souhaiteriez-vous ajouter des clauses supplémentaires? suggéra-t-il pour sauver la mise.

L'offre rendit Claudette plutôt mal à l'aise, elle qui ne voulait surtout pas se voir cataloguer de rabat-joie par son amoureux.

—Non. Ce ne sera pas nécessaire, déclina-t-elle à regret, passant ainsi outre sa vive tentation de faire machine arrière.

L'incertitude qui maquillait le ton de sa réponse eut l'art de neutraliser la frénésie d'Hubert, ce qui l'incita à se tourner vers elle pour tout de suite remarquer qu'elle semblait craintive. Pour effacer ses doutes, il fit glisser sa main le long de ses omoplates, geste qui l'excita au point de la faire éclater de rire. Ce moment de douce complicité dont il fut témoin signala au médecin qu'il était temps de passer aux choses sérieuses.

—Auriez-vous l'amabilité d'apposer vos signatures au bas de la dernière page des deux copies de votre contrat? les pria-t-il.

Hubert s'empressa d'attraper la plume qui lui était tendue, signa les documents à la vitesse de l'éclair et invita sa compagne à l'imiter. Celle-ci s'exécuta, mais sans trop se presser. Le médecin ramassa les deux copies empreintes du logo de la clinique *La magie de la cigogne*, non sans afficher la mine souveraine du gagnant. Il les parapha puis enferma l'un des exemplaires à l'intérieur d'une enveloppe qu'il remit à Claudette. Elle la serra contre sa poitrine avec en tête, la certitude d'avoir commis une erreur monumentale. Mais la chaleur de la cuisse d'Hubert appuyée contre la sienne chassa mo-

mentanément cette mauvaise impression. Le tout étant réglé, le médecin refila la deuxième copie du contrat à l'infirmière. Et ploc! Le bouchon d'une bouteille de champagne sauta pour célébrer dignement l'événement. Le pétilllement des bulles rendit les clients aussi euphoriques qu'au jour de leur mariage, lequel s'était déroulé à l'hôtel de ville.

—Tel que promis, poursuivit le docteur, je vous remets votre premier versement de dix mille dollars.

La vue du chèque procura des ailes au couple, à qui le médecin adressa encore:

—Je vous remets également une copie certifiée par un notaire du faux testament d'un cousin décédé. Bien entendu, c'est le même notaire qui a libellé votre chèque. Cette petite supercherie vous évitera d'être accusés d'avoir fait fortune suite à une quelconque magouille.

Emporté par l'ivresse procurée par les bulles de champagne qui titillait son cerveau, Hubert, le cœur parfaitement léger, s'empara du document. Avant que les facultés de ses clients ne soient trop affaiblies, le médecin crut bon de leur rappeler les principales obligations qui dès lors, leur incombaient.

—N'oubliez pas que notre premier versement confirme que vous acceptez d'être suivis par notre gynécologue pendant toute la durée de la grossesse.

—Je n'ai jamais manqué à ma parole de toute ma vie, déclara Hubert en exhibant un large sourire. Et ce n'est pas aujourd'hui que je vais salir ma réputation.

Sur ces mots, il vida sa coupe d'un trait en même temps qu'il glissa le chèque au fond de sa poche de pantalon.

—Nous exigeons aussi que l'accouchement se déroule à notre clinique, ajouta le médecin.

—Ne soyez pas inquiet, nous respecterons notre contrat, certifia Hubert.

Le médecin avala cette promesse en faisant galoper ses doigts sur le bureau et en observant Claudette.

—Vous pouvez nous croire sur parole, l'assura à son tour cette dernière qui probablement en raison de l'alcool, se faisait parfaitement docile. Nous respecterons notre contrat à la lettre.

L'air satisfait, leur interlocuteur, d'un ton autoritaire, leur servit ce dernier avertissement:

—Puisque ce genre de marché est illégal au Canada, il ne faudrait pas ébruiter le fait qu'on vous paie pour porter un enfant. Même qu'il serait préférable de dire que c'est votre enfant que vous portez afin de ne pas éveiller les soupçons.

—Dormez sur vos deux oreilles, nous saurons tenir notre langue, consentit Hubert, prêt à n'importe quoi pour empocher le magot.

—Parfait! Ceci complète cet entretien. Auriez-vous d'autres questions pour moi?

—Tout est clair comme de l'eau de roche! signala Hubert.

—Ça va aussi pour moi, renchérit Claudette.

—Puisque nous avons fait le tour, il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne fin de journée.

Ce disant, le médecin se leva pour offrir de chaudes poignées de mains à ses clients avant de les accompagner jusqu'à la sortie.

—Bonne fin de journée à vous et à votre assistante! lança Hubert en admirant une dernière fois le riche décor du bureau qu'il s'appropriait à quitter.

—N'oubliez pas que vous devez toujours entrer par l'arrière de la clinique lorsque vous venez nous visiter, rappela le médecin avant de refermer la porte.

Puis il s'empressa d'aller rejoindre l'infirmière. L'heure étant aux réjouissances, une bonne coupe de champagne l'attendait. Il s'en empara et déclara:

—C'est le patron qui sera heureux d'apprendre que nous venons d'atteindre le quota de mères porteuses qu'il nous avait fixé.

—C'est fantastique! s'exclama l'infirmière en entrechoquant sa coupe contre celle de son collègue. Allez... c'est le temps de célébrer notre victoire!

L'autre avala quelques gorgées avant de se montrer aussi sérieux qu'un pape.

—Mais le plus difficile reste à faire, annonça-t-il.

—Tu as raison... encore faut-il respecter la volonté du patron et voir à ce que les mères porteuses respectent leur contrat.

—Et je plains les girouettes qui changeront d'idée en cours de route... fit le docteur en durcissant les poings.

—Ça, tu peux en être certain. Jamais Monsieur Karl n'acceptera de perdre tout ce qu'il a investi dans cette affaire sans réagir.

\*\*\*\*\*

Depuis qu'il s'était éloigné de la clinique, Hubert répétait sans arrêt: «Nous sommes riches!» Et ce n'est certes pas la froidure de février qui allait freiner l'enthousiasme de ses cris de joie.

Au bout d'un moment, Claudette l'invita à modérer sa ferveur.

—Il ne faudrait pas alerter le quartier en allant proclamer sur tous les toits que nous avons de l'argent plein les poches, le prévint-elle.

Si cela mit fin à la vanité un peu trop exubérante de son époux, ce silence imposé n'empêchait en rien ce dernier de se pavaner avec orgueil, le corps aussi raide qu'une star Hollywoodienne foulant le tapis rouge. Agacée par autant de mégalomanie, Claudette le tira brusquement par le bras, histoire de le ramener sur terre, avant de le sommer d'attacher son manteau. Un plan pour qu'il prenne froid! Mais cette remise à l'ordre, bien que brusque, eut le même effet qu'un coup d'épée dans l'eau. Son cher Hubert continuait toujours à faire le paon lorsqu'il s'installa derrière le volant de leur automobile. Puis une fois les portières refermées, il se remit à répéter sans relâche: «Nous sommes riches! Nous sommes riches!», tout en sortant le chèque de sa poche et en le brandissant comme s'il s'agissait de la coupe Stanley. Exaspérée, Claudette le lui arracha férocement de mains. Ce n'est pas l'envie de le taillader en pièces qui lui manquait. Cette fortune, reçue en échange du sacrifice de l'enfant qui se formait en elle, lui enfonçait de plus en plus un goût âcre dans la gorge.

—Qu'est-ce qui ne tourne pas rond? s'inquiéta Hubert en perdant soudainement tout de cette allégresse qui l'animait.

—Je me demande si nous avons pris la bonne décision, avoua sa compagne, qui regrettait déjà l'impair qu'elle venait de commettre en vendant ce petit être sans défense qu'elle portait.

Pour la ramener à de meilleurs sentiments, Hubert lui caressa la nuque et les cheveux. Si elle apprécia au début, l'effet bienfaiteur ne dura qu'un instant, le froid hivernal recommençant à la transpercer.

—Nous étions pourtant tous les deux d'accord, lui rappela Hubert.

—Je sais...

Impossible de le nier. Elle avait accepté de plein gré de se rendre à la clinique. Là, elle se sentait piégée.

—J'ose espérer que tu n'as pas l'intention de revenir sur ta décision, continua Hubert en mettant sa bonne humeur de côté.

Devant le mutisme de sa douce, il l'envoûta comme lui seul savait le faire, lui témoignant une tendresse capable de convaincre n'importe qui de le suivre au bout du monde.

—N'oublie pas que l'argent que nous allons empocher nous aidera à fonder notre propre famille. Il aurait fallu se serrer la ceinture pendant toute une vie pour amasser les cinquante mille dollars que tu vas gagner en l'espace de seulement neuf mois.

Ce n'est certes pas cet argument d'ordre comptable qui allait reconforter Claudette, laquelle se sentait encore plus malheureuse. Maudit argent! songea-t-elle en son for intérieur. Pourquoi en faut-il toujours un minimum pour accéder au bonheur?

Réalisant que les raisons pécuniaires ne semblaient guère convaincantes, Hubert se souvint tout à coup qu'une raison bien plus noble les avait poussés à accepter l'offre de *La magie de la cigogne*.

—As-tu perdu de vue que ton geste donnera la chance à un couple stérile de tenir un enfant dans ses bras? se risqua-t-il à dire.

Précision qui suffit à apaiser Claudette. Le rappel de sa motivation première qu'était celle de rendre une autre femme heureuse rendait plus acceptable l'idée de se séparer de son enfant. Il s'agissait là d'un prétexte suffisamment fort pour lui donner le courage de se rendre jusqu'au bout. Puis elle repensa à son désir le plus cher... emménager dans un *bungalow* entouré d'une belle pelouse verte pour y fonder une famille. D'ailleurs, ne traînait-elle pas toujours, dans son sac à main, une photographie de la maison de ses rêves, celle-là même qu'elle avait visitée sur l'avenue Bel-Air à Charlesbourg?

—Je n'ai rien oublié, rétorqua-t-elle en bouclant sa ceinture de sécurité. Conduis-nous à la Caisse Populaire.

Le consentement entériné par le dépôt du chèque procurait des ailes à Hubert. Il s'approcha d'elle et l'embrassa sans aucune intention de s'arrêter.

—Je t'aime, murmura-t-il.

—Moi aussi, je t'aime.

Ces quelques mots doux dissipèrent pour de bon les doutes de Claudette. Après s'être remis de ses émotions, Hubert démarra le moteur de l'automobile et appuya sur l'accélérateur.

—Si on allait visiter les sculptures de neige? proposa-t-il. Il faudrait en profiter pendant que c'est le Carnaval car après, ils vont les démolir.

Le oui de sa chérie, qu'elle lui adressa en dissimulant son menton derrière son foulard, le rendit euphorique. Il adorait contempler les prouesses des sculpteurs qui à partir de simples blocs de neige, arrivaient à créer des œuvres aussi fragiles que spectaculaires, capables de défier les lois de la gravité. Jetant un œil rapide sur Claudette, il constata avec joie que la tristesse qui l'animait à la sortie de la clinique s'était estompée. Quoique la soudaine quiétude qu'elle affichait le tenaillait. Assez, du moins, pour entretenir de sombres pensées. Était-ce vraiment une bonne idée que de vendre un enfant pour une poignée de dollars?

## Chapitre 3

### La lumière au bout du tunnel

Depuis que Nathalie l'avait rué de coups, Samuel se pliait à sa volonté, soit celle de ne plus faire allusion à une éventuelle visite dans une clinique de fertilité. Rien ne pressait. Sa conjointe n'avait que trente ans. Le glas de son horloge biologique ne sonnerait donc pas à sa porte avant belle lurette. Elle disposait d'encore beaucoup de temps pour se remettre de son «burn-out des fécondations assistées.» Cette mise en veilleuse des discussions entourant leur désir d'avoir un enfant apporta une véritable bouffée d'air frais dans leur relation. Aussi, retombèrent-ils dans les bonnes vieilles chaussettes de leur train-train quotidien, qu'ils se plaisaient à épicer en l'emplissant de moments magiques. Nathalie veilla à réintégrer sa place au sein du salon de coiffure qu'elle gérait en copropriété avec Caroline, sa meilleure amie. Le ronron du cliquetis des ciseaux et des conversations des clientes lui donnait l'impression de retrouver la vie normale des gens sans histoire. Le temps fila si rapidement, que l'été fut vite oublié et l'automne bien entamé.

Si en novembre, le triste dénuement des arbres devait rappeler à la jeune femme ses espoirs perdus en lien avec son désir d'avoir un enfant, la morosité de janvier, elle, la poussa à prier Samuel de contacter la clinique *La magie de la cigogne*. Sans tarder, celui-ci parvint à décrocher un rendez-vous, fixé à la fin de février. Lorsque le médecin de la clinique les reçut dans son bureau, les deux tourtereaux lui dressèrent un résumé complet de leurs trop nombreuses désillusions depuis qu'ils s'étaient entendus pour recourir à la fécondation artificielle. Le diagnostic de leur auditeur fut aussi surprenant que sa proposition...

- Vous n'avez jamais songé à recourir à une mère porteuse?
- Ce n'est pas illégal? s'étonna Samuel.
- Pas si vous allez aux États-Unis.

Il n'en fallait guère davantage pour que l'idée fasse son petit bonhomme de chemin et séduise le couple. La tentation était d'autant plus grande que la clinique *La magie de la cigogne* se disait en mesure de gérer le recours à une mère porteuse à partir du Québec. Pour ce faire, elle travaillait en collaboration avec une clinique américaine basée à New York. Pour entamer le processus, la démarche était plutôt simple, Samuel n'ayant qu'à fournir une fiole de son sperme et un premier chèque de cinquante mille dollars. Ensuite, à la livraison du bébé, il lui suffirait de verser un dernier chèque de deux cent mille dollars.

—J'accepte votre proposition! s'empressa de répondre celui qui se voyait déjà papa.

Son accord étonna Nathalie, pour qui le prix à payer pour transiger avec une mère porteuse semblait exorbitant. Beaucoup trop pour leurs ressources financières. Mais Samuel fit vite de la rassurer, glissant à son oreille que le profit résultant de la vente de l'immeuble à logements qu'il possédait suffirait à couvrir tous les frais, sinon davantage. Du coup, il n'y avait plus aucune raison d'empêcher sa belle de plonger tête première dans l'aventure.

Au moment de la signature du contrat, le médecin leur adressa toutefois une mise en garde: en aucun temps, ils ne devaient révéler qu'ils payaient une mère porteuse, pas même à leurs proches. Puisque la chose était jugée illégale au Canada, cela ne saurait que leur valoir des ennuis avec les forces de l'ordre. Même pire, leur enfant pourrait leur être retiré. Valait donc mieux parler d'adoption, sans plus. N'ayant aucune envie de perdre un jour leur enfant si chèrement acquis, il alla de soi que ses interlocuteurs consentirent à se plier à sa suggestion. Avant de clore l'entretien, il leur signala qu'il les tiendrait bien informés quant au déroulement de la grossesse de la mère porteuse qui leur serait attitrée, non sans leur préciser qu'en aucun temps, ils ne devraient chercher à la contacter ou la voir, pas même au moment de la livraison.

—C'est là la politique de la maison, poursuivit-il. C'est à prendre ou à laisser...

Règles que le couple accepta sans broncher, avant de se voir raccompagné jusqu'à la réception.

—Est-ce que tu es tombé sur la tête? reprocha sévèrement l'infirmière-assistante lorsque son collègue regagna son bureau. Pourquoi as-tu proposé à ce couple de recourir à une mère porteuse? Monsieur Karl nous a pourtant toujours précisé que les bébés doivent être vendus à l'extérieur du Canada!

—Ai-je dit que le patron le saurait?

Les pupilles de l'infirmière faillirent s'envoler.

—Nous ne sommes pas mieux que morts! échappa-t-elle.

—Voyons, ma biche... calme-toi. Avant de lever tes garcettes en l'air, écoute plutôt ce que j'ai à te dire.

—Ton explication est mieux de tenir la route.

Commentaire qui laissa son acolyte de glace. Celui-ci s'installa confortablement et prit tout son temps avant de poursuivre:

—En entendant l'histoire du couple qui vient de nous quitter, j'ai pensé qu'il serait temps, pour nous, de brasser nos propres affaires. Ce faisant, nous encaisserons cent pour cent des profits.

—Tu crois vraiment que nous pourrons empocher l'argent sans que monsieur Karl s'en rende compte? rétorqua l'infirmière d'un ton sceptique.

—J'en suis convaincu.

—Et comment penses-tu réaliser ton tour de magie? As-tu oublié que nous avons signé le dernier contrat, avec une mère porteuse, il y a deux semaines? Si on ajoute un nouveau contrat à notre liste, le patron exigera qu'on lui fournisse des explications.

—Qui a dit que nous avons un nouveau contrat à signer?

Cette phrase lancée pratiquement à la blague attisa la colère de l'infirmière, laquelle rougissait à vue d'œil.

—Mais tu es devenu fou! s'emporta-t-elle. Quelle femme acceptera de porter un enfant sans contrat?

—Toi.

Devant cette réponse, la pauvre assistante resta sans voix.

—Ma biche, si tu tombes enceinte, personne ne pourra te soupçonner d'être une mère porteuse. Tout le monde croira que tu portes mon enfant. Étant donné que j'ai le droit d'encaisser les chèques de la clinique américaine, rien ne s'oppose à ce que je les expédie dans une banque Suisse. Jamais Monsieur Karl ne pourra se douter que nous lui jouons dans le dos. Qu'en penses-tu?

—Oui... ça pourrait marcher, finit par approuver l'infirmière après s'être calmée.

—Je t'avais dit qu'il ne fallait pas s'énerver...

—J'aurais toutefois apprécié que tu me préviennes avant de prendre de telles décisions.

—Je ne pouvais quand même pas le faire devant les clients.

—C'est vrai, mais... si une autre idée du même genre te traverse l'esprit, pourrais-tu au moins me faire un clin d'œil? Ça m'évitera de vouloir t'étrangler.

—D'accord, mais je t'avoue que je ne détesterais pas me faire étrangler par toi, ironisa le docteur.

Invitation qui poussa sa copine à l'embrasser tout en le serrant légèrement par le cou.

—Tu es vraiment fou, pouffa-t-elle.

—Fou de toi, oui...

—Surveille-toi, car je vais vraiment finir par t'étrangler.

Aguiché par ces petits mots doux, le bellâtre se leva avant de succomber à la tentation de poursuivre sur place cette session de câlinages.

—Viens avec moi dans la partie secrète de la clinique, proposa-t-il. C'est que nous avons des spermatozoïdes à fertiliser, pas vrai? Euh... n'oublie pas d'apporter le contrat que nous venons de signer. Faudrait surtout que quelqu'un tombe dessus.

Au même moment, à quelques pas de la clinique, Nathalie et Samuel explosaient de joie. Ils avaient tellement hâte de réunir la famille Lassonde pour annoncer la venue de leur futur rejeton.

## Chapitre 4

### Sensations extrêmes

Même si ses muscles menaçaient d'éclater, monsieur Karl continua à nager tel un déchaîné. Lorsqu'il toucha le bord de la piscine, il s'en extirpa d'un bon, enleva ses lunettes de natation et attendit que sa respiration retrouve son rythme normal. Rien de mieux qu'une bonne dose d'adrénaline pour se maintenir en vie. Il adorait repousser ses limites, mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de jongler avec le danger. Le fait qu'il trempait dans la criminalité pour gagner sa croûte n'avait donc rien d'étonnant.

L'embauche de mères porteuses pour approvisionner son commerce de vente de bébés aux États-Unis constituait la dernière trouvaille qui s'ajoutait à la longue liste de ses méfaits. Depuis le début du mois de juillet, les livraisons allaient bon train et l'argent entraînait à plein régime. Et ce n'était là qu'un début, car jusqu'au début de novembre, il était prévu que les profits s'engrangent à ce même rythme.

L'homme lâcha un soupir de satisfaction, ramassa une serviette pour s'essuyer et alla se planter devant Claire, la seule femme qui était parvenue à renverser sa croyance à l'effet que l'amour était incompatible avec le crime. Cette dernière était allongée sur une chaise longue, sous un parasol, et sirotait un breuvage exotique en contemplant son amant qui replaçait ses cheveux à l'aide de ses mains. Il était parfait: un corps athlétique teinté par le soleil, une peau lisse, pas un poil de travers et une barbe toujours fraîchement rasée. Ses vêtements étaient tous signés par les meilleurs designers. Même son maillot de bain. Pas de doute, il avait la carrure d'un cheval gagnant. En affaires, il était implacable et froid. Assez pour glacer quiconque. Malheur à celui qui se plaçait en travers de son chemin ou qui embrassait l'idée de le trahir. En amour, par contre, il était doux comme un agneau. C'est l'amalgame entre le criminel barbare et la galanterie du gentleman qui avait fait flipper Claire, et ce, dès leur première rencontre. Depuis, le magnétisme qu'il exerçait sur elle n'avait jamais cessé d'augmenter.

Et il était là, debout devant elle, pour l'admirer. Oui, elle, avec ses cheveux coupés à la mode d'Amélie Poulain et son corps aussi gracieux qu'un mannequin. Pour lui, la contempler ainsi constituait toujours un régal. Une vraie femme sublime. Mais son attirance, pour elle, dépassait les critères de beauté établis par les différentes revues comme Playboy. Derrière son apparente sagesse et ses airs de couventine, des «bulles» criminelles pétillaient. Et ce côté obscur, si troublant, allait bientôt émerger.

—Tu es toujours partante pour démarrer ma nouvelle affaire? lui demanda-t-il en s'asseyant.

—Plus que jamais! répondit-elle en affichant un calme exemplaire.

—Tu n'es pas trop nerveuse?

—Rien de si grave ne peut m'arriver. Je fonctionne en tandem avec papa et nous sommes rodés au quart de tour.

—Quand même... tu ne ressens pas un peu de nervosité?

- Pas même un soupçon.
- Un imprévu pourrait te faire finir en prison.
- C'est le risque du métier.
- Et ça ne t'inquiète pas?
- Au contraire, sans ce risque, je ne goûterai pas à l'ivresse que ressentent les criminels de ce monde.
- Dans ce cas, tu vas te régaler!

En disant cela, monsieur Karl savait parfaitement ce qu'il disait. Le simple fait de savoir que sa chérie goûterait à l'euphorie du crime en flirtant avec le danger la rendait encore plus attirante à ses yeux.

—J'apprécie que tu t'inquiètes pour moi, enchaîna celle-ci, mais je suis assez grande pour me défendre.

—Préfèrerais-tu que ton sort me laisse indifférent?

—Fais-moi confiance.

—Tu sais parfaitement que j'ai confiance en toi, crut bon de préciser monsieur Karl en se penchant vers elle pour négocier un baiser.

Cette femme, il ne le savait que trop bien, représentait sa plus grande faiblesse, en ce sens qu'elle pourrait très bien contribuer à le faire mettre derrière les barreaux. Mais il ne pouvait plus s'en passer. Voilà un petit constat qui méritait d'être souligné par un autre baiser. Le rapprochement de leurs lèvres fut interrompu par la mélodie de la trame sonore du film «Le parrain». En fait, il s'agissait de la sonnerie du téléphone cellulaire de monsieur Karl. Les nouvelles semblaient mauvaises. Assez, en tout cas, pour qu'il s'absente.

—Quelque chose ne va pas? questionna Claire après qu'il soit revenu.

—Rien de très grave. Une mère porteuse qui désire nous faire chanter. J'ai donné l'ordre à mes hommes de lui clouer le bec.

Bien que cette mort commandée intimidait Claire, elle ne s'en trouva point perturbée pour autant, sachant très bien que dans la jungle du crime, c'était toujours la loi du plus fort qui primait.

—Si demain ça tourne mal, me défendras-tu? chercha-t-elle à savoir.

—Évidemment.

—Même si c'est la prison qui t'attend?

—Tu peux en être certaine, jura monsieur Karl.

Le criminel qu'il était s'étonna lui-même de sa réponse. C'était bien la première fois de sa vie qu'il acceptait de sacrifier sa liberté pour sauver autrui. Voilà une information qui ne devait en aucun temps tomber entre des mains ennemies. Autrement, c'en serait fait de lui.

—Tu penses à ta policière? l'interrogea Claire.

—Oui... sourit-il.

—Elle va sûrement apprécier la surprise que nous lui réservons pour demain...

—Elle va se régaler!

La policière de l'escouade criminelle était la plus grande rivale de monsieur Karl. Près d'un an plus tôt, les deux avaient croisé le fer après que le criminel eut mis sur pied un commerce de pornographie juvénile. Puis en raison de certains événements, il dut se résigner à démanteler son organisation. Mais le bon filou qu'il était parvint à détourner les soupçons vers Léopold, un ancien employé instable qu'il avait grillé en provoquant un incendie à même son condo. Les démêlés qu'il avait connus avec la policière lui avaient inspiré beaucoup d'émotions et d'admiration. C'est pour cette raison qu'un jour, il l'avait fait monter à bord de sa limousine pour lui lancer un défi, soit celui de parvenir à l'arrêter.

—Si tu continues à penser ainsi à elle, le prévint Claire d'un ton sarcastique, je vais finir par devenir jalouse.

—Tu peux dormir tranquille, rétorqua Karl. Pour moi, elle n'est rien d'autre qu'un simple jouet, tandis que toi... tu es celle qui fait battre mon cœur.

—Tu en es vraiment sûr?

Claire était loin d'être dupe. Sûr qu'elle se verrait vite détrônée si la policière devait un jour changer de cap et lorgner le côté obscur du crime. Mais heureusement, une telle catastrophe apparaissait impossible, sa rivale étant totalement incorruptible.

—Si tu ne faisais pas autant battre mon cœur, confessa Karl, j'aurais refusé de t'impliquer dans mes affaires,.

S'inquiétant du fait que cet aveu amusait sa petite amie, il sentit le besoin de lui demander à son tour:

—Et toi, jusqu'où irais-tu pour me prouver que tu tiens à moi?

—Beaucoup plus loin que tu crois, répondit Claire d'un ton sans équivoque.

Suite à cette déclaration, un valet faisant le garde-à-vous en arrière-plan se racla la gorge, ce qui attira l'attention de son patron.

—Vous avez quelque chose à me dire, Achille?

—Le souper sera servi sur la terrasse dans quelques minutes, monsieur.

—Merci, Achille, vous pouvez disposer.

Monsieur Karl attrapa la main de sa compagne pour l'aider à se lever et l'invita à le suivre. Il raffolait des galantries empruntées à l'époque de la Renaissance. Sûrement pour cette raison que nul ne s'étonnait de le voir vivre dans un décor digne d'un château. Sans compter qu'il en avait drôlement les moyens. Sa fortune personnelle, dissimulée aux Bermudes, bien à l'abri du fisc, ne cessait de s'accroître depuis qu'il s'était lancé dans la vente de poupons. Les riches familles américaines lui offraient de véritables ponts d'or en échange de sa précieuse cargaison.

## Chapitre 5

### Une brochette avec ça ?

En cette belle journée du début du mois d'août, un magnifique ciel bleu coiffait la ville de Québec. Il était de connivence avec une vague de chaleur exceptionnelle. Les gens sans travail ou ceux qui avaient choisi de passer leurs vacances à la maison profitaient au maximum de ce beau cadeau que leur offrait Dame Nature. Aussi, avaient-ils pris d'assaut les plaines d'Abraham, la promenade Samuel de Champlain, le Vieux-Port, les marinas, les pistes cyclables et tous les coins de verdure mis à leur disposition. Dans ces conditions, rien d'étonnant à ce que le petit marché d'alimentation *l'Épicier du Quartier*, ayant pignon sur rue à Limoilou, fût presque vide malgré les rabais mirobolants affichés dans les dépliants publicitaires que son propriétaire avait fait distribuer par l'entremise de publi-sac. Parmi les rares clients, il y avait Alice, accompagnée de Tibo, son premier rejeton âgé d'à peine six mois. Du fond de son landau, le poupon dormait à poings fermés. Un ange. Pour Alice, le dodo d'après-midi de son nouveau-né constituait toujours le moment idéal pour faire les emplettes. C'était bon de s'éloigner un peu de la maison, avant de s'y enfermer à nouveau pour assurer les boires et les changements de couches.

—Désirez-vous goûter à mes nouveaux fromages? lui demanda un homme.

Bien qu'elle lui ait été lancée sur un ton parfaitement neutre, l'invitation fit sursauter Alice. Elle détourna la tête, question de savoir si le message s'adressait bien à sa modeste personne, pour aussitôt croiser le regard d'un commis qui la fixait telle une vénérable reine. Il s'agissait de Robert, le père de Claire. Vêtu en noir et blanc, l'homme se tenait aussi droit que les serveurs guindés qu'on rencontre dans les grands restaurants. Devant lui, un comptoir portatif étalait des mini-brochettes enfilant à la queue leu leu des cubes de fromage et des raisins. Une affiche «Le Roy, votre fromager gourmand» précisait le nom de la compagnie qui l'avait assigné à cet endroit pour mousser la vente de ses produits.

—Laissez-vous tenter... insista Robert en polissant son pouvoir de séduction, vous ne le regretterez pas.

La cliente hésita, tentant d'évaluer l'honnêteté de celui qui la fixait avec toujours autant d'intensité. Ce faisant, un frisson parcourut sa colonne vertébrale de bas en haut... pas le genre de frisson résultant d'un coup de foudre, mais bien celui qui flaire le danger. Robert attrapa une brochette et la lui tendit.

«Ciboulot! songea Alice en son for intérieur, elle a vraiment l'air délicieuse! Difficile d'y résister.»

Mais elle hésitait encore, incommodée par ce mauvais présage qui lui dictait de ne pas succomber à la tentation. Avant même qu'elle ne se décide, Robert déposa la brochette dans sa main. Cet homme dégageait réellement un sex-appeal irrésistible. La jeune femme arracha un fromage et un raisin avant de les confier tour à tour aux bons soins de son palais. Sublime! Un vrai morceau de paradis! Elle s'empressa de déguster le reste de la brochette, histoire de prolonger son plaisir. Étrangement, la deuxième bouchée réanima sa petite voix intérieure qui criait: «Au loup!» Mais le merveilleux goût du fromage et des raisins chassa l'oiseau de malheur qui avivait sa méfiance. Tout à coup, un raisin roula sur le plancher.

Pendant qu'elle se pencha pour le ramasser, Robert en profita pour lancer un regard furtif en direction de Claire qui elle, s'était postée en retrait, à l'abri des regards. Elle ne portait que des vêtements noirs, jumelés à un foulard qu'elle avait enroulé autour de sa tête de façon à ne laisser qu'entrevoir ses yeux et son nez. Des gants, pour éviter de semer ses empreintes, venaient compléter le tout.

Alice se releva sans se douter le moins du monde du drame qui se tramait derrière elle. Elle se débarrassa du raisin errant tout en ingérant son dernier cube de fromage. Une saveur paradisiaque se répandit aux quatre coins de son palais. L'extase!

—Vous venez de goûter à notre dernier-né: «Le Roy des fruits», déclama fièrement Robert en lissant sa fausse moustache. C'est un gouda que nous avons aromatisé avec un mélange de bleuets, de framboises et de fraises du Québec.

—Je n'ai jamais goûté un fromage aussi bon que celui-là! confessa Alice d'un air contemplatif.

Son vis-à-vis inclina la tête pour accueillir le compliment. Puis il l'invita à déguster son trio «Le Roy des herbes» tout en exhibant devant elle une assiette ornée de cubes rouge et vert, disposés entre des tomates cerises et des feuilles de basilic.

—Qu'est-ce que c'est? de s'enquérir la jeune femme.

—Trois fromages parfumés avec un pesto de basilic, un pesto de tomates séchées et des herbes salées.

La promesse d'un autre plaisir gourmand poussa Alice à sauter sur les fromages, l'air de celle qui sortait tout juste d'un long régime composé uniquement de pain sec et d'eau. Robert l'abandonna à sa dégustation, profitant de ce moment d'inattention pour adresser un nouveau regard à sa fille, laquelle oscilla la tête. C'était là sa façon de signaler qu'elle était parvenue à obtenir ce qu'elle convoitait. De ce fait, la présence de la cliente devenait gênante. Il était temps de la chasser, mais de façon subtile.

—Permettez-moi de vous offrir ce petit coffret souvenir, proposa-t-il en versant dans la flagornerie.

Alice hésita. Avait-elle les moyens de s'offrir un tel luxe?

—Prenez-le... c'est gratuit! insista Robert. Et n'oubliez pas de récupérer les bons de réduction qui sont à l'intérieur. Lors de votre prochaine visite, vous pourrez les utiliser pour vous procurer nos excellents fromages à prix réduit.

Comment refuser une offre aussi alléchante? La nouvelle maman s'empara dudit coffret et le déposa dans son panier, non sans remercier son donateur. Puis elle entreprit de vérifier si Tibo dormait toujours. C'est le moment que choisit Claire pour lui barrer

la route. Prétextant entrer pour la toute première fois chez l'*Épicier du Quartier*, elle la pria de bien vouloir lui indiquer où elle pouvait trouver le beurre, les céréales, les fruits... Alice la renseigna de son mieux, sans se douter que la manœuvre visait à l'occuper, le temps que Robert emballe ses affaires et quitte les lieux. Après qu'il se fut exécuté, Claire remercia rapidement son interlocutrice et s'empressa de déguerpir. Cet empressement de partir au beau milieu de leur conversation n'était pas sans étonner Alice, mais elle ne s'en formalisa pas outre mesure, se disant qu'une urgence avait fort probablement poussé la dame voilée à agir de la sorte. Puis elle se remémora la principale raison de sa visite: deux pintes de lait, du beurre, des pommes et du pain. Alors qu'elle poussait le carrosse de Tibo, le mauvais présage pressenti plus tôt la hanta de nouveau. Même qu'à chaque pas, la peur la gagnait de plus en plus. Ses genoux plièrent. Plus possible d'avancer. Mais pourquoi?

Tout à coup, une vision apocalyptique la frappa de plein fouet. Atterrée, elle éprouva le besoin irrésistible de tirer sur la couverture qui recouvrait le carrosse de Tibo. Catastrophe! Il était vide!

Pendant un court instant, et malgré le vide absolu qui l'habitait, la pauvre refusa d'admettre que le pire venait de se produire. Elle chercha tout autour d'elle, l'air de croire que son fils avait déserté son landau, avant de se dire: «Mais comment diable imaginer qu'un poupon d'à peine six mois ait pu faire une fugue!» Plongée au plus profond du désespoir, elle fouilla encore et encore l'intérieur du carrosse, tentant de se convaincre que le petit se trouvait sûrement quelque part. Elle ramassa les draps, les déplia, les inspecta sous chaque couture, mais... rien. Pas de trace de Tibo. Aucun hochet ni petit lapin de peluche. Même sa doudou préférée n'était plus là. Seule l'odeur de poudre pour bébé rappelait que son petit chérubin s'était déjà trouvé là.

Gagnée par la détresse, elle passa les draps en revue une fois de plus, les inspectant centimètre par centimètre avant de les jeter brusquement sur le plancher. Puis au comble de l'affolement, elle se mit à secouer violemment le carrosse, convaincue qu'elle finirait par entendre son fils se lamenter. Mais tout ce qu'elle était à même d'entendre se limitait au badaboum causé par le bruit des roues se frappant contre le plancher. Un vertige immense s'empara de tout son être, exactement comme si elle s'apprêtait à se jeter en bas de la plus haute tour du Château Frontenac. Elle n'avait d'autre choix que de se rendre à l'évidence... TIBO AVAIT DISPARU!!! C'était trop...

Tout son univers venait de s'écrouler. Une douleur atroce lui transperça le cœur. La peur d'avoir perdu son fils à jamais la fit se raidir de tous ses muscles et de tous ses os. Pour calmer la tempête qui secouait ainsi son corps, elle échafauda un ultime scénario où quelqu'un, en bon samaritain, lui ramènerait Tibo d'une seconde à l'autre. Cet espoir la consola un peu, mais pas au point de la convaincre que tout se terminerait aussi bien. En fait, cet illusion ne fit que marquer un court intermède avant qu'elle ne s'écrase à nouveau devant la deuxième vague du tsunami engendré par son malheur. Cette fois-ci, elle vibra tel un volcan, sentant monter en elle l'urgence d'agir avant qu'il soit trop tard. Elle passa par-dessus l'angoisse qui la paralysait et hurla à pleins poumons:

—Mon fils a été kidnappé! Mon fils a été kidnappé!

Ce cri de désespoir ameuta tout le personnel de l'*Épicier du Quartier* qui se regroupa rapidement autour d'elle. Même celle que tout le quartier avait l'habitude d'appeler tante Émilie se sentit alerter. Tante Émilie... si on l'avait ainsi baptisée, c'est

qu'autrefois, elle se baladait fréquemment avec ses neveux et nièces qui ne cessaient de l'appeler ainsi. Tel un réflexe, le nom finit par être repris par tout un chacun. Faut dire, aussi, que la bonté légendaire de cette femme d'âge mûr faisait que tout le monde souhaitait la compter au sein de sa famille. Et une fois de plus, sa grande bonté la poussa à réagir sur-le-champ, dès qu'elle fut témoin de la détresse d'Alice. Lorsqu'elle entendit son cri, elle laissa tomber le bouquet de céleri qu'elle venait tout juste de cueillir, en plus d'abandonner son panier et son sac à main. Son désir de porter secours fut d'autant plus fort qu'elle avait reconnu la voix de cette pauvre femme qui hurlait à en perdre haleine. Une voisine. Sans la moindre hésitation, elle se mit à bousculer tous ces badauds qui ne trouvaient rien de mieux que de rester figés devant l'horreur du spectacle plutôt qu'offrir leur aide à la désespérée.

La pauvre Alice ne cessait de crier tout en brassant son carrosse pour mieux évacuer le courroux que lui inspirait la disparition de son fils. Il s'en fallut de peu pour qu'elle le disloque et que les morceaux s'envolent dans tous les sens. Armée de son calme légendaire, tante Émilie déposa délicatement sa main sur le carrosse, histoire de mettre fin à l'hystérie de la jeune mère éplorée. Si cette dernière finit par étouffer ses hurlements, ce n'était que pour céder le pas à la détresse. Son regard fixait désespérément l'immense vide qui habitait le carrosse. À présent, plus aucune baguette magique ni aucun génie ne pouvaient lui rendre son Tibo. Elle était foudroyée. Tante Émilie l'attrapa juste avant qu'elle ne s'effondre.

—Mon fils a été kidnappé! lança Alice en prenant subitement conscience de la portée morbide de ses paroles.

Puis elle se jeta dans bras de tante Émilie qui s'écria:

—Bonne Sainte-Anne! Le ciel vient de nous tomber sur la tête.

Que dire de plus à une mère qui vient de se faire enlever son enfant? Aucun mot, aucune compassion, rien ni personne ne peut transformer en carrosse doré une citrouille aussi galeuse. Tante Émilie serra sa voisine de son mieux, non sans mettre à profit son généreux surplus de graisse pour amortir le choc. Elle caressa son dos pour bien lui signifier qu'elle n'était plus seule pour absorber le ressac de son malheur. En fait de réconfort, c'était bien peu, mais encore là, que faire de plus? Lui rendre son fils? Elle l'aurait bien voulu, mais pour le moment, c'était hélas impossible.

—Mon fils a été kidnappé! ne cessait de s'époumoner Alice.

La vieille dame continuait de la rassurer de son mieux, jusqu'à ce que son regard se heurte au grand cercle de statues de sel prêtes à gober des mouches qui s'était formé autour d'elles.

—Bonne Sainte-Anne! lâcha-t-elle, avez-vous l'intention de prendre racine sur le plancher? Bougez-vous! Appelez la police et verrouillez toutes les portes. On ne sait jamais... le kidnappeur rôde peut-être encore dans les parages. Personne ne doit sortir d'ici! ordonna-t-elle en fronçant les sourcils qui surplombaient ses petits yeux ronds. Mais les statues demeurèrent aussi inertes que des chiens de faïence.

—Allez! Faites ce qu'elle vous demande! Aidez-moi à retrouver Tibo! s'égosilla Alice avant de se replonger la tête dans les bras de tante Émilie.

—Patron... vous ne pensez pas que ce serait le temps de déclencher le code Adam? proposa un employé d'apparence plus lucide que les autres.

—Arrêtez de vous prendre les pieds dans vos codes d'Adam ou d'Ève! s'énerva tante Émilie. Si vous continuez à figer comme du sucre à la crème, je vais engager le diable pour qu'il vous lève de terre avec sa fourche!

Un homme en veston cravate, probablement le gérant, ignora ce dernier commentaire et ordonna à son tour:

—Dépêchez-vous de verrouiller les portes et appelez tout de suite la police!

—Il était temps... soupira tante Émilie.

Le gérant se retourna. L'idée de riposter avec un «Fermez-vous-la!» lui effleura bien l'esprit, mais par respect pour la pauvre Alice, il jugea préférable de se taire. Le branle-bas de combat engendré par le verrouillage des serrures et l'appel passé au poste de police raviva l'espoir d'Alice qui graduellement, mettait fin à ses lamentations. Du coup, tante Émilie pouvait respirer un peu. Juste un peu.

Sauf que la vue du carrosse vide plongea à nouveau la maman en peine dans le désespoir. Le poids qui reposait alors sur les épaules de cette bonne vieille Émilie finit par lui refilet un de ces mal de reins... heureusement, elle put se libérer de son fardeau lorsque la policière et son collègue frappèrent à la porte pour signaler leur arrivée. Il fallait bien que quelqu'un aille chercher le gérant. C'est que cette tête de linotte avait eu la mauvaise idée de s'éclipser avec les clés pour rejoindre les employés dans la salle de repos. Après que tante Émilie l'eut dépêché à l'avant, il reçut les policiers en leur expliquant tant bien que mal ce qui l'avait amené à signaler l'enlèvement d'un enfant.

—Avez-vous déclenché le code Adam? s'informa la policière.

La question fit bondir tante Émilie.

—Bonne Sainte-Anne! Allez-vous donc arrêter de nous casser les oreilles avec votre damné code d'Adam? Comment est-ce qu'un bon à rien qui nous a bannis du paradis terrestre aurait-il le pouvoir d'arracher Tibo des griffes de son ravisseur?

—Bonjour tante Émilie, répliqua la policière quelque peu intriguée par sa présence.

—Bonjour à vous deux.

Tant de familiarité avec les deux représentants de la loi suscita des doutes quant au passé judiciaire de la vieille dame. Pourtant, sauf si la vie d'un autre en dépendait, elle n'était pas du genre à transgresser la moindre loi, même la plus insignifiante. En fait, le lien qui l'unissait aux forces de l'ordre s'expliquait par l'avènement de deux épisodes tragiques à avoir marqué le destin de la famille Lassonde. Le premier concernait Jonathan, le frère de Nathalie, qui de justesse, avait évité la prison à perpétuité suite à la mort suspecte de leur père. Quant au second, celui-là faisait référence aux manigances de Léopold, l'ex-petit ami de Nathalie, qui faillit décimer l'ensemble des adolescentes de la ville de Québec en raison d'une sale histoire de pornographie juvénile. Dans sa folie, cet être sans scrupules était non seulement parvenu à provoquer la mort de la sœur de Nathalie, mais aussi, celle de son époux, l'honorable juge, et de leur fille Cathy.

Néanmoins, pour l'agente de police, la famille Lassonde ne constituait pas uniquement une source de mauvais souvenirs. Au contraire, puisqu'à son contact, elle se remémorait sa flamme amoureuse pour le beau Jonathan. Malgré le temps qui avait

passé depuis, ce doux souvenir suffisait encore à accélérer le rythme de sa respiration. N'ignorant pas ce qui tout à coup illuminait le visage de sa douce, celui qui lui servait également de collègue ne manqua pas de se racler la gorge pour la ramener à l'ordre. Les yeux noyés dans un halo de bonheur, l'autre le regarda tout en lui susurrant discrètement à l'oreille qu'il n'avait rien à craindre, qu'il était le seul à faire valser son cœur. Voilà certes la réponse qu'il attendait puisqu'elle le fit frémir de la tête aux pieds.

—Pour le cas où la chose intéresserait quelqu'un, s'impacienta tante Émilie en tapant du pied, j'attends toujours qu'on m'explique le rapport existant entre la venue d'Adam et la disparition d'un enfant...

Ce rappel à l'ordre coupa court à la romance de la policière qui s'empressa de répondre avant de se voir secouer à la manière d'un pommier.

—Le code d'Adam, répondit-elle enfin, est une procédure à suivre par les employés d'un établissement commercial lorsqu'on leur signale la disparition d'un enfant. La première personne à en être informée doit tout de suite transmettre la description du disparu à la clientèle et exiger que les accès du magasin soient contrôlés par ses collègues.

—Bonne Sainte-Anne! lâcha tante Émilie franchement épatée. Une superbe de belle invention, ce truc!

—Je tiens à mentionner que j'ai respecté le code Adam en ordonnant la fermeture de toutes les sorties de l'épicerie, annonça fièrement le gérant.

—Non, mais... on ne peut pas dire que vous manquez de toupet, vous! grogna tante Émilie. Si je n'avais pas ordonné de boucler le magasin, tout le monde pourrait encore y entrer comme dans un moulin à vent!

—C'est faux! protesta le gérant en sachant pertinemment qu'elle disait vrai.

—Pouvez-vous nous fournir une description de l'enfant? les interrompit le policier.

—Non, échappa le gérant d'un regard fuyant.

—Cet incapable est passé à côté de l'essentiel. Si je n'avais pas été là, le code d'Adam aurait moisi aux oubliettes! râla tante Émilie.

Propos qui firent plus que rougir le gérant, à la fois gêné par son incompetence et furieux de se voir ainsi dénoncer. La policière tenta d'adoucir le cours de la discussion en usant de flatteries.

—Vous avez tous les deux bien agi, les gratifia-t-elle. Grâce à vous, nous pourrions interroger les témoins sans avoir à fouiller la ville de fond en comble.

—Oui, ma petite fille! Encore une chance qu'il existe des citoyens comme moi pour veiller au grain... sans quoi, les criminels auraient tout le champ libre.

Ce disant, tante Émilie ne manqua pas de pointer un regard furieux en direction du gérant, qu'elle n'hésita pas à ranger dans la catégorie des trop inaptes pour siéger au «club des éveillés de ce monde.» Le pauvre diable se résigna à cuver ses torts en lorgnant le plancher.

—Mon fils a été kidnappé! hurla Alice pour ramener la conversation vers l'essentiel.

—Apportez-lui une chaise, commanda le policier en dévisageant le gérant qui aussitôt, se précipita vers la salle des employés, non sans espérer que sa vitesse d'exécution allait suffire à expier sa faute.

Lorsqu'il revint avec la chaise, tante Émilie incita sa protégée à s'y asseoir.

—Bonne Sainte-Anne! fit-elle entendre en replaçant sa robe alors même qu'Alice continuait à noyer sa peine. Voilà bien une demi-heure que j'attends ça!

Histoire de sympathiser avec la mère éplorée, l'agent lui offrit un mouchoir. Alice s'en empara sans pour autant diminuer la cadence de ses larmes. Tante Émilie s'éloigna brièvement pour récupérer son sac à main, duquel elle sortit une lingette imbibée d'eau enfouie dans un sac Ziploc. Revenant sur ses pas, elle la glissa sur le front de sa voisine qui trouva dans ce geste suffisamment de réconfort pour se calmer et mettre ses gémissements en veilleuse. L'aïeule ne partait jamais sans sa serviette mouillée. Voilà bien le meilleur tranquilisant qu'elle avait trouvé pour maîtriser une crise de nerfs.

—J'aurais quelques questions à vous poser, hasarda la policière après avoir jugé le moment propice.

—Allez-y!

Alice s'épongea le visage à l'aide de la lingette pour atténuer le trémolo qui obstruait sa gorge.

—Quel est votre nom?

—Alice Sansfaçon.

—Pourriez-vous m'expliquer de quelle façon votre fils a disparu?

Question que l'agente regretta aussitôt. Jamais elle n'aurait dû entamer son interrogatoire avec une question aussi tuante. Pour éviter que la panique embrouille sa mémoire, Alice se mit à mordiller maintenant sa lingette. Il lui fallait tout raconter, sans rien omettre.

—Après dîner, commença-t-elle les émotions à fleur de peau, j'en profite toujours pour faire prendre un peu d'air à Tibo.

—C'est le nom de votre garçon? chercha à préciser le policier.

—Oui, c'est son nom.

La policière nota le nom avec soin. De voir le nom de son fils écrit sur la feuille de papier ébranla à ce point la pauvre Alice, qu'elle faillit se lever et courir à toutes jambes pour mieux fuir la réalité.

—Vous pouvez poursuivre votre histoire... l'invita la policière.

La jeune femme tenta bien de s'exécuter, mais en fut incapable. Pour elle, c'était comme si le fait d'en dire davantage se résumait à officialiser la disparition de son petit Tibo. Tante Émilie lui caressa le dos pour lui insuffler le courage de surmonter cette épreuve.

—Tu peux faire confiance à cette femme, ma belle petite, l'assura-t-elle en pointant la policière. C'est elle qui a sorti mon neveu des ennuis lorsqu'on l'a accusé du meurtre de son père.

Cette déclaration ne fut pas sans flatter la principale intéressée, en plus de permettre à Alice de retrouver ses esprits.

—Lorsque je promène Tibo dans son carrosse, reprit-elle, il s'endort à tout coup. Je profite toujours de l'occasion pour acheter les choses dont j'ai besoin pour préparer le souper. Cinq minutes après avoir mis les pieds dans cette épicerie, je suis tombée sur un marchand de fromage qui tenait un comptoir de dégustation. Je suis persuadée qu'il cherchait à m'ensorceler avec ses brochettes pendant que son complice enlevait Tibo dans mon dos.

—Quelles sont les raisons qui vous poussent à porter de telles accusations?

—Lorsque je me suis approchée du marchand, j'ai tout de suite su qu'un grand malheur allait s'abattre sur moi.

Réponse qui fit quelque peu sourciller son interlocutrice qui rétorqua:

—C'est la seule raison qui vous pousse à croire que c'est le marchand de fromage qui a kidnappé votre fils?

—Je détiens la preuve que Tibo dormait paisiblement au fond de son carrosse, et ce, tout juste avant que je ne croise ce bandit, certifia Alice en se raidissant.

—À quelle preuve faites-vous allusion?

—Je venais de recouvrir son carrosse à l'aide d'une de ses couvertures pour éviter que l'éclairage le réveille.

—Intéressant... convint l'agent, mais ceci ne nous permet pas de porter des accusations contre le marchand de fromage.

Un vent de colère balaya le visage d'Alice qui lança:

—Entre le moment où j'ai vu mon fils pour la dernière fois et celui où j'ai constaté sa disparition, il n'y a que ce monsieur qui m'a adressé la parole. Ce n'est certainement pas un hasard!

—Il se pourrait qu'une autre personne ait simplement profité d'une minute d'inattention de votre part pour partir avec votre enfant, et que ce moment ait coïncidé avec votre rencontre avec le marchand de fromage, échafauda la policière.

—Si quelqu'un a profité de ma baisse de vigilance, c'est certainement un complice de ce satané marchand! débita Alice, campée entre la rage et la détresse.

Tante Émilie fit signe au gérant d'attraper la boîte de mouchoirs qui reposait sur l'étagère derrière lui, persuadée qu'elle serait d'un grand renfort. Si la policière regrettait de se montrer un tantinet zélée, l'excellente détective qu'elle était se devait de jouer les avocats du diable, ne serait-ce que pour entériner les prétentions du témoin.

—Serait-il possible de parler au marchand en question? interrogea son collègue, espérant ainsi atténuer le désarroi d'Alice.

—Impossible. Ce sacripant s'est envolé avant le verrouillage des portes! maugréa tante Émilie.

—Si ce salaud n'a vraiment rien à se reprocher, souligna Alice en redressant la tête, vous voulez bien m'expliquer pourquoi il a pris la poudre d'escampette? Est-ce que vous en connaissez beaucoup, dites-moi, des employés qui désertent avant la fermeture du magasin?

—Je dois admettre qu'ici, vous marquez un point, lui concéda la policière.

—Bonne Sainte-Anne! grogna tante Émilie. Vous pouvez être assurés que si mon chien Quille avait été là, ce fichu de kidnappeur aurait eu les fesses en fricassée avant même que l'idée de toucher à un seul cheveu de la tête de Tibo lui traverse la cervelle!

Scénario qui fit quelque peu rêver Alice.

—Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où vous avez quitté le marchand de fromage et celui où vous avez découvert la disparition de votre fils? demanda l'agent de police, pressé de mettre fin au babillage inutile de tante Émilie.

La question replaça brusquement Alice dans la réalité.

—Lorsque j'ai eu terminé de déguster les fromages, j'ai voulu vérifier si Tibo se portait bien, mais une dame m'en a empêchée.

—Que désirait cette dame?

—C'était la première fois qu'elle venait ici. Alors elle désirait que je lui indique l'emplacement des articles qu'elle voulait acheter. Elle était tellement pressée qu'elle m'a faussé compagnie avant même que je termine ma dernière phrase.

—Étrange... laissa entendre la policière. Se pourrait-il que le marchand de fromage soit parti au même moment?

—Oui, confirma Alice. Après le départ de la dame, je me souviens de m'être retournée vers le comptoir de démonstration, et... l'homme avait disparu.

Là, les deux policiers affichèrent des airs radieux.

—Croyez-vous que cette dame pourrait être sa complice? questionna Alice qui n'était pas sans deviner l'objet de leur réaction.

—J'en suis convaincue, avoua la policière.

—Bonne Sainte-Anne! lâcha à nouveau tante Émilie. Je comprends mieux, maintenant, pourquoi elle ne m'inspirait pas confiance!

—Vous l'avez vue? demanda l'agent.

—Certainement! Elle était là qui rôdait dans les parages quand le marchand de fromage m'a invitée à déguster ses produits. Bonne Sainte-Anne! Si j'avais pu deviner ce qu'elle complotait, vous pouvez être certaine que je l'aurais assommée avec mon sac!

—Si seulement j'avais eu la présence d'esprit de toucher au carrosse pendant que la dame me questionnait, s'attrista Alice, nous aurions pu les coincer avant qu'ils disparaissent.

—Ma pauvre enfant, tenta tante Émilie pour mettre fin à son sentiment de culpabilité, tu ne pouvais pas te douter qu'un aussi gros malheur s'apprêtait à te tomber dessus...

—Pouvez-vous fournir une description de la dame? coupa la policière.

—C'est impossible! s'exclama Alice.

Voyant que l'autre éprouvait du mal à capter le sens de cette réplique, tante Émilie crut bon de préciser:

—Son visage était voilé. On ne pouvait voir que ses yeux et son nez.

L'impossibilité de décrire la ravisseuse désespéra Alice. Reprenant son calepin en main, la policière reprit:

—Bon... laissons-la de côté et concentrons-nous sur le marchand de fromage. Êtes-vous en mesure de m'aider à dresser son portrait-robot?

Alice reprit courage et débatta tout ce qu'elle savait.

—C'était un beau parleur qui selon moi, était dans la soixantaine avancée, déclara-t-elle. Vous savez... le genre d'individu capable de vendre un frigidaire à un Esquimau? Pourquoi a-t-il fallu que je tombe dans son piège? Pourquoi?

La pauvre ne pouvait pardonner sa naïveté. Pire que celle du chaperon rouge devant le loup déguisé en mère-grand. Sa peine était intarissable.

—J'aurais besoin de quelques détails supplémentaires, fit la policière, peu satisfaite par la maigre description de son témoin.

—Je peux vous aider, intervint tante Émilie en relevant le menton, j'ai vu le kidnappeur, moi aussi.

—Je vous écoute, s'intéressa l'agente en se cramponnant à son calepin.

Afin de n'omettre aucun détail, la vieille dame se recueillit pour mieux se concentrer.

—Attendez que je me rappelle... commença-t-elle, son visage était allongé... ses yeux étaient bruns... il avait des cheveux noirs... était mince et portait une moustache. Ah! Et... ses vêtements ressemblaient à ceux d'un valet...

La plume de la policière avait du mal à suivre, tant le témoin s'exprimait rapidement.

—Portait-il des gants? s'enquit-elle.

—Oui.

Réponse qui fit grimacer les deux agents. Puisqu'il apparaissait désormais impossible de trouver la trace du coupable à l'aide de ses empreintes digitales, il leur fallait trouver un autre moyen.

—Quelle compagnie représentait-il? reprit la policière.

—Le Roy, répondit Alice en repensant à l'affiche placée derrière le marchand.

—Voici la carte d'affaires qu'il m'a remise, indiqua tante Émilie.

Le policier la ramassa et se mit en retrait pour valider l'hypothèse qui au moment même, germait dans son esprit. Aussi, entra-t-il en communication avec la compagnie Le Roy. L'appel terminé, il annonça que celle-ci n'installait aucun comptoir de démonstration dans les épiceries. Cette bonne vieille tante Émilie fulminait.

—Si quelqu'un avait validé l'identité du marchand de fromage avant de le laisser s'installer, nous ne serions pas ici à pleurer la disparition de Tibo! reprocha-t-elle en détournant son regard vers le gérant.

Tous l'imitèrent. Du coup, une folle angoisse s'empara du malheureux.

—Écoutez... écoutez-moi bien, bafouilla-t-il le souffle court. Je n'avais jamais vu ce men... ce vendeur. Il m'a contacté par télébon... euh... téléphone... pour prendre un rendez-vous... un rendez-vous. Il s'est présenté ici... ici avec une lettre signée de la main du président de la compagnie Le Roy. Je n'avais aucune raison... euh... raison de... de douter de lui.

Des sueurs froides perlaient sur son menton.

—Du calme... personne ne vous accuse, le calma le policier.

—À en voir le fauvrai, euh... le mauvais rort... je veux dire... le mauvais regard que me blette... ou plutôt... me jette cette femme de malheur, je n'ai pas l'impression d'avoir bu euh... d'avoir reçu l'absolution.

—Si vous trouvez que je vous reluque trop, argua tante Émilie en gonflant les pommettes, c'est certainement parce que vous avez quelque chose à vous reprocher!

—Je n'ai rien à me reboche... reprocher, hurla le gérant, prêt à bondir sur cette effrontée qui osait ainsi nuire à sa réputation.

—C'est assez! cria Alice déprimée de voir ainsi l'attention se détourner de sa peine. Arrêtez de vous quereller et aidez-moi à retrouver mon fils!

Petit rappel qui ramena tante Émilie à l'ordre, laquelle s'excusa d'avoir volé de ce précieux temps qu'il fallait consacrer à Tibo avant que son agresseur ne l'emporte au diable vert.

—J'imagine que votre épicerie est surveillée par des caméras? voulut vérifier l'agent de police pour relancer l'enquête.

—Évidemment, se targua le gérant. C'est la meilleure façon d'épingler les voleurs.

—Y'a-t-il des angles que vos caméras ne sont pas en mesure de capter?

—Non.

—Dans ce cas, comment n'avez-vous rien vu de ce qui s'est passé?

—Lorsque je suis arrivé ce matin, j'ai découvert que les caméras ne fonctionnaient plus.

Ceci sidéra Alice, qui se remit à confier son désespoir à des mouchoirs que cette fois, elle se plaisait à arracher violemment de la nouvelle boîte qu'on venait de lui tendre.

—Bonne Sainte-Anne! fit à nouveau tante Émilie, mais cette fois, d'un ton soupçonneux. Je commence à croire qu'il n'y a pas que les caméras qui ne tournent pas rond, ici...

Avant que le gérant ne s'empporte, le policier reprit vite le contrôle de la discussion. Aussi demanda-t-il:

—Vous avez certainement contacté quelqu'un dans le but de faire réparer vos caméras, non?

—Oui, mais la compagnie m'a rappelé pour m'aviser qu'aucun technicien ne pouvait passer avant demain.

Sur ce, le policier se dirigea vers l'une des caméras, soit celle positionnée à l'entrée de l'épicerie et donc, attenante au stationnement. Il l'examina minutieusement sous tous ses angles, avant de reculer de quelques pas et de se rapprocher à nouveau.

Il répéta ce manège à quelques reprises et réclama un escabeau. Soucieux d'épater la galerie et mettre un frein aux allusions de tante Émilie, le gérant s'empressa d'acquiescer à la demande. Le policier grimpa dans l'échelle pour examiner l'appareil de plus près. Il le tâta et enfin, retira le bouchon qui recouvrait son objectif.

—La lentille de votre caméra était obstruée par ceci, révéla-t-il.

Le bouchon qu'il tenait entre les doigts était opaque et ressemblait à s'y méprendre à un objectif de caméra.

—Comment ce bouchon a-t-il pu arriver là sans que personne ne le remarque? riposta l'épicier. Si quelqu'un avait grimpé pour le placer, nous l'aurions vu.

—Qui vous dit que la lentille a été obstruée pendant vos heures d'ouverture?

—Si quelqu'un était entré ici en dehors des heures d'ouverture, la serrure aurait été forcée et le système d'alarme aurait été déclenché.

—Pas nécessairement, contredit l'agent.

—Bonne Saint-Anne! Voulez-vous insinuer qu'il y aurait un complice parmi les membres du personnel de l'épicerie? interrogea tante Émilie.

Les jambes du gérant ramollissaient quand il se vit demander par le policier:

—Dernièrement, auriez-vous reçu, par hasard, la visite d'un spécialiste qui passait dans les parages pour vérifier votre système d'alarme?

—Un technicien est effectivement venu l'inspecter hier, s'étonna l'autre.

—Vous a-t-il demandé le code?

—Oui!

—Et bien entendu, vous le lui avez donné sans réfléchir aux conséquences... reprocha tante Émilie, prête à foncer comme un taureau.

—J'étais loin de me douter que le technicien était un bandit! se défendit l'homme, consterné de s'être fait berné de la sorte.

—Vous êtes simplement tombé sous le charme d'un aussi beau parleur que celui qui est parvenu à m'étourdir pour kidnapper Tibo! sanglota Alice en s'effondrant.

Si tante Émilie s'affaira à la consoler, ce ne fut pas sans garder un œil sur le responsable des lieux. Pour rien au monde elle n'aurait voulu perdre une nouvelle chance de dénoncer son incompetence. Incommodé par tant de méfiance, le pauvre s'empressa de préciser:

—Je peux vous certifier qu'en dehors des heures d'ouverture, personne ne peut arriver à entrer aussi facilement ici.

—Mais nous le savons tous, le rassura la policière en posant un regard sur tante Émilie pour lui signifier d'épouser ses dires.

—Faut croire que le kidnappeur le savait aussi, conclut le policier. Voilà pourquoi il s'est donné tant de mal pour obtenir le code de votre système d'alarme.

—Mais comment aurait-il pu ouvrir la porte sans la clé? objecta le gérant.

—Ça, tout bon cambrioleur professionnel peut arriver à le faire les yeux fermés! rétorqua la policière. Si on visionne le contenu de vos bandes vidéo, je suis convaincue que nous découvrirons que la nuit passée, quelqu'un est parvenu à ouvrir la porte de votre épicerie sans laisser la moindre trace et qu'ensuite, il a désamorcé votre système d'alarme et installé des caches lentille sur vos caméras. Tout ça... pour s'assurer qu'aujourd'hui, personne ne serait à même de surprendre les kidnappeurs en flagrant délit.

—Dommage que les caméras n'ont pu être réparées aujourd'hui, se désola le gérant.

—C'est un peu étrange que les techniciens soient à ce point débordés... le jour même où un kidnappeur s'amène dans votre commerce, signifia la policière.

—Bonne Sainte-Anne! s'estomaqua tante Émilie. Ne me dites pas que l'épicerie a été attaquée par toute une meute de bandits!

—Avant de porter des accusations, la calma son interlocutrice, il faudrait d'abord contacter la compagnie responsable des caméras et leur demander pourquoi aucun technicien n'était libre aujourd'hui.

—J'y vais de ce pas! fit le gérant en se dirigeant vers son bureau.

## Chapitre 6

### Il n'y a pas de hasard

Le gérant revint en nageant dans la confusion la plus totale.

—La compagnie jure ne jamais m'avoir contacté pour dire que leur technicien n'était pas libre. Il paraît même qu'ils ont reçu un appel, tôt ce matin, les avisant que mes caméras avaient redémarré. Ils fabulent! La seule fois que je les ai contactés, c'était pour leur signaler que mes caméras étaient mortes.

—Intéressant... de réfléchir à voix haute la policière.

—Quoi? Qu'est-ce que j'ai dit?

L'homme était sur les dents. Avait-il encore gaffé?

—Si ce n'est pas vous qui avez logé l'appel pour aviser la compagnie qu'elle n'avait plus à se déplacer...

—Je vous jure sur la tête de ma mère que ce n'est pas moi! le coupa l'autre, prêt à se mettre à genoux pour prouver la véracité de ses dires.

—Puisque ce n'est pas vous, nous pouvons donc en déduire que la personne qui l'a fait en votre nom désirait que vos caméras restent aveugles toute la journée. Et cette ruse a permis aux deux ravisseurs d'agir en toute quiétude.

—Bonne Sainte-Anne! s'inquiéta tante Émilie, c'est vraiment une meute de bandits qui s'attaque à nous!

Remarque qui grilla les dernières illusions que se faisait Alice quant aux chances de retrouver son fils. Du coup, elle paniqua. Dans le but de freiner son désarroi, la policière la pria de lui indiquer l'endroit exact où se trouvaient le comptoir de démonstration et le carrosse de Tibo au moment de l'enlèvement. Intervention qui remit la mère sur les rails. En examinant l'emplacement désigné par cette dernière, les deux agents repèrent, sur le plancher, un minuscule amas qui leur semblait sortir de l'ordinaire. La policière le ramassa avec une pince et l'examina à la loupe.

—Qu'en penses-tu? demanda-t-elle en s'adressant à son collègue.

Celui-ci s'approcha pour examiner l'amas à son tour.

—Ça sent le synthétique, fit-il remarquer.

—Qu'avez-vous trouvé? questionna le gérant qui craignait de cumuler une nouvelle bévue à son actif.

—Il est fort possible que la moustache du marchand de fromage était une fausse, l'informa la policière. Fort possible, aussi, qu'il portait une perruque.

L'hypothèse tua le dernier espoir qu'entretenait Alice.

—Je ne reverrai jamais Tibo! se découragea-t-elle.

Son abattement fut toutefois interrompu par une violente rafale de coups de poing donnés dans l'une des portes de l'épicerie. Le vacarme ainsi causé ne manqua pas

d'énervé le gérant, franchement à cran. Il leva les mains en l'air si rapidement, qu'il faillit s'accrocher les oreilles au point de les arracher.

—Vous ne voyez pas qu'on est fermé! gueula-t-il.

Rien ne fit, puisqu'une nouvelle rouée de coups ébranla la porte du commerce. La policière se détourna, bien décidée à user de l'autorité inspirée par son uniforme pour décourager ce client un peu trop insistant. À son grand étonnement, elle tomba sur le beau Jonathan Lassonde.

—Allez ouvrir! ordonna-t-elle, aussi pressée de renouer avec son ancienne flamme qu'ignorante des regards jaloux que son acolyte portait sur elle.

Le gérant demeura pétrifié, comprenant mal son empressement à faire entrer un client alors que peu de temps auparavant, elle l'avait sommé de tout boucler.

—Allez ouvrir! répéta-t-elle.

Avide de satisfaire sa curiosité, tante Émilie s'éloigna de l'étagère qui lui coupait la vue. Histoire de ne pas être en reste, Alice abandonna sa chaise pour se joindre au troupeau massé devant la porte.

—Daniel! échappa-t-elle en lâchant la boîte de mouchoirs qu'elle tenait prisonnière entre ses doigts.

—Dépêchez-vous d'ouvrir! s'énerma tante Émilie. C'est le copain d'Alice et mon neveu.

Le gérant gronda comme une bouilloire sur le point d'exploser.

—Qui donc les a prévenus?

Tante Émilie baissa les yeux.

—Encore vous?!

—Bonne Sainte-Anne... se défendit la bonne dame en se renfrognant. Si c'était votre enfant à vous qu'on avait enlevé, je suis certaine que vous seriez le premier à bénir celui qui aurait songé à appeler votre épouse pour qu'elle vienne vous rejoindre.

—Ouvrez la porte! réclama le policier en contemplant tendrement sa copine.

Ce faisant, il souhaitait lui faire comprendre que leur amour, qu'il savait fort, saurait parfaitement résister au magnétisme du beau Jonathan.

Le regard meurtri d'Alice était rivé à celui de Daniel. Elle éprouvait un tel besoin qu'il la console entre ses bras.

—Laissez-moi entrer! l'entendait-elle crier pendant que Jonathan semblait à court de moyens pour l'empêcher de défoncer la porte.

—Qu'attendez-vous pour aller ouvrir? se fâcha l'agente en fixant durement le maître des lieux qui tout de suite après, se vit ainsi invectiver par tante Émilie:

—Mais allez vous finir par faire ce qu'elle vous dit? Arrêtez de poireauter comme une dinde de Noël dans son four et magnez-vous!

Ce disant, elle marcha vers lui d'un pas bien décidé. La peur de se faire botter le derrière poussa le pauvre bougre à s'exécuter. Satisfaite d'être celle qui était ainsi parve-

nue à le faire bouger, tante Émilie se frottait les mains. Mais voilà qu'en se retournant, elle croisa le regard furieux de la policière.

—Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous les connaissiez tous les deux? murmura cette dernière en pointant Alice et Daniel.

—Si vous me l'aviez demandé, je me serais fait un plaisir de vous faire savoir qu'Alice habite en face de chez moi et que son conjoint travaille à la clinique médicale de mon neveu Jonathan.

Bien que le ton de cette réponse ne lui plaisait pas, la représentante de l'ordre n'eut guère le loisir d'y répliquer, Daniel défilant devant elle à la vitesse de l'éclair avant de se jeter sur Alice en hurlant: «Pas notre Tibo!»

—Tu lui as tout raconté? se vit aussitôt blâmer Jonathan par sa tante. Je t'avais seulement demandé de l'attirer ici... pas de lui annoncer la disparition de son fils!

—C'est plutôt l'affiche «Fermé pour kidnapping» que quelqu'un a collée sur la porte qui l'a mis sur la piste, riposta Jonathan, l'air de s'attendre à des excuses.

La policière rigolait intérieurement pendant que la tante semblait chercher une façon de se faire pardonner. Mais la contrition de la pauvre vieille fut vite interrompue par le retour du gérant qui lui cria aux oreilles:

—J'imagine que cette affiche est une autre de vos initiatives?

L'air espiègle que se donna alors la dame trahissait sa culpabilité. Furieux, l'autre leva l'affiche bien haute, l'air de vouloir s'en servir pour assommer son auteure.

—Calmons-nous! intervint la policière en se saisissant de l'affiche.

Au passage, elle en profita pour plonger son regard dans celui de Jonathan. Pour la première fois, elle sentit qu'il la laissait de marbre. À croire qu'entre eux, le courant ne passait plus. Même que le jeune Lassonde lui apparaissait négligeable comparé à la fascination qu'exerçait sur elle son cher collègue... le seul et unique homme de ses rêves.

En retrait de cette scène, Alice et Daniel tentaient d'essuyer le choc engendré par le pire des drames susceptibles de marquer la vie d'un couple. Leur déchirement grandissait au rythme des questions qui demeuraient sans réponses. Pourquoi Tibo? Pourquoi leur fils à eux? Complètement désespérés, les deux prétendaient vouloir mourir plutôt que de vivre sans Tibo.

Ce qui se déroulait sous ses yeux renversa complètement tante Émilie. Ne sachant trop que faire, elle se tourna vers son neveu pour lui ordonner de se porter au secours du pauvre couple. Mais parce que trop ému, Jonathan se sentait incapable de la moindre action.

Pendant ce temps, la conscience du gérant était envahie de remords. S'il avait eu la bienveillance de vérifier l'authenticité du permis que lui avait fourni ce prétendu marchand de fromage, rien de tout cela ne se serait produit. Tibo dormirait encore paisiblement dans son carrosse et son épicerie ne se trouverait pas impliquée dans une sordide histoire d'enlèvement.

L'immense tristesse qui minait complètement le moral d'Alice et Daniel poussa la policière à se rapprocher de son copain pour lui serrer la main. D'être ainsi confrontée avec la détresse humaine représentait l'aspect de son métier qui lui déplaisait le plus.

Chaque fois, son visage ne pouvait que s'assombrir. Ayant remarqué ce fait, tante Émilie s'approcha d'Alice pour lui dire:

—Ma pauvre petite fille... je compatis à ton malheur, mais ce n'est pas en te noyant dans les larmes que tu aideras les policiers à retrouver la trace de Tibo.

Cela dit, elle fit signe à son neveu de venir l'épauler. Tout de suite, ce dernier vint se placer près de Daniel.

—Je peux comprendre qu'il n'est pas facile de taire sa douleur pour répondre à des questions, concéda-t-il, mais par contre, dites-vous bien que chaque minute qui passe diminue vos chances de revoir votre fils.

Les cerveaux affolés des parents associèrent immédiatement la fin de cette phrase à: «de revoir votre fils VIVANT.»

—Avez-vous au moins une idée de l'identité du malade qui a pu s'en prendre à notre enfant? chercha à savoir Daniel tout en restant accroché à Alice pour ne pas perdre pied.

—Mais bien sûr, s'empressa de le renseigner tante Émilie. C'est le marchand de fromage à qui monsieur le gérant, ici présent, a donné l'autorisation de s'installer bien à son aise dans son magasin!

—Je vous demande pardon, ma bonne dame, de s'objecter aussitôt l'épicier avec en tête, la peur de se voir lyncher par un père en état de choc. Sachez que l'homme avait en main tous les documents requis pour prouver ce qu'il prétendait être. Comment aurais-je pu me douter que son intention était d'enlever un bébé!

—C'est assez, vous deux! coupa la policière avant que la guerre au coupable ne reparte de plus belle. Je vous rappelle qu'Alice nous a dépeint le marchand de fromage comme étant un homme jouissant d'un magnétisme capable d'inspirer confiance à n'importe qui. Il est donc tout à fait plausible que monsieur le gérant soit tombé sous le charme d'un tel individu.

Mise au point qui eut l'art de pousser tante Émilie à se faire toute petite et le gérant à mieux respirer.

—Tout est de ma faute, se reprocha Alice en vacillant. Si je n'avais pas goûté à ces fichues brochettes, jamais Tibo ne serait resté sans surveillance!

Voyant qu'elle était sur le point de tomber, Daniel la rattrapa pour la blottir contre lui. Ce geste ne fut pas sans réconforter sa belle qui voyait là une preuve irréfutable que le lien de confiance qui les unissait était toujours aussi solide.

—Est-ce que quelqu'un pourrait enfin m'expliquer ce qui s'est passé? exigea ensuite de savoir Daniel.

Ce à quoi la policière répondit calmement:

—Un faux marchand de fromage a attiré votre épouse vers lui et pendant qu'il la distrait en lui faisant déguster des brochettes, sa complice en a profité pour ravir votre fils.

—J'ai trop tardé avant de me rendre compte que Tibo avait disparu! ajouta Alice en s'accrochant à son conjoint, hantée qu'elle était par la peur d'être répudiée.

—C'est normal, crut bon de la défendre tante Émilie, sa complice a tout fait pour t'en empêcher!

—Arrête de te culpabiliser de la sorte, enchaîna Daniel en embrassant sa conjointe sur le front. Tu ne pouvais pas savoir que quelqu'un cherchait à s'en prendre à notre fils.

Ces derniers mots, prononcés avec amour, eurent l'effet d'un baume sur les marques laissées par le terrible châtiment moral que s'imposait Alice.

—Mais qu'attendez-vous pour déclencher une alerte Amber? lança Daniel à l'endroit des policiers.

Commandement qui ne fut pas sans soutirer à Alice l'idée de se saisir de son sac à main pour en sortir un superbe cliché de Tibo, croqué sur le vif par un photographe professionnel.

—Prenez cette photo, fit-elle, avant de voir la policière la lui prendre avec précaution.

—Sauf que nous ne pouvons pas déclencher une alerte Amber aussi facilement, regretta de devoir annoncer l'autre policier.

—Bonne Sainte-Anne! s'indigna aussitôt tante Émilie. Seriez-vous en train de nous dire que vous allez laisser un voleur de bébés courir dans la nature sans réagir? Allez-vous vraiment lui permettre de se rendre à l'autre bout de la planète avant de vous mettre à sa recherche?

—C'est encore pire que de laisser un loup entrer dans une bergerie! beugla le gérant pour mieux amoindrir sa propre maladresse.

—Avant de déclencher une alerte Amber, les avisa la policière, nous devons respecter certains critères.

—Lesquels? voulut savoir tante Émilie qui avait peine à s'imaginer que de simples procédures administratives pouvaient ainsi passer avant la sécurité d'un enfant.

—Pour faire appel à la population, poursuivit l'agent, nous devons être en mesure d'amasser plus de renseignements, comme par exemple: le lieu de destination des ravisseurs, la description de leur véhicule... vous saisissez?

—Nous sommes perdus! se lamenta Alice pendant que Daniel sombrait dans le désespoir.

—Il ne faut pas se décourager, tenta le policier pour les remonter. Même si nous sommes dans l'impossibilité de déclencher une alerte Amber, Tibo n'est pas en danger pour autant, car vivant, croyez-moi, il vaut bien plus cher que mort.

—Croyez-vous qu'ils vont réclamer une rançon? risqua le gérant qui, étant donné sa position sociale plutôt enviable, était traversé par la peur que des jaloux puissent éventuellement réserver pareil sort à ses propres enfants.

—Une rançon? se souleva Daniel. Mais nous n'aurons jamais les moyens de la payer!

—Ne vous inquiétez pas, Alice et toi, intervint Jonathan, si tel est le cas, je me chargerai de trouver l'argent nécessaire pour faire libérer votre fils.

—Vous pourrez compter sur toute la famille Lassonde! renchérit tante Émilie.

—Merci... de chuchoter en chœur Daniel et Alice.

—Mais il est également possible que Tibo n'ait pas été enlevé à des fins de demande de rançon... prévint le policier.

—Bonne Sainte-Anne! Mais qu'essayez-vous de nous dire? l'interrogea tante Émilie d'un air grave.

—Vous savez... il existe des couples infertiles qui sont prêts à payer une forte somme pour tenir un enfant dans leurs bras.

Cette dernière probabilité ne fut pas sans ébranler la policière. C'est que son propre couple était au nombre de ceux qui se retrouvaient dans l'impossibilité d'avoir des enfants. C'était sûrement pour cette raison que la détresse d'Alice, en lien avec l'enlèvement de son enfant, la bouleversait au point de brouiller son jugement. D'ailleurs, si elle n'avait pas été aussi persuadée que le coupable de cet enlèvement n'était nul autre que monsieur Karl, sûr qu'elle aurait exigé qu'on lui retire l'affaire. Il y avait aussi le fait qu'elle se disait que seule une femme n'ayant pas droit aux joies de la maternité pouvait se montrer suffisamment déterminée pour retracer un parvenu se plaisant à délester une mère de son enfant.

—Si Tibo est vendu sur le marché noir, nous ne le retrouverons jamais! hurla Alice qui avait perdu tout contrôle d'elle-même.

Tremblant tout autant qu'elle, Daniel ne pouvait rien, sinon la serrer contre lui.

—Ne sautons pas trop vite aux conclusions! lança Jonathan en constatant que le délire de tout un chacun prenait le dessus sur la raison.

—Facile à dire! répliqua sa tante.

—Votre neveu a raison, signala la policière. Nous pouvons toujours mettre la main sur le ravisseur et obtenir ses aveux.

—Il portait une fausse moustache et une perruque! cria Alice dont la souffrance était telle, qu'elle semblait errer en plein néant.

En apprenant ce détail, Daniel, passa à deux doigts de perdre conscience. Fort heureusement, une hypothèse formulée par l'agent de police évita qu'il s'écroule.

—L'enlèvement de Tibo n'est pas le fruit du hasard. Il a été planifié depuis longtemps...

—Qu'est-ce qui vous fait dire ça? fit Alice.

—Vous venez souvent dans cette épicerie? demanda la policière.

—Oui.

—Quand?

—Chaque jour, sauf le samedi et le dimanche.

—À quelle heure?

—Après dîner.

—Vous me semblez assez ponctuelle.

—Je respecte l'horaire des dodos de Tibo, indiqua Alice.

Ce dernier échange éclaira les neurones de tante Émilie.

—Êtes-vous en train de nous dire que quelqu'un surveillait les allées et venues d'Alice?

—Il ne peut en être autrement. Le ravisseur n'avait pas droit à l'erreur. S'il a installé son kiosque et dépêché sa complice sur place, c'est qu'il savait à coup sûr qu'il tomberait sur Alice et son bébé.

—Je n'ai pourtant jamais remarqué que quelqu'un m'espionnait... mentionna Alice, mortifiée.

—C'est normal, rétorqua la policière, ces gens-là agissent de façon très discrète.

—Dans ce cas, comment allons-nous faire pour coincer le coupable?

—En visionnant les archives des bandes vidéo.

—Ah... d'enchaîner Alice sans trop saisir le but d'une telle démarche.

—En remontant quelques mois en arrière, expliqua la détective, je ne serais pas étonnée de découvrir qu'un client vous observait de façon régulière et que son visage ressemble étrangement à celui du faux technicien qui s'est rendu ici pour prétendument vérifier le système d'alarme.

—Voilà qui est génial! agréa tante Émilie. J'ai bien hâte de voir la tête que fera ce ravisseur à la noix lorsqu'il verra son portrait-robot dans le journal! Ah! Bonne Sainte-Anne!

—Je vais chercher les bandes vidéo! annonça le gérant en s'éclipsant.

Il n'en fallait guère plus pour redonner à Alice et Daniel l'espoir de retrouver leur enfant. Les policiers profitèrent de cette accalmie pour les autoriser à suivre Jonathan qui en tant que médecin, proposait de leur administrer des calmants qui saurait les aider à se détendre. Mais avant qu'il ne parte, le couple fut sommé de rappliquer sur-le-champ si jamais quelqu'un devait appeler pour une demande de rançon. Quant au carrosse, on décida de le conserver en tant que possible pièce à conviction. Faibles étaient les chances pour qu'il contienne des empreintes, car fort probablement que les malfaiteurs avaient pris soin de revêtir des gants, mais il était tout de même possible qu'on y trouve quelque chose comme un cheveu, susceptible de fournir des détails quant à l'ADN de l'un ou l'autre des complices.

Après le départ des parents, les deux agents de police interrogèrent les personnes qui se trouvaient sur place au moment où la porte d'entrée fut bouclée. Ce qui se résumait à seulement quelques employés. Aucun client, autre que tante Émilie et Alice, n'était alors présent. Mais les informations ainsi obtenues n'apportèrent rien de vraiment utile. Faut dire que les questions «sans rapport ni lien» de tante Émilie perturbèrent considérablement l'enquête. Aussi, la policière éprouva-t-elle toutes les peines du monde à saisir le témoignage du caissier, lequel fit savoir que le suspect avait justifié son départ précipité en l'avisant que sa mère venait d'être transportée d'urgence à l'hôpital.

Une fois les témoignages recueillis, le gérant réclama l'autorisation de rouvrir son épicerie, autorisation qui lui fut refusée, car auparavant, il fallait se mettre à la recherche de tous les indices susceptibles de servir l'enquête.

Le pauvre homme ne pouvait que regretter de voir s'envoler en fumée les profits de la journée. La détective aurait bien voulu prêter une oreille attentive à ses plaintes, sauf qu'elle n'en avait guère le temps, obligée qu'elle était de se mettre sans cesse à la poursuite de tante Émilie qui pour déceler des indices, gambadait d'un coin à l'autre, non sans toucher à tout. Valait mieux la ramener chez elle avant qu'elle ne démolisse la scène du crime et ne supprime toutes les preuves. C'est elle-même et son conjoint qui assumèrent cette tâche. Le trajet jusqu'à chez elle permit à la dame d'y aller de quelques réflexions pour le moins exagérées.

—Le monde est devenu tellement dangereux que c'en est effrayant. De nos jours, les enfants ne peuvent plus rentrer de l'école sans se faire agresser par des cri-

minels et les mères qui promènent leur bébé risquent chaque fois de se le faire arracher des mains.

—Vous y allez un peu fort, tempéra l'agent.

—Sachez, mon petit garçon, que je n'invente rien! poursuivit tante Émilie en haussant le ton. Vous saurez que dans mon jeune temps, ce genre de choses ne se produisait jamais. Nous étions peut-être bien peu éduqués, mais on savait se tenir.

—Vous avez raison, les choses ont bien changé... convint la policière. De nos jours, la violence est devenue monnaie courante.

—Vous voyez, jeune homme? Je vous l'avais bien dit! s'enorgueillit tante Émilie en savourant cet instant de solidarité féminine qu'elle partageait avec la policière.

—Je n'ai jamais dit que la violence n'existait pas, précisa l'autre.

—Si!

Il allait répliquer, mais sa compagne lui fit signe qu'il valait mieux laisser le dernier mot à tante Émilie. Le conseil fut salutaire, puisque la conversation s'arrêta là. Du moins, pour quelques minutes...

—Au lieu de se procurer des enfants sur le marché noir, les riches devraient faire comme ma nièce, reprit la vieille dame.

—Et qu'a-t-elle fait? interrogea la policière sans vraiment montrer d'intérêt.

—Pour résoudre leur problème d'infertilité, Nathalie et Samuel ont adopté un enfant. Ils doivent d'ailleurs aller le chercher en novembre.

—Quelle bonne idée! approuva le policier en se tournant vers sa dulcinée qui tout de suite, comprit l'invitation qu'il lui lançait pour combler leur envie d'avoir un enfant.

Elle fit toutefois comme si la réplique ne s'adressait pas à elle. S'il fallait que cette commère de tante Émilie flaire leurs problèmes de couple, pour sûr qu'ils alimenteraient beaucoup trop de conversations.

—Mon collègue a raison, se limita-t-elle à dire. Votre nièce a fait le bon choix. C'est franchement mieux que de dépouiller des familles pour combler les caprices des riches.

—Il ne sera pas dit que les Lassonde sont des voleurs d'enfants! lança tante Émilie.

Si seulement elle avait alors su...

—Nous ne doutons pas de votre honnêteté, mentionna la policière en immobilisant l'auto-patrouille.

L'autre policier sortit et ouvrit galamment la portière arrière.

—Si tous les hommes étaient comme vous, le complimenta tante Émilie en lui attrapant la main, la vie serait un véritable paradis!

—Bonne fin de journée, lui retourna son interlocuteur, non sans ajouter: faites-nous signe, surtout, si un détail devait vous revenir relativement à l'enlèvement de Tibo.

—Je vous promets que je n'y manquerai pas.

Puis pendant que l'auto-patrouille s'éloignait, elle resta plantée là, tel un cocotier au bord d'une plage, pour mieux se remémorer le drame dont elle venait d'être témoin.

—Bonjour! prononça une voix venue de nulle part.

Puisque perdue dans ses pensées, cette chère tante Émilie lâcha un terrible cri de mort.

—Excusez-moi de vous avoir apeurée, se désola son neveu, j'étais sûr que vous m'aviez vu arriver.

—Ah... mon petit garçon... tu as failli m'éteindre le cœur.

D'un air piteux, Jonathan répliqua:

—Excusez-moi encore. J'étais vraiment persuadé que vous m'aviez vu.

Les yeux doux qu'il posa alors sur elle parvinrent à la calmer et à la ramener dans le moment présent.

—Que fais-tu ici? lui demanda-t-elle. Tu n'es pas resté avec Alice et Daniel?

—Je viens juste de les quitter.

—Comment vont-ils?

En guise de réponse, le jeune homme plissa le visage, ce qui voulait tout dire. Il demeura un temps silencieux, puis indiqua:

—Je suis bien content d'être tombé sur vous, car justement, je me demandais si vous ne pourriez pas dormir chez eux ce soir?

—Bonne Sainte-Anne! Tu peux être sûr que oui.

Si elle accepta aussi spontanément, c'est que son cœur grand comme le monde savait parfaitement ce à quoi ressemblerait la première nuit d'Alice et Daniel sans leur petit Tibo. Elle entreprit de traverser la rue, mais s'arrêta net.

—Mon petit Quille! s'écria-t-elle, catastrophée, mais qu'est-ce que je vais faire de mon chien?

—Ne vous en faites pas, la rassura Jonathan, je vais m'occuper de lui.

Bien que rassurée, elle ne manqua pas, avant de partir, de lui transmettre la liste de ses recommandations d'usage en lien avec le bien-être de son Quille adoré.

—Et n'oublie pas de lui apporter son toutou Pluto, précisa-t-elle. Il ne dort jamais sans lui. Tu déposes un peu de croquettes dans son plat et tu lui donnes beaucoup d'eau. Il faut aussi...

—L'amener se promener autour de la fontaine du parc... brosser son poil... lui chanter «À la claire fontaine» et allumer une veilleuse, compléta Jonathan, histoire de lui signaler que ce n'était pas la première fois qu'il s'occupait de Quille.

—C'est vrai, convint sa tante, tu sais déjà tout ça... ce que je peux être ridicule!

—Du tout. C'est normal que le bonheur de votre protégé vous tienne à cœur. Dites-moi, ma tante... avez-vous trouvé de nouveaux indices pour arriver à identifier les ravisseurs de Tibo?

—Pas vraiment, regretta de lui répondre Émilie avant de s'éloigner pour gagner l'appartement d'Alice et de Daniel.

## Chapitre 7

### Un dessert pas piqué des vers

Confortablement installé au volant de sa BMW, James fredonnait une mélodie à la mode. Il venait d'éteindre son téléphone cellulaire après avoir confirmé à Julia qu'il rentrerait à temps pour le souper. Sa journée avait été aussi éreintante qu'à l'habitude. Rien de plus normal pour un jeune homme d'affaires californien possédant une chaîne de magasins de meubles exotiques importés d'Asie et d'Afrique. Mais puisque les affaires étaient florissantes et que l'argent coulait à flots, il aurait été bien mal venu de se plaindre d'être à ce point occupé. En fait, une seule brèche fragilisait son rêve américain. Rien à voir avec l'amour, car avec Julia, il vivait une liaison solide, et ce, depuis un peu plus de dix ans. Ce qui entravait sa vie autant que celle de sa conjointe s'expliquait plutôt par leur incapacité d'avoir un enfant. Même que pour eux, c'était beaucoup plus qu'une simple entrave, car cette situation les rendait très malheureux. Arrivé à destination, il ralentit pour négocier un virage et stationner son bolide devant chez lui. Ceci fait, il s'empressa de rentrer.

—Chérie, je suis là! lança-t-il en se défaisant de sa valise et de son cellulaire.

—Viens me rejoindre dans la salle à manger! l'invita Julia.

James s'exécuta, fredonnant le même air que précédemment. Après quelques pas, il trouva une table recouverte d'une nappe de dentelle, sur laquelle avaient été déposés un bouquet de fleurs, un chandelier et une bouteille de vin, ainsi que des coupes et des assiettes bien garnies. Au menu: sushis et salade verte.

—Qu'est-ce qu'on fête? interrogea-t-il.

—Je te réserve la primeur pour le dessert... annonça gracieusement Julia en y allant d'un tendre baiser.

Puis elle s'assit à la table. Intrigué, James se joignit à elle, ramassa ses baguettes et attaqua ses sushis, non sans poser mille et une questions pour percer l'énigme qui se cachait derrière ce souper un peu trop cérémonial.

—Attends au dessert... se contentait de lui répondre inlassablement Julia.

Elle aurait certes pu lui dévoiler quelques petits indices, mais le fait de cultiver le mystère et de l'aguicher l'amusait beaucoup trop. Alors que le bon vin tirait à sa fin, la curiosité de son homme était à son comble tandis que de son côté, elle se sentait de plus en plus affriolante. Quand les coupes furent vides et les esprits quelque peu éméchés, elle se leva en louvoyant. Puis elle s'absenta quelques minutes avant de réapparaître.

—Voici le dessert! annonça-t-elle en exhibant la photo d'un bébé.

Une certaine confusion s'ajouta aux effets du vin qui engourdisaient les neurones de James.

—La clinique américaine qui est affiliée à celle de *La magie de la cigogne* va nous livrer notre fils demain! expliqua Julia, aussi euphorique que le jour de son mariage.

Le pauvre James en eut le souffle coupé. Une véritable spirale de bonheur le poussa à se lever de sa chaise et hurler sa joie à s'en rompre les mâchoires. Un enfant! Voilà qui était inespéré. Puis il prit sa compagne dans ses bras pour l'embrasser comme il ne l'avait jamais fait jusque-là. Ce baiser n'était pas sans lui rappeler le jour où ils avaient signé leur contrat avec la clinique dans le but d'adopter un garçon et une fille. L'événement remontait à déjà plusieurs mois. C'était en juillet, durant leur séjour de quelques semaines dans la magnifique ville de Québec. Un voyage inoubliable, d'autant plus qu'il avait eu lieu en même temps que se déroulait, là-bas, le célèbre festival d'été de Québec. En plus de bien s'amuser, ils en avaient profité pour visiter quelques cliniques de fertilité, James voulant vérifier si les cliniques québécoises pouvaient surpasser celles de la Californie. C'est ainsi que la clinique *La magie de la cigogne* leur avait proposé de recourir à une mère porteuse anonyme. Si le coût était astronomique, il semblait toutefois très abordable pour des gens aussi fortunés qu'eux. Aussi, finirent-ils par accepter l'offre et verser un premier acompte.

Depuis leur retour, jamais la clinique n'avait donné le moindre signe de vie. Tellement, que James avait fini par croire qu'ils s'étaient fait flouer par des voleurs en cravate sans vergogne.

—Nous avons notre petit Anthony! s'écria Julia en se détachant de lui pour attraper la photographie de leur fils et se mettre à danser une folle farandole autour de la table. James se lança à sa poursuite en se pavanant comme un saltimbanque. L'amour n'avait jamais été aussi exquis, le dessert aussi divin.

Ni l'un ni l'autre ne se doutait alors que leur bonheur avait été obtenu au prix de l'immense chagrin d'Alice et Daniel...

## Chapitre 8

### Il y a des limites à l'honnêteté

Après avoir déposé tante Émilie chez elle, l'auto-patrouille prit la direction de la centrale du parc Victoria. Durant le trajet, les pensées de la policière se concentrèrent sur son unique rencontre avec monsieur Karl. Ce jour-là, il l'avait invitée à monter à bord de sa limousine.

«Quel genre d'homme êtes-vous?» lui avait-elle demandé. Ce à quoi il avait répondu: «Un homme qui se sert des faiblesses des gens pour les manipuler ou leur soustraire de l'argent.» «Vous ne vous souciez jamais des mauvais traitements infligés à vos victimes?» «On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.»

Puis monsieur Karl de poursuivre en lui proposant une partie de chasse où il tiendrait le rôle de gibier à capturer.

«Comme tous les malfaiteurs de ce monde, je finirai certainement par tomber dans les filets de la police, devait-il ajouter. Et lorsque ça se produira, je veux que ce soit vous qui procédiez à mon arrestation.»

En gentleman, il avait su flatter la soif de justice de son interlocutrice et attiser son désir de le coffrer. C'était là la faiblesse qu'il était parvenu à déceler chez elle et qu'il avait décidé d'exploiter. Le coup avait porté et portait toujours. L'enlèvement d'un poupon chez l'*Épicier du Quartier* venait de relancer les hostilités, et ce, après une trêve d'un peu plus d'un an.

—Quand les journaux vont publier le vrai visage du ravisseur, saliva celle qui ne demandait pas mieux que de relever le défi de l'adversaire, ce sera tout un choc pour ce bon vieux monsieur Karl. Ce sacripant va vite savoir de quel bois je me chauffe.

—Tu as eu un excellent réflexe en songeant aux archives de bandes vidéo, la félicita son collègue et ami, la sortant ainsi de ses réflexions. Ça va sûrement nous permettre de trouver de sacrés indices.

—Tu oublies le cache lentille trouvé sur la caméra de surveillance, signala-t-elle.

—Je ne parierais pas mon avenir sur cet indice.

—Ne sois pas si défaitiste. Tu as déjà découvert que ce cache lentille se trouve à être l'objectif d'un autre type de caméra. Suffit de dresser la liste des clients du fabricant de cette caméra et le tour est joué.

—Crois-tu vraiment que monsieur Karl et son complice se seraient servis d'une de leurs cartes de crédit pour acheter ce cache lentille?

—Ce serait un peu idiot de leur part. Ils n'ont quand même pas envie de nous servir leur adresse sur un plateau d'argent.

—Comme tu dis...

Puis la jeune femme imagina, dans sa tête, le film du déroulement de l'enlèvement de Tibo, tel qu'il lui fut raconté. Le coup avait été planifié de main de maître... la prétendue caméra défectueuse... la mère épiée... et pour couronner le tout, un duo d'enfer qui a su s'exécuter à la perfection.

—Le kiosque et le comptoir de distribution de fromages étaient positionnés dans des angles morts, signifia-t-elle.

—En effet... personne ne pouvait voir le ravisseur et sa complice, sauf la mère du bébé.

—Il y a un détail qui m'agace...

—Quoi?

—Comment la complice a-t-elle pu s'emparer du bébé sans qu'il pleure?

—Il en faut peu pour envoyer un bébé dans les vapes.

—Je veux bien te croire, mais si elle avait utilisé du chloroforme, la senteur aurait été vite détectée.

—Probablement qu'elle lui a administré un sédatif à l'aide d'une petite seringue à injection automatique.

—Non... la douleur d'une aiguille qui s'enfonce dans la peau aurait réveillé le bébé. Il aurait pleuré, c'est sûr.

—Il existe peut-être des seringues sans aiguille?

Dévisageant l'auteur de cette dernière suggestion avec un sourire racoleur, la policière rétorqua:

—D'accord... je vais vérifier si des seringues de ce genre existent pour le cas où ça nous mènerait vers quelque chose d'intéressant, mais... il y a de fortes chances pour que ce soit un nouveau coup d'épée dans l'eau. Mais bon... avant de dire que c'est inutile, il faut d'abord s'en assurer. J'ai tout de même promis à ces pauvres parents de retrouver leur enfant.

Le policier reconnaissait bien là sa compagne. Pour elle, une promesse était sacrée et nul doute qu'elle n'hésiterait pas à remuer ciel et terre pour honorer son engagement. Et dans l'enquête présente, il ne le savait que trop bien, ce n'est pas uniquement sa parole donnée qui motivait son acharnement à vouloir réussir à tout prix. Non seulement cet acharnement s'alimentait-il du vide ressenti par les parents dépouillés de leur poupon, mais aussi, de celui qu'elle-même éprouvait devant la propre incapacité de son couple d'avoir un enfant.

—Je n'arrive pas à concevoir que des millionnaires puissent s'acheter des enfants sur le marché noir sans se soucier des drames qu'ils provoquent, l'entendit-il lui dire.

Ce à quoi il rétorqua:

—Ne me dis pas que pour régler notre propre problème, l'idée de voler un enfant ne t'a jamais effleuré l'esprit...

—J'y ai peut-être pensé, avoua-t-elle, mal à l'aise, mais jamais je n'aurais le courage de passer à l'action.

—Et si l'absence d'un enfant menaçait de causer notre rupture, que ferais-tu?

Là, elle fut incapable de répondre. C'était la première fois de sa vie qu'elle était confrontée à la tentation de détruire sa réputation de femme incorruptible. Ce serait un jeu d'enfant, pour monsieur Karl, que d'exploiter une telle faille.

—Imagine que tu peux tout t'offrir, poursuivit son conjoint, pourquoi te priverais-tu de la joie de t'acheter un enfant?

Cette question l'ébranla tellement, qu'elle eut toutes les difficultés du monde à conserver la maîtrise du volant.

—Crois-tu que notre incapacité d'avoir des enfants finira par tuer notre couple? questionna-t-elle.

L'autre écarta les lèvres pour répondre, mais la sonnerie du téléphone de sa belle l'en empêcha. C'était le chef. Une urgence. Un homme venait de tuer sa compagne avant d'en finir avec sa propre vie.

—Un crime passionnel, supposa la jeune femme au moment où elle entra dans le bureau du chef.

Sûr que l'enquête sur la disparition de Tibo accaparait davantage son esprit, d'autant plus qu'elle risquait de déboucher sur l'arrestation de monsieur Karl.

—Gibraltar! Arrêtez d'afficher une tête d'enterrement, déclara son chef en constatant son peu d'entrain. On ne choisit pas les crimes comme la garniture d'une pizza.

Du coup, la détective se mit à rêver à ces crimes bien garnis que l'on déguste en reniflant les indices un à un. Oui, ce genre de meurtre ténébreux qui fait bouillir les cellules grises et qui vous procure l'ivresse des médaillés d'or lorsqu'on passe les menottes aux poignets du coupable que personne ne soupçonnait. Son supérieur lui tendit une feuille de papier griffonné.

—Qu'est-ce que c'est?

—Gibraltar! Réveillez-vous! C'est l'adresse où deux morts vous attendent pour que vous vous chargiez d'eux! répliqua l'homme, inquiet par l'apparent manque d'intérêt de celle qui jusque-là, avait toujours été le meilleur élément de son service.

Elle ne daigna même pas regarder ou toucher la feuille qu'il lui tendait, trop captivée qu'elle était par le défi qui se rattachait à la disparition de Tibo.

—Vous ne pouvez pas refiler cette enquête à quelqu'un d'autre? soupira-t-elle en dégonflant ses poumons.

—Prenez ce papier et faites votre travail! ordonna le chef en montant le ton.

Pendant que la femme continuait à se retrancher derrière son je-m'en-foutisme, son partenaire attrapa la feuille, de peur que la moutarde ne monte un peu trop au nez du patron et l'incite à l'enfoncer de force dans la gorge de la récalcitrante.

—Soyez sans crainte, nous allons nous charger de cette enquête, fit-il savoir.

—Mais je ne vois pas ce qu'une fouille au domicile de ces morts va changer! protesta l'autre. Nous pouvons déjà confirmer que le mari a assassiné sa femme avant de s'enlever la vie... le cas classique d'une séparation mal digérée. Vous devriez vraiment confier ce dossier à quelqu'un d'autre!

—Gibraltar! C'est à vous deux que je veux confier cette enquête et vous allez la mener à terme, quitte à ce que je vous botte le cul jusqu'au sang!

L'homme ne parlait pas, il rugissait.

—C'est que nous avons déjà la disparition d'un bébé sur les bras... tenta la policière dans le but de le faire changer d'idée.

—Vous avez assez de talent pour mener les deux enquêtes de front, lui signifia le chef.

Par ce compliment, ce dernier ne cherchait nullement à flatter son employée pour mieux obtenir son accord. S'il l'avait ainsi complimentée, c'est qu'il admirait cette femme qui par sa ténacité, allait toujours au fond des choses pour arriver à décrypter les crimes et les résoudre. Elle lui rappelait cette fougue qu'était la sienne lorsque lui-même avait amorcé sa propre carrière d'enquêteur.

—Je préférerais me concentrer sur l'enlèvement qui vient d'être perpétré à *l'Épicier du Quartier*, l'entendit-il insister.

—Parce que bien sûr, n'eut-il aucun mal à deviner, vous êtes persuadée que c'est monsieur Karl qui est derrière ce crime...

—Précisément.

—Vous ne trouvez pas que c'est un peu louche, vous, qu'on se retrouve avec deux cadavres sur les bras... à peine quelques heures après cet enlèvement?

Cette question, qu'il avait posée en soulevant bien le menton, laissa la jeune détective sans voix. Du coup, elle se saisit du dossier qu'il lui tendait puis lança:

—Je me charge de ces deux meurtres.

—Parfait! Je préfère voir des éclairs danser au fond de vos yeux plutôt que des nuages de déception!

—C'est vrai qu'elle est belle lorsqu'une enquête la passionne, enchaîna le partenaire de la policière.

—J'en ai assez entendu! s'exclama le chef. Débarrassez-moi le plancher avant que l'envie de vous bécoter vous prenne dans mon bureau! N'oubliez pas que vous êtes le seul couple de la centrale autorisé à faire équipe ensemble, et cela, je vous le rappelle, à la condition que vous soyez en mesure de dresser un mur entre l'amour et le travail. Ne m'obligez surtout pas à mettre mon poste en jeu pour vous défendre.

Alors qu'elle s'apprêtait à franchir le seuil de la porte, la policière, gagnée par l'émotion, se retourna pour dire:

—Vous êtes vraiment un père pour nous.

Ému, le chef baissa la tête pour dissimuler son bouleversement d'alors. Cette marque d'estime l'ébranlait au même titre que si elle lui avait été témoignée par sa propre fille. Depuis que cette jeune détective s'était jointe à son équipe, il avait souvent dû servir de bouclier pour lui éviter d'être dévorée par cette véritable machine que constituait leur milieu. Mais il avait beau vouloir la tenir à l'écart de ce que lui-même avait vécu, il y avait tout de même une limite à ce qu'il pouvait faire pour elle.

## Chapitre 9

### Les pleureuses

La détective débarqua à peine sur le lieu du drame familial que déjà, elle bourdonnait telle une abeille, à la recherche d'indices. De la voir aussi fébrile faisait jubiler son partenaire. Mais elle n'avait que faire du regard amoureux qu'il posait sur elle et qui s'abreuvait de ses moindres faits et gestes, trop affairée qu'elle était à glaner des informations auprès des assistants qui l'avaient devancée. Lorsqu'elle en eut terminé de ses questions, elle observa les deux corps inertes, étendus sur le plancher, tout en s'efforçant de reconstituer la scène du crime. Le soi-disant meurtre suivi d'un suicide avait été commis à quelques pas du salon, tout près de la porte d'entrée de l'appartement, et l'arme utilisée avait été muni d'un silencieux. Bien étrange.

—Qui donc prendrait autant de précautions pour commettre un crime passionnel? murmura son coéquipier.

Alors que sa consœur s'apprêtait à lui expliquer sa version des faits, il lui conseilla de s'abstenir, non sans pointer un doigt en direction du salon où deux pleureuses, assises sur un divan, se disputaient une boîte de mouchoirs.

—Qui sont-elles? demanda discrètement la policière à l'un des adjoints.

—La sœur et la mère du mari.

—Vous ont-elles révélé quelque chose?

—Rien de plus que leur lien de parenté.

Pour éviter qu'elles ne se sentent intimidées, l'agente arbora un air de circonstance puis s'approcha des deux malheureuses.

—Bonjour, mesdames, commença-t-elle par dire.

—Bonjour, prononça difficilement la plus jeune des pleureuses.

—Je suis la responsable de l'enquête, et... voici mon collègue.

La vue de gardiens de la paix n'atténua en rien le chagrin des femmes.

—Me permettez-vous de vous poser quelques questions?

Les deux consentirent à l'aide d'un signe de tête.

—Je crois que vous êtes la sœur et la mère de l'une des victimes, poursuivit la policière en s'exprimant le plus lentement possible.

—La sœur jumelle de Florent, précisa la plus jeune.

L'enquêteuse décela immédiatement quelque chose de suspect dans le comportement de son interlocutrice, laquelle semblait terrassée. Aurait-elle été menacée de mort par l'assassin si l'idée lui prenait de trop parler? Il régnait indéniablement une ambiance suspecte en ce lieu.

—Laquelle d'entre vous a découvert les cadavres?

Le mot «cadavres» rendit la mère à ce point hystérique, qu'elle faillit tomber du fauteuil.

—C'est moi... confia la jumelle du défunt.

—Comment est-ce arrivé?

—J'étais venue pour emprunter de la farine. Quand j'ai vu que la porte d'entrée était entrouverte, j'ai pensé que mon frère s'était fait cambrioler. Sans même réfléchir, j'ai foncé, mais la vue des corps ensanglantés de mon frère et de ma belle-sœur m'a comme paralysée...

La mère tourna la tête, l'air de vouloir oublier les dernières paroles de sa fille. Mais ce faisant, son regard croisa les corps des victimes. De les voir là, gisant sur le plancher, tout près de la porte du salon, suffit à la replonger dans le désarroi.

—À votre arrivée, est-ce que quelque chose d'anormal aurait attiré votre attention? chercha à savoir le policier.

—Pas vraiment, signifia la jeune fille avec des trémolos dans la voix.

La policière nota immédiatement l'absence de conviction dans la réponse, ce qui confirmait son impression première à l'effet que la jumelle ne disait pas tout.

—Habitez-vous loin d'ici? interrogea encore son partenaire.

—Ma mère et moi habitons l'appartement d'en-dessous.

Difficile d'habiter plus près.

—Avez-vous entendu des bruits suspects?

—J'étais chez une amie, répondit la mère d'un air mortifié.

—Mais comment aurions-nous pu entendre quelque chose alors que le fusil était muni d'un silencieux? lâcha la fille.

Ici, la chef d'enquête sursauta. Plutôt rare qu'une personne traumatisée par la découverte d'un cadavre ait suffisamment de présence d'esprit pour remarquer que l'arme du crime était munie d'un silencieux. Ce léger détail permettait de supposer que la sœur en savait beaucoup plus que ce qu'elle prétendait. Serait-elle la meurtrière?

—Même si une arme est munie d'un silencieux, s'empressa-t-elle de lui préciser en espérant que ce serait suffisant pour lui délier la langue, elle reste assez bruyante pour qu'on entende sa détonation.

—Je vous jure que je n'ai rien entendu, maintint la jumelle. C'est possible que les coups de feu aient été tirés pendant que je brassais mon potage à l'aide du mélangeur électrique.

—C'est fort possible, effectivement, convint l'agente de plus en plus envahie par le doute. Mais, ajouta-t-elle, puisque les drames conjugaux sont forcément précédés par de violentes disputes, la querelle entre votre frère et sa conjointe est certainement parvenue jusqu'à vos oreilles.

—Je vous jure que je n'ai entendu aucune dispute cet après-midi. Peut-être que ce qui s'est passé ici est l'exception qui confirme la règle... de toute façon, je ne portais jamais attention à ce qui se passait au-dessus de chez moi. Je n'ai jamais été du genre à espionner mon frère et sa femme.

—Sans chercher à les espionner, il se pourrait que vous ayez entendu des bruits suspects. Vous savez... le moindre élément, aussi insignifiant soit-il, peut s'avérer très utile pour suivre le fil des événements et déterminer ce qui s'est passé.

—Je n'ai rien entendu, réaffirma le témoin en fermant les yeux. J'étais trop occupée.

Pour arriver à lui soutirer quelque chose, la policière n'avait d'autre choix que d'imaginer des questions qui sauraient la conduire sur une nouvelle piste et ainsi, faire progresser son enquête.

—Connaissez-vous une raison pouvant justifier la violence de votre frère envers sa compagne?

Et la jumelle de sauter à pieds joints sur la question.

—Florent et Isabelle travaillaient tous les deux pour la compagnie TOP, indiqua-t-elle.

—C'est la compagnie qui vient tout juste de fermer ses portes pour déménager sa production en Chine? chercha à valider la policière en se remémorant la déception qu'elle avait notée à même les visages des travailleurs interrogés sur le sujet lors d'un bulletin de nouvelles télévisé.

Elle se rappelait très bien l'histoire. Un bon matin, un administrateur avait réuni les employés pour leur annoncer la relocalisation de la manufacture. Puis sans faire preuve d'aucune compassion, il s'était contenté de leur remettre leurs derniers relevés de paie ainsi que leurs indemnités de départ.

—C'est bien cette compagnie de merde! grogna la sœur du défunt.

—Une fichue de belle compagnie! ragea la mère. J'espère que les gens vont boycotter ses produits. Si les grands patrons pouvaient aussi finir à la rue, peut-être bien qu'ils céderaient au découragement, eux aussi, et qu'ils seraient portés à poser le même geste désespéré que mon fils!

La pauvre femme en avait visiblement gros sur le cœur. Suffisamment pour tuer. La policière préféra changer de sujet avant que le tout ne dégénère et ne fasse piétiner l'enquête.

—Savez-vous, madame, si votre fils et sa conjointe avaient des ennemis? reprit-elle.

—Pourquoi me posez-vous cette question? lança la mère.

—Nous devons envisager toutes les hypothèses susceptibles d'expliquer les circonstances entourant la mort de vos proches... et parmi ces hypothèses, se trouve celle du meurtre.

Devant ces propos, la dame réagit comme si on venait de lui couper les deux bras.

—Personne ne détestait Florent! attesta-t-elle, insultée.

Puis, elle retomba dans une profonde détresse avant d'ajouter, la tête entre les deux mains:

—Pourquoi a-t-il fait ça?

Pendant ce temps, la fille se mordait les lèvres, tenaillée par l'envie de cracher la vérité et mettre un terme à l'hystérie de sa mère. Mais...elle ne le pouvait pas.

—Saviez-vous que votre fils possédait une arme? demanda encore la policière.

—Florent n'était pas du style à se procurer des armes à feu! cria la mère.

—Le découragement peut parfois nous inciter à poser des gestes qui ne nous ressemblent pas... répliqua l'agente.

—Je ne comprends rien... gémit la dame. Florent n'était pourtant pas le genre d'homme à se décourager.

À nouveau, celle qui savait tout dut se serrer les dents pour taire le secret qui aurait pu réhabiliter la mémoire de son frère.

—Dernièrement, votre fils aurait-il prononcé des paroles ou commis des gestes susceptibles de vous laisser croire qu'il projetait de se suicider?

—Bien sûr que non! hurla la mère, offensée. Florent avait rencontré la femme de sa vie et il respirait le bonheur. Que pouvait-il demander de plus?

—Si j'avais eu une seule raison de croire que mon frère envisageait l'idée d'attenter à ses jours, intervint la fille, vous pouvez être assurée que je l'aurais empêché de mettre son projet à exécution.

—La balle qu'il s'est tirée l'a atteint à la poitrine, se permit de lui préciser la policière.

—Peu importe que ce soit à la tête ou à la poitrine, l'enfant de chienne de résultat est le même!

—Êtes-vous vraiment obligée, madame, de tourner le fer dans la plaie en nous rappelant ce genre de détail insignifiant? demanda la mère sur un ton de reproche.

Ces deux dernières répliques, lancées sur un ton de reproche, ne manquèrent pas de freiner les ardeurs de leur interlocutrice. Laisait-elle un peu trop libre cours à sa soif de vérité? Elle ne devait quand même pas perdre de vue qu'elle s'adressait à des personnes vivant un double deuil. La plus jeune des deux témoins respira un peu mieux en réalisant que l'interrogatoire semblait battre de l'aile. Aussi, déposa-t-elle une main sur le bras de sa mère pour la consoler.

Pendant ce temps, un adjoint fit signe à la policière de s'approcher. Lorsqu'elle le rejoignit, il lui révéla les renseignements que sa tournée des lieux lui avait permis de récolter puis exhiba un sac transparent renfermant le coin d'une photo déchirée.

—Où avez-vous trouvé cet indice?

—Il était caché dans le creux de la main gauche du mort. Je l'ai trouvé en lui retirant son arme.

La policière le remercia, s'empara du sac et retourna auprès des témoins.

—Votre fils était-il droitier? s'enquit-elle.

—Oui, il était droitier, il avait toutes ses dents, il ne portait pas de perruque et se rasait tous les matins, ironisa la mère. Voulez-vous aussi que je vous indique où se trouvent ses points de beauté et que je vous fournisse une copie de ses derniers rayons X?

—Maman... tenta la fille pour la calmer, tu ne peux pas reprocher à cette femme de faire son boulot.

Voyant que sa mère s'était quelque peu calmée, elle demanda:

—Désirez-vous savoir autre chose, madame la détective?

—Mais certainement. Nous avons trouvé ce petit bout de photo dans la main de votre frère. Êtes-vous en mesure de nous aider à reconstituer ce qui se trouvait sur la partie volée ou manquante?

L'allusion à un possible vol fit tressaillir la mère. Pourquoi quelqu'un aurait-il volé un bout de photo? Cette histoire ne tenait pas la route. Elle agrippa le coin du cliché tendu par la policière et l'examina sous tous ses angles, mais en vain.

—Je donne ma langue au chat, déclara-t-elle avant de retrousser le nez et de passer le bout de papier à sa fille.

Celle-ci l'attrapa et l'examina attentivement. Pendant un bref moment, elle donna l'impression d'être en mesure de résoudre l'énigme, jusqu'à ce qu'elle dise:

—C'est trop petit... pas moyen de reconnaître quoi que ce soit.

Du coup, la policière exprima sa déception en martelant le plancher du talon.

—À votre place, j'oublierais ce vulgaire morceau de papier, sanglota la mère. Sûrement qu'il devait être collé à l'arme que mon fils a utilisée pour se suicider.

—Il ne faut rien laisser au hasard, précisa le policier.

—Bonté divine! Est-ce que vous allez analyser chaque petite poussière qui se trouve dans l'appartement de mon fils?

Ce à quoi il rétorqua:

—Si pour faire la lumière sur les circonstances entourant ces deux morts il nous faut démonter l'appartement planche par planche, vous pouvez être certaine que nous le ferons!

La mère fut à ce point dévastée par cette éventualité que sa fille dut à nouveau la prendre dans ses bras avant de s'enquérir:

—Avez-vous d'autres questions à nous poser?

—Ce sera tout pour aujourd'hui, fit savoir la policière en la fixant droit dans les yeux, signifiant par là qu'elle reviendrait à la charge pour lui soutirer les aveux qu'elle taisait volontairement.

L'air agité, la jeune femme incita sa mère à se lever pour aussitôt prendre le chemin de la sortie.

—Si par hasard il vous revenait un détail susceptible d'influencer le cours de l'enquête, les arrêta le policier en leur tendant sa carte d'affaires, n'hésitez pas à nous joindre à ce numéro.

La fille s'empara nonchalamment de la carte sans cesser d'avancer. Alors qu'elles passaient devant la policière, la mère s'arrêta quelques secondes pour la supplier:

—Promettez-moi de m'appeler si vous tombez sur des preuves capables d'innocenter mon fils...

—Je vous jure que vous serez la première à l'apprendre...

La fille s'éclipça sur-le-champ, sans mot dire, comme si ce serment lui tordait les deux bras. Le départ des deux femmes coïncida avec la récupération des corps, lesquels furent déposés côte à côte dans un fourgon puis transportés à la morgue où l'on devait procéder à leur autopsie. La policière se plaça debout, à l'endroit même où ils avaient été trouvés. Elle ferma les yeux et tenta d'établir des liens entre les témoignages et les indices recueillis.

—Ça sent le meurtre à plein nez... indiqua son partenaire.

—Il est évident que la thèse du drame conjugal ne tient pas la route.

—Le coin de la photographie collé sur l'arme à feu me semble nébuleux.

—Il y a plus étrange que ça...

—Quoi ?

—La photographie et l'arme se trouvaient dans la main gauche d'un droitier.

—Mais c'est vrai... je me rappelle que la mère a bien dit que son fils était droitier.

—Il y a quelque chose d'autre qui m'agace...

—Quoi donc ?

—Lorsque je l'ai interrogée, la jumelle du défunt semblait en dire moins qu'elle en savait. J'espère qu'elle n'est pas la meurtrière.

—Ta déformation professionnelle te pousse à voir le mal partout! l'accusa son copain d'un air amusé. Moi, je suis plutôt d'avis que c'est son chagrin qui lui a coupé les mots.

—Et moi, je suis d'avis que son regard en disait dix fois plus que sa bouche.

—Mais je te l'ai dit... c'est fort probablement la mort de son frère qui l'a laissée ainsi sans voix.

—Arrête de te moquer de moi, veux-tu! Tu as sûrement dû remarquer qu'elle évitait toujours de terminer ses phrases.

—Si ton frère venait de s'enlever la vie, il n'y a pas que tes phrases que tu aurais du mal à terminer, souligna doucement l'autre.

—Non... Crois-moi, sa réaction dépassait de loin les frontières du malheur.

De ça, la détective n'en démordait pas. Pour elle, le comportement de la jumelle était tout, sauf au-dessus de tout soupçon.

—C'est possible... articula son partenaire du bout des lèvres après avoir repassé dans sa tête le film de l'interrogatoire.

—Ce serait merveilleux qu'il y ait un lien entre les meurtres et l'enlèvement du petit Tibo, tu ne trouves pas ?

—Si c'est le cas, nous le découvrirons bien assez tôt!

—Ça, c'est certain.

—En attendant, que dirais-tu d'en terminer avec cette journée ?

Sur ce, la policière consulta sa montre.

—Six heures? Mais c'est fou! Je n'avais pas vu le temps passer. J'achète ta proposition! Allez... on rentre à la maison.

Avant de refermer la porte derrière elle, la jeune femme jeta un dernier regard dans le hall d'entrée. Quitter la scène d'un crime lui nouait toujours l'estomac.

—Mets ton enquête en veilleuse, veux-tu? la pria son compagnon. Les indices ne s'envoleront pas parce que tu t'en vas.

S'efforçant de suivre son conseil, la policière finit par lâcher prise et se plia de bon gré à l'idée de passer une soirée à deux devant un petit plat improvisé.

# Chapitre 10

## À la queue leu leu

Au lendemain de l'enlèvement de Tibo et de la découverte des cadavres sur la rue des Charbonniers, les deux chargés d'enquête se présentèrent, comme à tous les jours, à la centrale de police du parc Victoria. Là, ils furent accueillis par une réceptionniste en panique.

—Anne-Marie... mais qu'est-ce qui vous met dans un tel état? interrogea la policière.

—Une dame insiste pour vous rencontrer... elle vous attend dans la salle d'entrevue 24, répondit l'employée en virant aussitôt les talons pour regagner son poste de travail.

—Euh... merci...

Remerciement que l'autre n'entendit guère, un nouvel appel téléphonique l'obligeant à remettre son casque d'écoute.

—Occupons-nous de notre urgence, signifia le policier en entraînant sa douce vers la salle d'entrevue 24.

La porte de ladite salle avait été laissée ouverte. Ils y trouvèrent une jeune femme, assise derrière une table et grugeant ses ongles. Ses paupières sautillaient comme du maïs soufflé. Lorsqu'elle se rendit compte de leur présence, elle se leva sur-le-champ. Il s'agissait de la jumelle de celui qui s'était enlevé la vie après avoir abattu sa femme. En la voyant, une certaine fierté envahit la policière. Comme elle avait eu raison, la veille, de soupçonner que son témoin avait caché des choses.

—Vous désiriez nous rencontrer? dit-elle en la regardant se dandiner de gauche à droite, l'air de ne pas trop savoir quoi faire.

—Asseyez-vous, l'invita le policier.

Bien qu'elle s'exécuta, la pauvre demeura tout aussi nerveuse. Ceci fait, la détective ferma la porte, ce qui aida à délier la langue de leur invitée-surprise.

—J'ai des choses à vous révéler au sujet de la mort de Florent, commença-t-elle par dire.

—Nous vous écoutons, dit la policière en sortant son carnet de notes.

—Pouvez-vous me certifier que personne ne peut entendre notre conversation? s'enquit son interlocutrice en scrutant nerveusement les quatre murs de la pièce.

—Ce que vous allez nous révéler restera entre nous, se vit-elle répondre d'une voix plus ou moins certaine.

Si la policière lui avait ainsi répondu, c'est que naguère, lors des enlèvements d'adolescentes perpétrés par monsieur Karl, des policiers corrompus l'avaient épiée pour permettre au mafioso de faire pression sur le grand patron de la centrale afin de la museler. Mais il était permis de penser que cette vieille histoire appartenait au passé puisque depuis, son chef avait promis de jouer franc-jeu en la prévenant si jamais un ordre visant à la faire espionner était donné. Mais pouvait-elle réellement certifier qu'elle serait réellement informée de ce genre de pratique?

—Vous êtes certaine, madame la détective, que les murs de cette salle n'ont pas d'oreilles?

—Mon calepin sera le seul témoin de votre déclaration... sauf si vous refusez que je prenne des notes.

—Je serais folle de vous en empêcher.

—Parfait! Alors, passons à la raison de votre visite. Racontez-nous ce que vous savez au sujet de votre frère et de sa conjointe. Qu'est-ce qui a pu provoquer cette tragédie?

La femme demeurait méfiante, scrutant encore et encore les murs qui l'entouraient. Aussi, c'est en tremblant qu'elle entama son récit.

—Comme vous le savez déjà, mon frère et ma belle-sœur ont tous deux perdu leur emploi après la fermeture de la compagnie TOP.

Les policiers hochèrent la tête pour confirmer qu'ils se rappelaient bien de ce fait.

—Puisque depuis, leur moral était au plus bas, j'ai pensé, hier, les inviter à souper à la maison pour tenter de les distraire.

Le moment où elle leur transmit cette invitation fut le dernier où elle les avait vus en vie. Elle repassa le souvenir dans sa tête, comme s'il pouvait la consoler, et revint à son histoire.

—En préparant le dessert, poursuivit-elle, je me suis aperçue que je manquais de farine. Je suis donc montée chez mon frère pour en emprunter. Fidèle à mon habitude, j'ai utilisé l'escalier arrière, j'ai fait notre code secret en frappant trois coups sur la porte et j'ai attendu. Après quelques secondes, j'ai poussé la porte et réalisé que mon frère et ma belle-sœur ne m'avaient pas entendue puisque la sonnette de la porte avant s'est fait entendre en même temps que j'arrivais.

—Qu'avez-vous fait?

—J'ai voulu m'éclipser, mais ce que mon frère racontait à ses visiteurs m'a intriguée.

L'air grave qu'affichait alors le témoin mit la policière sur le qui-vive.

—Que leur racontait-il? s'empressa-t-elle de demander.

—Il était convaincu qu'ils lui remettraient une grosse somme en échange des quelques photos qu'il avait prises.

—Et la transaction a mal tourné?

—Hélas, oui... fit l'autre en acceptant la boîte de mouchoirs que lui tendait alors le policier. J'ai tout entendu...

—Avez-vous pu voir les meurtriers? s'enquit la policière.

—Pas du tout! Dès que j'ai senti le danger, je me suis éclipsée sans faire de bruit. J'ai dégringolé les escaliers à une vitesse folle puis... après m'être remise de mes émotions, j'ai composé le 911.

—J'imagine que votre frère ne vous a rien dit au sujet des photos qu'il comptait vendre?

—Il n'en a pas eu le temps. Par contre, je sais où il les a prises!

—Comment le savez-vous?

—Grâce à ceci...

Fièrement, la jumelle du défunt fouilla dans son sac à main pour en extirper une caméra numérique qu'elle activa aussitôt. Elle ouvrit l'écran pour faire défiler les photos stockées dans la carte mémoire, sélectionna l'une d'entre elles et la montra aux deux agents.

—Qu'est-ce que c'est? chercha à savoir la policière.

—Cette photo a été prise chez l'*Épicier du Quartier*. Si vous examinez le coin supérieur... juste là, à droite de l'écran, vous n'aurez aucun mal à reconnaître le bout de photo que vous avez trouvé dans la main de mon frère.

—La ressemblance est effectivement frappante! convint la policière après avoir examiné l'image.

—Si les photos qui ont coûté les vies de mon frère et de son épouse ont été prises chez l'*Épicier du Quartier* le jour de l'enlèvement d'un bébé, avança la femme, il y a de fortes chances pour que leur meurtrier soit quelqu'un qui cherchait à protéger les fesses du ravisseur.

—J'ai tendance à abonder dans le même sens que vous, fit la policière.

—Lorsque vous avez fouillé l'appartement de mon frère, j'imagine que vous n'êtes pas parvenus à mettre la main sur ni l'une ni l'autre de ses caméras?

—Non... mes confrères n'ont trouvé aucune caméra ni aucune clé USB. Pas la moindre trace d'ordinateur non plus.

—Vous ne pouvez donc qu'en déduire que celui qui a tout ramassé savait parfaitement ce qu'il voulait...

—Vous avez raison, il savait ce qu'il cherchait.

—Il voulait surtout protéger celui qui a enlevé un bébé chez l'*Épicier du Quartier*, compléta la jumelle avec beaucoup de conviction.

—Dommage que votre frère ait décidé de vendre ses photos plutôt que de nous les livrer, se désola le policier.

—Florent était un accroc des voyages, expliqua la femme pour tenter de justifier le geste de son frère. Il adorait immortaliser des paysages exotiques avec sa caméra. Il a sûrement pensé que la vente de ses photos l'aiderait à accomplir ses rêves.

—Ce n'est pas un peu égoïste de réaliser ses rêves au détriment des parents qui ont perdu leur enfant aux mains d'un ravisseur? questionna la policière d'un ton amer.

—Je peux vous certifier que mon frère n'aurait jamais vendu ces photos s'il n'avait pas obtenu la garantie que le bébé serait retourné à ses parents, riposta le témoin en posant ses poings sur la table.

Vu la conviction qui animait alors son regard, la policière ne put que la croire. Elle décela chez elle une grande naïveté, sûrement la même qui aurait poussé son frère à

négocier le retour du bébé en échange d'un peu d'argent et de quelques photos compromettantes.

—Votre frère aurait pourtant dû réaliser qu'il se mesurait à plus malin que lui, se permit-elle.

—S'il y a quelqu'un de navré par le fait qu'il n'est pas venu vous voir au lieu de se jeter dans la gueule du loup, c'est bien moi. Croyez-moi, j'en souffre bien plus que vous.

—Tâchons de faire en sorte que sa mort et celle de sa femme nous servent à retracer à la fois leurs meurtriers et l'enfant qu'on a enlevé.

—J'ai bien peur que ce soit impossible...

—En tant que témoin, vous pouvez nous être très utile.

—Mais comment pourrais-je vous aider? Je n'ai rien vu... je n'ai fait qu'entendre.

—Vous avez peut-être entendu un bruit ou une parole qui pourrait nous mettre sur une piste.

—Que voulez-vous dire?

—Sans le savoir, les meurtriers auraient pu laisser échapper des informations pertinentes en lien avec l'enlèvement du bébé...

—Selon ce que je peux me rappeler, la discussion tournait autour des photos que détenait mon frère. Personne n'a parlé de l'enlèvement.

—Prenez le temps de bien vous remémorer chaque parole qui a été prononcée.

—Je ne vois vraiment pas où vous voulez en venir.

—Les meurtriers ont peut-être fourni un numéro de téléphone, une adresse ou le nom d'une personne, expliqua la policière.

La jumelle se concentra, donnant l'impression de faire avancer et reculer ses souvenirs, un peu comme on le ferait avec un dictaphone pour rapporter fidèlement un message enregistré.

—J'ai peut-être quelque chose, finit-elle par se souvenir.

—Quoi?

—Avant de s'en prendre à mon frère et sa femme, l'un des meurtriers a dit que monsieur Karl allait les expédier en enfer...

Cette révélation donna la chair de poule à son interlocutrice. Quelle chance que le chef ait autant insisté pour qu'elle s'occupe du double meurtre de la rue des Charbonniers!

—Est-ce que ce monsieur Karl serait responsable de la mort de mon frère? questionna la femme.

—C'est une possibilité, répondit le policier sans vouloir sauter trop vite aux conclusions.

Cette réplique eut l'art de soulager quelque peu le témoin. Le fait d'entretenir un doute quant à l'identité de celui qui avait entraîné son frère et sa belle-sœur dans la mort rendait le drame plus soutenable. Car ce doute permettait de croire en l'arrestation du coupable. Voilà pourquoi elle demanda:

—Si c'est vraiment monsieur Karl qui est à l'origine de la mort de mes proches, pensez-vous être en mesure de l'arrêter?

—J'en rêve! échappa spontanément la policière en serrant les dents.

—Je compte sur vous, alors...

—Je vous assure que je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour élucider ces deux meurtres.

Ce n'était pas qu'une assurance, mais une promesse, une promesse qui délésta la jumelle d'une partie de sa peine en plus de lui donner la force de se lever.

—Tenez-moi au courant des progrès de l'enquête, signifia-t-elle.

—Et de votre côté, revenez nous voir si jamais d'autres détails entourant la mort de votre frère devaient surgir de votre mémoire, avisa la policière.

—Comptez sur moi, promit la femme en se dirigeant vers la sortie, nettement plus sereine qu'à son arrivée.

Alors que les deux autres la raccompagnaient, elle s'apprêta à sortir quand elle se retourna brusquement vers eux pour les supplier:

—Pourriez-vous éviter de dire à ma mère que je suis venue vous rencontrer? Si jamais elle apprend que j'étais chez mon frère lorsqu'il a été assassiné, je crois bien que son cœur va flancher.

—N'ayez aucune crainte, promit le policier, nous resterons aussi muets que des carpes.

—J'apprécie cette discrétion.

Les deux agents l'avaient à peine laissée dans le hall d'entrée qu'ils tombèrent sur Martin Lassonde, le fils de Sylvain, frère de Nathalie.

—J'aurais besoin d'aide! annonça-t-il, gigotant comme si une main invisible lui enfonçait des aiguilles dans les mollets.

—Un problème à signaler du côté du gîte ambulante? s'enquit la policière.

Si elle songea aussitôt au gîte, c'est que Martin l'avait mis au monde. Jadis, suite à une altercation avec son père, il s'était retrouvé à la rue. Sa vie, en tant qu'itinérant, lui avait permis de connaître l'envers du décor «politically correct» de la belle ville de Québec en côtoyant les êtres les plus démunis de la société. Puis plus tard, lorsqu'il se réconcilia avec son père, ce qui lui valut de retrouver une vie normale, il se jura de se porter au secours de ses anciens compagnons. Joignant le geste à la parole, il acheta une roulotte et recruta moult spécialistes-bénévoles hautement qualifiés pour amener les ivrognes, les toxicomanes, les psychiatisés et les prostitués à se prendre en main et se refaire une nouvelle vie. Aujourd'hui, le gîte jouissait d'une solide réputation. Même que les policiers avaient pris l'habitude d'y conduire tous les éclopés de la vie qui se plaisaient à nuire à la paix publique, plutôt que de les incarcérer.

—Ce n'est pas le gîte qui m'inquiète, précisa Martin toujours aussi agité, mais une amie.

—Qu'est-ce qui vous inquiète?

—Ça fait maintenant deux jours que je n'arrive plus à la joindre. Je crois qu'il lui est arrivé quelque chose de grave. J'aimerais que vous m'accompagniez à son appartement.

Alors qu'il se précipitait vers sa voiture, la policière s'empressa de le rattraper pour l'inviter à monter à bord de l'auto-patrouille. Chemin faisant, Martin précisa que sa copine se nommait Maryline tout en révélant le lourd passé de celle-ci. Un père ivrogne,

incestueux et violent n'avait pu faire autrement que de l'obliger à abandonner le domicile familial à l'âge de douze ans. Ainsi débuta le calvaire de la rue: prostitution, alcool, drogue, violence... Puis une nuit, après avoir été agressée une fois de trop par un client vicieux, elle devait réaliser que tout ce qu'elle était parvenue à réussir se limitait à avoir troqué l'enfer de son père contre un autre bien pire. Un constat fort triste, mais qui au moins, la poussa à frapper à la porte du gîte ambulante. Martin l'avait accueillie sans le moindre jugement, avant de lui faire accepter de se soumettre à une thérapie devant favoriser sa réhabilitation. Si la guérison fut douloureuse, le résultat, lui, valut le coup. Non seulement Maryline avait-elle effectué un retour aux études, mais de plus, elle s'était loué un appartement et en était rendue à éprouver un immense bonheur à exécuter sa petite routine de tous les jours dans un monde sans violence.

Lorsque le trio se pointa à la porte du logis de la jeune fille, il n'obtint aucune réponse.

—J'ai un mauvais pressentiment, signala Martin. On va devoir défoncer la porte.

—Pas si vite, l'arrêta la policière.

—Puisque je vous dis qu'il faut la défoncer! insista le jeune homme en bougeant dans tous les sens.

—Ce ne sera pas nécessaire... elle est déverrouillée, informa le policier.

Ceci inquiéta davantage Martin, qui se précipita aussitôt dans le vestibule. La pénombre qui régnait partout mit la policière sur ses gardes. Qui sait si un être malintentionné ne se cachait pas quelque part.

—Maryline, tu es là? cria Martin en tremblant, persuadé qu'une mauvaise nouvelle l'attendait.

Le policier poussa un interrupteur pour activer l'éclairage. Tout était sens dessus dessous, ce qui amplifia la nervosité de celui qui les avait entraînés jusque-là. Les deux agents avancèrent lentement, arme au poing, pendant que Martin, figé dans le vestibule, se contentait de les observer. Lorsqu'ils quittèrent son champ de vision, il se brancha sur les bruits de leurs mouvements, non sans redouter le pire. Ils inspectèrent une à une chaque pièce pour constater qu'aucune n'avait été épargnée par le ou les pilleurs. À première vue, le téléviseur, l'ordinateur et probablement des bijoux avaient disparu.

—Avez-vous trouvé Maryline? questionna Martin aussi atterré qu'un malade redoutant le diagnostic de son médecin.

Sa réaction laissant présumer qu'il s'attendait forcément à un malheur ne fut pas sans intriguer la policière.

—Craignez-vous que votre amie se soit suicidée? lui demanda-t-elle.

—Jamais de la vie!

—A-t-elle reçu des menaces de mort?

Martin fut incapable de répondre, trop bouleversé qu'il était. Le policier passa en revue les objets éparpillés pêle-mêle sur le plancher du salon et repensa au total désordre laissé dans chacune des autres pièces.

—Un voleur ne perd pas son temps à tout chavirer ainsi, émit-il. Celui qui est entré ici cherchait quelque chose de très précis et a tout simplement déguisé sa fouille en cambriolage.

Terrorisé, Martin n'arrivait plus à émettre le moindre son. Soudain une photographie jetée sur le sol attira l'attention de la policière.

—Vous n'aviez pas mentionné que votre amie était enceinte, dit-elle après s'être penchée pour la ramasser. Là, le pauvre Martin frôlait l'évanouissement.

—J'espérais ne pas avoir à vous révéler ce petit détail.

—Était-ce votre enfant?

—Non...

L'agente s'approcha de lui et plaça la photo de Maryline à la hauteur de ses yeux.

—Si vous souhaitez réellement que nous sauvions votre amie, vous devez tout nous dire... absolument tout!

—Il est probablement déjà trop tard... gémit Martin en vacillant comme une quille sur le point de tomber.

—Il n'est jamais trop tard.

Puisque le jeune homme baissa la tête, la policière crut bon de répéter:

—Il n'est jamais trop tard.

—C'est que Maryline m'a fait promettre de tenir ma langue...

—Même si sa vie en dépend?

La question devait être pertinente puisqu'elle permit au témoin de réaliser qu'il n'avait d'autre choix que de se mettre à table.

—Maryline avait décidé de devenir une mère porteuse! avoua-t-il d'un ton catastrophé.

—Ce serait assez surprenant que cela mette sa vie en danger.

—Mais elle était payée pour ça!

—Combien?

—Cinquante mille dollars.

L'importance de la somme ne fut pas sans étonner la policière. Qui donc était assez bête pour déboursier une telle fortune?

—Votre amie savait-elle qu'il est illégal d'exiger de l'argent pour devenir mère porteuse?

—Oui. C'est pour cette raison que celui qui l'a embauchée lui a conseillé de ne pas révéler son secret. Je suis le seul à qui elle s'est confiée et ça, après m'avoir fait jurer d'emporter son secret dans ma tombe.

—Comment voulez-vous que j'aide les citoyens si personne ne me raconte ce qu'il sait? lança la policière que ce genre de pacte du silence exaspérait au plus haut point.

—Mais je lui ai déconseillé de se lancer dans cette aventure! se défendit Martin, désespéré.

—Ce qui est fait est fait! Maintenant, si vous voulez que l'on tire votre amie de son faux pas, il va falloir tout avouer. Le temps presse, et chaque minute compte!

L'urgence d'agir poussa Martin à passer aux aveux. C'est alors qu'il expliqua qu'un inconnu s'était présenté chez Maryline pour lui offrir une petite fortune en échange de ses services de mère porteuse, proposition qui séduit tout de suite la jeune femme. Mais pour que l'entente soit définitivement scellée, elle dut promettre de ne jamais révéler le véritable but de sa grossesse. Aussi, pour l'expliquer, devait-elle tout bonnement raconter qu'elle résultait d'une bête aventure d'un soir. L'aspect secret de la chose apparaissait primordial. Tellement, qu'il n'était même pas question que Martin puisse l'accompagner lors de ses examens de routine. Il avait bien songé à le faire en catimini, mais finit par respecter le souhait de son amie qui ne voulait pas voir sa «nouvelle carrière» prendre fin. Comme il regrettait, maintenant, de s'être montré aussi docile et obéissant, lui qui ne comprenait toujours pas pourquoi Maryline tenait autant à louer son utérus.

Vrai que depuis quelques mois, elle avait attrapé ce qu'il appelait «la piqûre de la coopération internationale». C'est qu'elle avait décidé de redonner au suivant la même chance qu'on lui avait accordée et qui lui avait permis de quitter la rue. Ainsi, la somme consentie en échange de ses services de mère porteuse servirait de mise de fonds pour financer ses bonnes œuvres. Elle devait craindre que ça ne suffirait pas puisque deux jours avant sa disparition, elle avait révélé à Martin qu'elle était sur le point de renégocier son contrat dans le but de bonifier ses dons à l'aide humanitaire. C'était là la dernière fois qu'elle lui avait parlé.

—Quelque chose me dit que c'est sûrement le contrat de mère porteuse que notre prétendu cambrioleur cherchait, devina la policière.

—Je crois même qu'il l'a trouvé, signifia son partenaire.

—Qu'est-ce qui te permet de croire ça?

—Suivez-moi... fit l'autre en se dirigeant vers la chambre de Maryline.

La policière s'empressa de le suivre alors que Martin le faisait en traînant les pieds. Arrivé dans la chambre, le policier pointa une commode.

—Ce meuble a été avancé et reculé, dit-il.

Sa coéquipière se pressa de tirer le meuble pour trouver, à l'arrière, une enveloppe éventrée, vidée de son contenu.

—Nous avons été devancés, lâcha-t-elle.

—Voilà qui n'augure rien de bon.

—Que voulez-vous dire? questionna Martin en blêmissant.

—Il y a fort à parier pour que celui qui payait Maryline en échange de ses services n'ait pas apprécié qu'elle veuille renégocier son contrat à la hausse. Il se peut qu'il ait tenté de la faire taire.

Ce disant, le policier s'empara de son cellulaire. Se plaçant à l'écart, il contacta la centrale pour vérifier si au cours des deux derniers jours, une mort suspecte ou un grave accident n'aurait pas été signalé. La gravité de la situation provoqua chez Martin un terrible sentiment de culpabilité.

—J'aurais dû l'empêcher de se lancer dans une histoire aussi tordue... murmura-t-il.

Reconnaissant, sur la commode, le CD qu'il avait enregistré avec «Misère Noire», son groupe musical, il repensa à une chanson qu'il avait spécialement composée pour Maryline avant d'être terrassé par un immense chagrin.

Pendant que son collègue se débattait au téléphone pour obtenir l'information devant lui permettre de déterminer si la disparue avait encore, ou non, des chances d'être en vie, la policière se concentra sur Martin. L'ampleur de sa peine l'amena à lui demander:

—Vous l'aimiez, pas vrai?

—Plus que tout au monde.

—Le savait-elle?

—Elle a été beaucoup trop blessée par la vie pour pouvoir aimer. Je n'étais qu'un frère, pour elle, rien de plus.

—Peut-être qu'elle ressentait le besoin d'appivoiser l'amour avant de le vivre?

La remarque fit que Martin releva le menton. Depuis qu'il était amoureux de Maryline, il était à ce point déçu qu'elle ne voit en lui rien d'autre qu'un grand frère, que jamais, jusque-là, il ne s'était permis de penser que ce sentiment pouvait servir de premier pas vers quelque chose de plus fort.

—Il faut la retrouver! laissa-t-il entendre. Je dois absolument lui parler.

La policière resta silencieuse, n'osant pas le laisser entretenir de faux espoirs. Le désordre qui régnait dans la chambre de sa copine démontrait que ceux qu'elle avait tenté de faire chanter n'étaient pas ce qu'on saurait qualifier d'enfants de chœur. Et bien que son besoin d'argent résultait de bonnes intentions, nul doute qu'elle s'était frottée à plus fort qu'elle et que son audace risquait fort de se retourner contre elle.

—Aucun service d'urgence de Québec n'a admis de femme correspondant à la description de Maryline, finit par annoncer le policier.

La nouvelle assomma Martin. Selon lui, ses chances de revoir Maryline fondaient comme neige au soleil.

—Veux-tu que je passe un coup de fil à Julien? demanda le policier.

Affectée par le visage totalement bouleversé de Martin, l'agente, incapable du moindre mot, se contenta d'approuver en hochant la tête.

—Qui est Julien? l'interrogea Martin.

—Il est notre contact à la morgue, marmonna-t-elle après avoir quelque peu hésité à répondre.

Ce qui fit reculer le pauvre de deux pas.

—Je n'ai peut-être pas une bonne nouvelle, lança le policier après avoir refermé son téléphone. Julien nous attend pour identifier un corps qui a été repêché dans la rivière Saint-Charles.

C'était trop pour Martin qui du coup, se mit à blêmir dangereusement. La policière eut beau chercher les mots pour le rassurer, elle n'en trouva aucun.

—Ne restez pas plantés là! commanda le policier après s'être rendu compte que pas un ne le suivait vers la sortie.

—Vous sentez-vous capable de nous accompagner, Martin? s'enquit celle qui n'éprouvait que de la compassion pour lui.

—Oui...

Il tenait à revoir Maryline, quand bien même elle serait morte. Pour lui, c'était plus fort que tout. Tel un automate, il s'avança vers l'auto-patrouille. Les images qui défilaient sous ses yeux tout le long du parcours semblaient irréelles. On aurait pu lui couper un bras, il ne s'en serait guère rendu compte.

Une fois à la morgue, la policière prit Julien à part pour l'aviser que Martin était amoureux de la jeune fille qu'elle recherchait. Fort de cette information, l'hôte guida ses invités jusqu'à la salle d'autopsie, en prenant soin de jeter un drap sur ses outils de travail. Avant de dévoiler le visage du cadavre, il s'assura que Martin se sente prêt à affronter le possible cauchemar qui l'attendait. Un simple coup d'œil jeté sur le visage bleuté qui fut alors montré devait permettre de confirmer qu'il s'agissait bien de Maryline.

Démoli, le pauvre Martin s'appuya sur la policière pour éviter de s'affaisser. Elle le soutint de son mieux, tout en l'invitant à sortir. Mais il refusa, préférant user du peu de force qu'il lui restait pour s'approcher du corps inanimé de son amie et repenser à tous les moments de bonheur vécus en sa compagnie. Chaque souvenir résonnait comme un rendez-vous manqué avec l'amour de sa vie.

—Ce serait peut-être mieux de partir, lui suggéra la policière en l'entourant par les épaules.

Le cœur du jeune homme se mit à battre à un rythme effréné. Il posa une main sur le visage de sa chère Maryline... il aurait tant aimé réchauffer sa peau glacée et la faire revivre.

—Partons, d'insister la policière.

À regret, il souleva sa main puis se laissa guider sans mot dire jusqu'à l'auto-patrouille. Les agents lui offrirent de le raccompagner chez lui, c'est-à-dire chez son père. Ce qu'il accepta. Pour lui, plus rien ne comptait. Les deux autres auraient pu tout aussi bien lui proposer de le conduire sur la planète mars, qu'il ne s'y serait pas plus opposé. Sa tristesse inquiétait à ce point la policière, qu'elle jugea préférable de ne pas le laisser seul. Mais à son grand étonnement, c'était là l'unique chose qu'il souhaitait. L'auto-patrouille décolla et Martin put enfin rentrer chez lui pour cuver sa peine en solo.

Il se dirigea vers sa chambre en ne songeant qu'à son rendez-vous manqué avec l'amour. Sa tristesse était telle, qu'il avait peine à respirer. Pour tenter de l'évacuer, il attrapa sa guitare et joua quelques accords. Plus il jouait, plus le grattement de ses doigts sur les cordes se faisait de façon agressive. Tant et si bien, qu'elles finirent toutes par rompre. Le silence ainsi engendré le recentra dans son tumulte intérieur, jusqu'à ce qu'une sorte de grondement sourd se mette à l'envahir de partout. Du coup, tout son être fut secoué, comme si prêt à exploser. En guise de réaction, il leva sa guitare au bout de ses bras et la fracassa contre le dossier d'une chaise. Ceci fait, il tomba à genoux puis donna libre cours à sa peine.

\*

Après avoir abandonné le pauvre jeune homme à son triste sort, la policière se montrait vivement inquiète. Ce n'est qu'en entendant son partenaire lui signifier que les hommes avaient besoin d'intimité pour pleurer qu'elle trouva un certain apaisement. Sa conscience calmée, elle put se concentrer sur les circonstances ayant entouré le décès de Maryline. Encore une chance que son corps ait été repêché moins de vingt-quatre heures après sa noyade. Il fut ainsi plus facile, pour Julien, de découvrir qu'elle était sous l'effet d'un puissant sédatif lorsqu'elle fut balancée dans la rivière Saint-Charles. Voilà un bon stratagème pour déguiser son meurtre en accident. Avant le crime, on avait aussi veillé à provoquer son accouchement en lui injectant un produit spécialement conçu à cet effet. Son «employeur» put donc récupérer le fruit de son investissement... Cette histoire sordide ne pouvait être l'œuvre d'un simple couple ayant décidé de faire appel à une âme charitable pour lui fabriquer un enfant. C'était plutôt l'affaire d'un mafioso qui désirait accéder au club des millionnaires en écoulant des nouveaux nés sur le marché noir... le même qui la veille, avait enlevé un bébé chez l'*Épicier du Quartier*.

—Penses-tu comme moi? questionna le policier.

—Est-ce que tu crois que monsieur Karl a trouvé une meilleure source d'approvisionnement que les enlèvements?

—Exactement. Il nous faudra nous pencher davantage sur cette possibilité. Je crois même que monsieur Karl cherchait à nous distraire, avec les enlèvements, pour nous éloigner de ses mères porteuses. C'est une vraie chance que nous soyons tombés sur Maryline.

—C'est quand même dommage qu'on n'ait rien pu faire pour la sauver... quand je pense à ce pauvre Martin.

—En tout cas, il y a une chose de sûre et c'est celle à l'effet que monsieur Karl a démarré une nouvelle affaire. Les crimes se multiplient comme des mouches.

# Chapitre 11

## L'argent qui brûle les doigts

Chaque fois qu'elle quittait la clinique *La magie de la cigogne* après un suivi de grossesse, Claudette se débattait avec les remords qu'elle entretenait relativement à la vente de son fœtus. Au fil des mois, une symbiose s'était établie entre elle et cet embryon qui bougeait de plus en plus à l'intérieur de son ventre. Elle avait appris à communiquer avec lui par le biais du langage invisible des émotions. La dépendance qui les unissait l'un à l'autre avait déjà tissé un lien si fort que la perspective de le rompre dès la fin de l'accouchement la rendait mélancolique. Difficile de concevoir l'abominable vide qui l'attendrait lorsque le médecin lui retirerait son enfant à jamais. Le simple fait d'imaginer cette image barbare dans sa tête la poussa à fermer les yeux, comme si cela suffisait à chasser son terrible destin.

Et aujourd'hui, son acte de trahison lui apparaissait encore plus effroyable. C'est que le médecin avait glissé, dans sa main, un deuxième chèque... aussi mirobolant que le premier. Cela indiquait qu'il ne restait plus que quelques mois avant l'accouchement. «Quelle horreur!» se répétait-elle sans relâche. L'imminence de cette journée fatidique ne faisait qu'amplifier sa chute émotive. Marchant à ses côtés, Hubert ruminait tout autant qu'elle. Entre le magot consenti et l'éventuelle disparition de ce petit être qui prenait de plus en plus de place dans son cœur de père, il tergiversait. D'un côté, il regrettait de devoir l'échanger contre une pile de billets de banque et d'un autre, il était toujours aussi excité par cette petite fortune qui lui tombait dessus sans trop d'efforts.

—Passe-moi le chèque, lâcha-t-il.

Claudette hésita. Encaisser l'argent la privait du droit de se défaire de ses obligations.

—Passe-moi le chèque, répéta son époux en serrant l'une des extrémités du papier entre ses doigts.

Elle s'exécuta avant de poser une main sur son ventre, espérant que ce simple geste puisse servir de bouclier entre son enfant et ceux qui s'apprêtaient à le lui prendre. Mais qu'allait-elle donc devenir sans lui?

Hubert était en extase devant les chiffres qui s'alignaient sous ses yeux. Il les fixa pendant de longues minutes, plia le chèque, le glissa dans sa poche, puis se tourna vers sa conjointe. Réalisant qu'elle était loin de partager son entrain, il en vint à se demander si l'argent maudit de la clinique n'allait pas un jour détruire leur amour.

—Serons-nous vraiment capables de le donner? demanda-t-il.

Il n'avait pu dire «le vendre» car pour lui aussi, ces mots revêtaient des airs de trahison. Claudette étira sa main pour lui effleurer la joue avant d'admettre:

—Je ne sais plus si nous avons pris la bonne décision...

—Mais tu tenais tellement à ce que notre enfant puisse servir à rendre un couple infertile heureux... lui rappela Hubert pour la convaincre, tout autant que lui-même, du bien-fondé de leur geste.

—L'adoption existe...

Le long silence qui s'ensuivit rendit Hubert soucieux. Le chèque qui dormait au fond de sa poche n'avait plus du tout un goût de miel.

—Je n'ai plus la force de vendre notre enfant, soupira-t-il.

—Moi non plus, moi non plus... fit Claudette en se jetant dans ses bras.

Leurs corps se rapprochèrent comme pour former un alliage indestructible visant à protéger leur rejeton.

—C'est affreux, murmura Claudette.

Ses pensées se tournèrent alors vers toutes ces femmes qui n'avaient d'autre choix, pour assurer leur subsistance, que de marchander leurs enfants. Un choix déchirant que personne ne devrait avoir à envisager. De son côté, Hubert se disait que l'argent n'achète pas tout, encore moins une bonne conscience. Il s'était laissé aveugler par son vil désir de s'enrichir. Mais était-il trop tard pour réparer les dommages? Tout à coup, il se dressa tel un chevalier prêt à l'assaut, tout en lançant:

—On n'a qu'à le garder...

—Tu es fou! laissa entendre Claudette. Nous avons déjà reçu deux versements de dix mille dollars.

—Au diable l'argent! On peut encore les rembourser.

—Mais tu oublies que le dernier paragraphe du contrat nous oblige à verser cent mille dollars à la clinique si nous refusons d'aller jusqu'au bout!

Hubert chancela. Fallait-il concéder la défaite? Non, pas question!

—Nous n'avons qu'à nous bâtir une nouvelle vie sur la Côte-Nord! proposait-il. Il paraît qu'avec le Plan Nord, les emplois pleuvent à plein ciel, là-bas. Ce serait l'occasion de me dénicher un nouveau métier plus payant. Si on se sauve suffisamment loin, la clinique ne pourra plus nous embêter.

—Ils vont finir par nous retrouver et nous obliger à leur remettre notre enfant, de le contredire Claudette d'un air effrayé.

—Si jamais ils ont l'audace de toucher à un seul cheveu de la tête de notre bébé, je vais les menacer de faire parvenir une copie de notre contrat aux médias. Je ne suis pas convaincu que ce qu'ils nous ont fait signer est aussi légal qu'ils le prétendent.

—Hum...peut-être dis-tu vrai.

—En tout cas, ça vaut la peine de prendre le risque, renchérit Hubert en caressant le chèque glissé au fond de sa poche.

—Attendons encore un peu avant de partir, dit Claudette en roulant sereinement sa main sur son ventre. Pour le moment, il vaudrait mieux se faire tout petits pour éviter d'éveiller les soupçons de la clinique.

—Tout ce que tu voudras, mon amour...

## Chapitre 12

### L'habit ne fait pas le moine

La policière n'avait jamais paru aussi fébrile. La publication du portrait-robot esquissé à partir des bandes vidéo fournies par l'*Épicier du Quartier* avait porté fruit. Un citoyen n'avait eu aucun mal à reconnaître le visage du ravisseur puisqu'il s'agissait de son voisin. Le suspect habitait à une centaine de pas de l'épicerie. Il était donc fort possible qu'il ait croisé Alice et son bambin. Aussi, lorsque la policière frappa à la porte de l'individu, n'espérait-elle rien de mieux que de résoudre l'énigme et surtout, coincer un homme à la solde de monsieur Karl, ce qui lui permettrait enfin de coffrer son ennemi juré.

—Pourrais-je parler à monsieur Robert Lafortune? demanda-t-elle après qu'une dame d'âge mûr lui eut répondu.

—Que puis-je pour vous? questionna un homme d'une courtoisie exemplaire.

Sa ressemblance avec l'homme figurant sur les images vidéo était frappante.

—Monsieur Lafortune, nous vous soupçonnons d'avoir enlevé un enfant chez l'*Épicier du Quartier*.

—Quoi? Mais de toute ma vie, jamais je n'ai enlevé d'enfant! se défendit l'autre tout en conservant néanmoins son sang-froid.

—Veuillez nous suivre à la centrale, le somma l'agente d'un ton autoritaire. Nous en discuterons là-bas.

—Pourquoi irais-je au poste de police?

—Pour être interrogé.

—Mais il n'y a rien à dire, fit monsieur Lafortune qui ne semblait nullement craintif.

—Vous avez le choix entre nous suivre de votre propre gré ou de nous obliger à vous menotter pour vous emmener de force.

Le suspect comprit alors qu'il valait mieux ne pas résister. Il embrassa sa conjointe et sortit de chez lui, la tête bien haute et l'air aussi pur qu'un ange. Il conserva cet air jusqu'à ce qu'on le fasse entrer dans la salle d'interrogatoire. Là, pendant plus d'une heure, les deux policiers le bombardèrent de questions. Il nia tout en bloc: jamais il n'avait épié les allées et venues d'Alice pour planifier l'enlèvement de son enfant et jamais il n'usait de ses dons de serrurier pour entrer ou sortir en douce de quelque part. De plus, il jura que sa femme serait en mesure de confirmer que le jour de l'enlèvement, il avait passé tout l'après-midi à la maison. Mais son alibi n'impressionnait guère ses interlocuteurs. Ce ne serait pas la première fois qu'une conjointe en arrive à mentir pour défendre son mari. Ils corsèrent donc leur interrogatoire: comment avait-il connu monsieur Karl? Qu'avait-il fait avec le bébé? Où se trouvait sa complice? Les questions cou-

lèrent sur le suspect comme sur le dos d'un canard. Il se défendait avec une telle énergie, que les pauvres policiers en vinrent à se demander s'il leur racontait réellement la vérité ou s'il n'avait pas été trop bien entraîné par monsieur Karl pour feindre l'innocence.

—Embarquez-le! ordonna une voix aussi retentissante qu'un coup de tonnerre.

Il s'agissait du chef qui de derrière le miroir transparent installé dans la pièce, avait suivi la discussion. Les agents de police qui l'accompagnaient alors brandirent des menottes.

—Vous n'avez pas le droit de m'emprisonner sans preuve! protesta l'inculpé non sans résister à son arrestation.

—Votre visage, immortalisé à jamais par les caméras de l'*Épicier du Quartier*, prouve votre culpabilité.

—Mais puisque je vous dis que ce n'est pas moi qui me suis déguisé en technicien pour obtenir le code du système d'alarme de l'épicerie!

—J'ai le devoir de vous arrêter pour éviter que d'autres enfants subissent le même sort que le jeune Tibo, répliqua le chef.

Lorsque monsieur Lafortune passa devant celle qui était allée le cueillir à son domicile, il la supplia des yeux, l'air d'espérer qu'elle le sauve. La pureté de son regard toucha la jeune femme jusqu'au plus profond de son être. Se pourrait-il qu'il soit innocent? Avant de partir, le chef les félicita, elle et son coéquipier, pour leur excellent travail. Indisposée par ces mots, elle attendit qu'il quitte puis confessa:

—J'ai l'impression d'avoir envoyé un agneau à l'abattoir...

—Sincèrement, de répliquer son compagnon, si celui qui vient de quitter cette salle est l'homme qui a enlevé un enfant, nous venons d'arrêter le meilleur acteur de la décennie. Décidément, quelque chose n'allait pas.

—Tu ne trouves pas un peu étrange, reprit la policière, que le visage du ravisseur ait été aussi facile à identifier alors que la planification de l'enlèvement, elle, était tout ce qu'il y a de plus impeccable?

—Hum... à croire qu'il y a des indices qui sont là pour nous aider et d'autres... qui sont laissés intentionnellement pour mieux brouiller les pistes.

—Comme des enlèvements qui auraient pour but de nous empêcher de découvrir que monsieur Karl embauche des mères porteuses...

—J'ai bien peur que tout soit déjà en place pour un nouvel enlèvement.

—Si monsieur Karl pense qu'il arrivera à me duper en me lançant aux troussees d'un faux ravisseur... il se trompe royalement!

Cette fois, la jeune femme était furieuse et ne jouait plus du tout. Il y avait des limites à se moquer ainsi d'elle.

## Chapitre 13

### Fin de non-recevoir

Depuis qu'elle en était venue à la conclusion que monsieur Karl organisait de faux enlèvements pour la lancer sur une mauvaise piste, la policière avait épluché toutes les activités de la ville de Québec susceptibles d'attirer des familles dont les enfants pourraient être exposés à un enlèvement. Et justement, dans le cadre du cinquantième anniversaire des *halles du Faubourg*, on comptait présenter un spectacle pour enfants. Une vraie mine d'or pour un ravisseur! Il apparaissait plutôt insensé d'agir au beau milieu d'une foule, mais c'était là le genre de défi que monsieur Karl adorait relever. Décidée plus que jamais à coincer l'ennemi, la détective se rendit au bureau de son chef pour lui soumettre ses craintes.

—Il me faut des policiers pour assurer la surveillance lors du cinquantième anniversaire des *halles du Faubourg*, réclama-t-elle en s'appuyant à deux bras sur le bureau.

—Je vous le répète pour la centième fois... personne au-dessus de ma tête n'autorisera que j'utilise des employés en surtemps pour assurer la surveillance dans une simple fête! Avez-vous oublié que nous avons arrêté un suspect dont le visage correspond en tous points avec celui du ravisseur?

—Mais il est innocent! hurla sa vis-à-vis.

—Ce n'est pas ce que je crois! de la contredire le chef.

—Je vous signale qu'il n'a rien avoué...

—Il finira par craquer, c'est moi qui vous le dis!

—Mais ça fait plus d'un mois que vous essayez de lui tirer les vers du nez sans le moindre résultat!

—Justement, ma guerre des nerfs commence à porter fruit. La semaine dernière, il est passé à deux doigts de signer des aveux.

—C'est indécent de tourmenter un innocent comme vous le faites! lâcha la policière en se détachant du bureau pour se mettre à faire les cent pas.

—Il me faut des renforts aux *halles du Faubourg*! réitéra-t-elle.

—Oubliez ça!

Cela rendit la détective furieuse. Elle s'approcha de son supérieur avant de le fixer durement et lui balancer au visage:

—Si un seul autre bébé disparaît de la circulation, vous en serez tenu responsable!

—Il ne peut rien arriver... le coupable est en prison!

La policière tourna les talons et sortit du bureau en claquant la porte.

—Ça ne s'est pas bien passé? devina son partenaire qui attendait dans le corridor.

—On devra se débrouiller seuls, figure-toi!

# Chapitre 14

## Une fête du tonnerre

En cette fête de l'Action de grâce, les *halles du Faubourg* n'étaient pas peu fières de souligner leur cinquantième anniversaire d'existence. Ce petit mail de marchands avait survécu à l'arrivée des Galeries de la Capitale avec leurs manèges et leur méga parc d'attractions, ainsi qu'aux cent mille boutiques de la place Laurier, aux super rabais de Wal-Mart et quoi d'autre encore! Quelle était donc la recette de leur succès? Très simple...

Jadis, quand l'ancien propriétaire ne pensait qu'à augmenter le prix des loyers en insistant fortement sur le fait qu'un commerce situé en bordure de la rue Cartier valait une mine d'or, les marchands décidèrent de former une coopérative pour devenir les seuls maîtres à bord. L'accès à la propriété gonfla les voiles de la prospérité des *halles du Faubourg*. Tout d'abord, une poissonnerie s'installa avec ses produits frais du jour. Puis vint se joindre à elle une boucherie spécialisée dans les viandes biologiques, le gibier et les plats préparés d'avance. Par la suite arriva une boulangerie qui ajouta sa touche personnelle avec ses pains uniques, ses pâtisseries à s'en rouler par terre, sa gigantesque variété de pâtés et ses fromages au lait cru. Tous les produits offerts par ces derniers s'ajoutaient aux trouvailles gourmandes du marchand de fruits et légumes, à l'origine de la coopérative. Bien entendu, on y trouvait aussi un café, un bistro de même que quelques restaurants-terrasses où il faisait bon s'attarder pour discuter, fraterniser, casser la croûte ou brasser de bonnes affaires...

Mais ce qui faisait la renommée des *halles du Faubourg*, c'était son vaste mail central et surtout, sa grande voûte, un savant mélange de boiseries et de peintures murales modernes ressemblant à un croisement entre un chapiteau et un dôme. C'était le cœur des halles où convergeait un flot continu de clients qui entraient et sortaient, passant d'un commerce à l'autre tout en s'arrêtant parfois un petit moment pour discuter, comme c'était le cas, autrefois, sur les perrons des églises.

Ce jour-là, pour souligner ses cinquante ans, le mail central resplendissait avec ses banderoles multicolores et ses grappes de ballons gonflés à l'hélium. Toutes les familles du voisinage s'étaient jointes à la fête. Une colonie de clowns épataient petits et grands en tordant leurs ballons allumettes dans tous les sens pour façonner des chiens, des chats, des épées et des couronnes «à la reine d'Angleterre». Cette distraction servait d'interlude avant que ne s'amorce le clou de la journée: un spectacle mettant en vedette l'une des plus grandes artistes de l'heure, adulée par la majorité des enfants de la belle province.

Nouvellement arrivés, Alain et Florence prenaient part aux festivités afin de se familiariser avec les us et coutumes du quartier, profitant aussi de l'occasion pour promener fièrement leur fille, Rose, un petit poupon d'à peine quelques mois. Rapidement, ils furent accueillis par deux clowns, un vêtu de bleu et l'autre de rose, qui se mirent à

tournoyer autour d'eux. Heureusement, Rose ne parut pas effrayée par leur maquillage. Même qu'en les apercevant, son visage angélique s'anima d'un sourire amusé, ce qui lui valut quelques ballons gonflés à l'hélium à l'effigie de Dora l'exploratrice. La petite ne fut pas la seule à être couverte de cadeaux. Aussi, les clowns remirent-ils aux parents des sacs de magasinage en toile. Ce petit geste à saveur écologique visait à les inciter à ne plus recourir aux sacs de plastique.

De son côté, la policière n'avait pas du tout l'esprit à la fête. Elle avait prévenu les propriétaires des halles du danger susceptible de venir ternir leurs festivités, le même ravisseur qui avait agi à l'*Épicier du Quartier* risquant fort de frapper à nouveau. Sauf que nul ne l'avait crue, du fait que le coupable était censé se trouver derrière les barreaux. Elle eut beau insister pour être prise au sérieux, l'absence de tout autre policier sur les lieux n'aidait guère sa cause. Au mieux, elle obtint qu'on lui signifie du bout des lèvres qu'on veillerait à dépêcher quelques gardiens de sécurité supplémentaires.

Dès leur arrivée aux halles, son coéquipier et elle s'étaient fait un devoir de se familiariser avec l'endroit. En plus de transmettre des consignes aux gardiens, ils s'efforçaient de surveiller étroitement les moindres faits et gestes des clowns, en particulier ceux qui s'approchaient d'un peu trop près des nouveau-nés. La tâche était herculéenne.

Tout à coup, un animateur coupa court au tohu-bohu de la foule, usant de sa voix de ténor pour réclamer le silence. L'intervention bouscula juste assez pour obtenir l'attention voulue et faire place à un bref historique des *halles du Faubourg*, le tout en version multimédia. Bien que le récit était truffé d'anecdotes hilarantes, chacun et chacune l'écoutaient d'une oreille distraite, n'attendant plus que la fin du discours pour enfin entendre: «Place au spectacle!»

Quand ce moment magique arriva, il fut immédiatement célébré par des cris d'enfants visiblement ravis de voir en personne leur vedette préférée. Plutôt que de se concentrer sur le spectacle, la policière s'activa à balayer la foule du regard. Elle se déplaçait constamment, pour mieux détecter le moindre geste suspect.

Étonnamment, l'énorme vacarme qui régnait alors n'empêcha guère Rose de s'endormir dans les bras de son père. Il la coucha dans son carrosse et se retira à l'écart de la foule tout en invitant Florence à faire de même. L'excitation des enfants se faisait de plus en plus intense jusqu'au moment où leur idole fit son apparition sous un tonnerre d'applaudissements. Alain jeta une couverture sur le carrosse pour éviter que l'éclairage nuise au sommeil de la petite, puis se concentra sur le spectacle.

Un clown en rose se déplaça alors discrètement à l'arrière des spectateurs pour réduire l'écart qui le séparait de Rose. Malheureusement, les gens attroupés autour de la scène formaient un écran trop opaque pour que la policière arrive à détecter le danger qui se profilait à l'horizon. Le clown se rapprocha de plus en plus. Lorsqu'il fut à seulement quelques pas de Rose, un autre clown, celui-là tout de bleu vêtu, passa au-devant des parents et fit volontairement tomber son attirail pour sculpter des ballons. Dans un élan de générosité, Alain et Florence l'aidèrent à tout ramasser. Pour les remercier, il gonfla un ballon allumette et leur confectionna un petit chien. La diversion procura juste assez de temps au deuxième clown pour s'emparer de Rose.

Les parents revinrent se positionner de chaque côté du carrosse, sans se douter du drame qui se jouait. Ils continuèrent à s'amuser en regardant les enfants boire les histoires de leur vedette fétiche et danser sur les paroles de ses chansons. Ils se proje-

taient déjà dans un avenir pas si lointain où Rose adorait elle aussi se glisser dans le monde enchanté des héros de contes de fées.

Lorsque le spectacle prit fin, les applaudissements s'étirèrent durant de longues minutes. Réalisant qu'elle n'aurait droit à aucun rappel, la foule se dispersa à contre-cœur. Mais la fête n'était pas terminée pour autant. Pour le plus grand plaisir des enfants, les clowns se ramenèrent avec leurs petits numéros tous aussi drôles les uns que les autres. C'est alors qu'Alain proposa à Florence de partir. En s'accrochant au carrosse, il eut la sensation morbide qu'une cassure spatio-temporelle venait de bouleverser sa vie. Lorsqu'il entreprit de jeter un œil sur sa fille, il comprit tout de suite que son intuition ne l'avait pas trompé. ROSE AVAIT DISPARU! Pour ne pas céder à la panique, il chercha d'abord à nier la réalité en plongeant et replongeant son regard au fond du carrosse. Il l'examina dans tous les sens, presque à la loupe, puis rien... le néant... le carrosse était vide! Il se tourna vers sa femme qui à son tour, inspecta le landau dans tous les sens, mais sans rien trouver. Rien, vraiment rien. LEUR ROSE N'ÉTAIT BEL ET BIEN PLUS LÀ! Du coup, la mère suffoqua...

Sans perdre une seconde de plus, Alain partit à la recherche de sa fille chérie, secouant tous ceux et celles qui allaient et venaient autour de lui en leur demandant: «Avez-vous vu ma fille?» Chaque fois qu'il leur mentionnait que sa petite n'était âgée que de quelques mois, les gens le regardaient tel un taré. C'est que dans sa détresse, le pauvre avait oublié que Rose n'était pas en âge de marcher. Pendant ce temps, Florence retrouva son souffle. Aussi, avala-t-elle suffisamment d'air pour hurler: «MA FILLE A ÉTÉ ENLEVÉE!» Le cri eut comme effet d'asséner un véritable coup de massue sur la foule en délire. Plus personne n'osait parler pendant que la mère hurlait en boucle: «MA FILLE A ÉTÉ ENLEVÉE!» Parmi les gens en panique, il se trouvait heureusement quelques bonnes âmes pour se porter au secours des parents devenus hystériques, histoire de leur éviter de sombrer dans le désespoir. La fête était terminée.

# Chapitre 15

## De justesse

La policière ordonna que toutes les portes de sortie des *halles du Faubourg* soient fermées avant de rejoindre les parents de Rose. Florence lui parla alors des deux clowns, un bleu et un rose, qu'elle avait croisés quelques minutes avant le début du spectacle. Elle se rappela du coup les gazouillis émerveillés qu'avait émis son bébé lorsque les clowns en question avaient fixé des ballons à son carrosse. Dommage que son instinct ne lui ait pas soufflé à l'oreille que ces ballons seraient les derniers témoins à avoir vu Rose vivante. VIVANTE!!!

L'audace des ravisseurs de s'en prendre à un poupon en présence de ses deux parents piqua la curiosité de la policière. Comment cela était-il possible? Mais lorsqu'elle apprit qu'un des malfaiteurs avait laissé tomber ses ballons pour créer une diversion, elle comprit rapidement que le rapt avait été bien planifié. D'ailleurs, cette manœuvre lui rappela qu'un clown bleu s'était planté devant elle au beau milieu du spectacle. Était-ce pour la distraire? Ou était-ce une bravade de la part de monsieur Karl? Une telle éventualité lui fit monter la moutarde au nez. Elle convoqua donc tous les clowns. Apprenant que des accusations se portaient vers sa troupe, l'impresario de celle-ci nia avoir embauché un clown rose et un clown bleu. De même, tous les clowns rassemblés autour de lui certifièrent qu'il disait vrai. La policière sauta d'un témoin à l'autre pour remonter le cours du temps en lien avec les faits et gestes des deux clowns suspects. Quelqu'un affirma les avoir vus sortir par la porte avant du mail central. Et leur véhicule? Il n'y avait aucun véhicule. Les deux s'étaient enfuis à pied vers la rue René-Lévesque.

La policière sillonna le trottoir de la rue Cartier en direction nord. Elle ricocha d'un passant à l'autre pour les questionner et leur soutirer des informations. Mais personne ne se souvenait avoir vu défiler des clowns. Personne, sauf un sans-abri assis sur un banc.

—Ils sont montés dans le Métrobus en direction est, indiqua-t-il tout étonné de pouvoir aider son prochain.

Et étonné, il le fut davantage lorsque celle qui l'avait interrogé déposa un billet de vingt dollars au creux de sa main. Le pauvre bougre quitta alors son banc et se mit à danser tel un singe devant une pleine cargaison de bananes. Après quelques cabrioles, il songea à remercier sa bienfaitrice, mais celle-ci avait déjà disparu. Elle marchait d'un pas rapide sur la rue René-Lévesque tout en discutant, au téléphone, avec l'un de ses contacts appartenant au réseau de transport de la Capitale. Il fallait à tout prix retracer le chauffeur ou la chauffeuse du Métrobus qui avait transporté les clowns. Un répartiteur lança immédiatement un appel à tous via le système de communication qu'on trouvait

dans chaque autobus. Cette belle initiative fit qu'une chauffeuse répondit à l'appel pour aviser que les suspects étaient descendus près du Complexe G.

—Le stationnement souterrain! s'exclama la policière.

C'était certainement là que les ravisseurs avaient garé un véhicule pour s'enfuir. Dès qu'elle fut là-bas, le préposé affecté au guichet du stationnement se montra formel: il avait effectivement vu deux clowns, un bleu et un rose, pénétrer à bord d'une Yaris noire Hatchback. Sans plus attendre, la détective appela la centrale afin que tous les policiers de la ville de Québec, tout autant que ceux de la Sûreté du Québec, soient appelés en renfort. Chaque Yaris Hatchback de couleur noire devait être interceptée et fouillée de fond en comble.

Avant de quitter le stationnement et après avoir noté, à l'entrée, la présence de caméras de surveillance, elle exigea d'obtenir une copie de la bande vidéo. Puis elle s'empressa de rejoindre son collègue pour lui transmettre les précieuses informations qu'elle venait de recueillir. Il n'en fallait pas davantage pour redonner espoir aux parents de la petite Rose qui en étaient à l'étape du découragement. Maintenant qu'ils semblaient plus sereins, on put leur proposer de les raccompagner chez eux. Quelques volontaires, touchés par leur malheur, n'hésitèrent pas à s'offrir pour accomplir cette tâche. Émue par cet élan de générosité, la policière clamait qu'il était bon de savoir qu'il existait encore des bonnes gens, sur cette terre, pour aider son prochain.

En quittant les *halles du Faubourg*, les parents implorèrent les policiers de retrouver leur chère petite vivante. VIVANTE! Cette demande rappela à l'agente la même supplique hurlée par les parents du poupon qui avait été enlevé chez l'*Épicier du Quartier*. Malgré ses nombreuses années de métier, elle éprouvait toujours du mal à supporter la détresse humaine. Chaque fois, les cris désespérés des victimes l'atteignaient jusqu'au plus profond de son cœur. Il fallait retrouver Rose, coûte que coûte...

## Chapitre 16

### Deux qui font la paire

Depuis que la clinique *La magie de la cigogne* leur avait expédié leur petit Anthony, Julia et James filaient le parfait bonheur. Ils n'en finissaient plus de s'émerveiller devant les gazouillis pourtant bien anodins de leur poupon.

La nouvelle paternité de James fit qu'il avait modifié ses habitudes. Désormais, chaque fois qu'il se rendait en Asie ou en Afrique pour approvisionner ses magasins en meubles exotiques, Julia et Anthony l'accompagnaient. Il aimait souvent joindre l'utile à l'agréable et étirer ses déplacements d'affaires en effectuant des escales à Paris, Nice, Milan, Londres, Berlin, Melbourne...

Ses journées de travail se déroulaient parfois en dents-de-scie, son esprit aimant s'échapper du lieu de son entreprise pour mieux rêver du moment qui le ramènerait auprès de sa petite famille. Le jour, Julia l'appelait régulièrement pour lui demander d'acheter des couches, du lait ou simplement lui parler d'amour et lui faire entendre la dernière trouvaille phonétique d'Anthony. Mais ce jour-là, n'en pouvant plus d'attendre que la journée se termine, il avait décidé de quitter plus tôt. Julia l'avait accueilli à bras ouverts, en plus d'avoir pris soin de dresser la table à l'aide d'une nappe de dentelle et de l'orner d'un bouquet de fleurs, d'un chandelier, d'une bouteille de vin et de tout ce qu'il fallait pour un magnifique repas. Au menu: sushis et salade verte.

—La clinique *La magie de la cigogne* va nous livrer notre petite Jessica demain! annonça-t-elle fièrement.

Un deuxième don inespéré du ciel! Depuis l'arrivée d'Anthony, le couple rêvait de lui trouver une petite sœur. Encore là, ni l'un ni l'autre ne se doutait que leur bonheur résultait d'un enlèvement crapuleux, celui de Rose...

# Chapitre 17

## Cul-de-sac

La fouille systématique de toutes les Yaris noires qui sillonnaient les rues de Québec et le réseau routier environnant ne donna rien. Vivement déçue, la policière dut se résigner à lever l'alerte. Ce revers cuisant la découragea totalement, agrandissant ce malaise qu'était le sien relativement au fait qu'encore une fois, un enlèvement s'était produit sous son nez sans même qu'elle ne puisse réagir.

Mais c'est le chef qui fut le plus gravement touché dans son orgueil, le pauvre ayant dû relâcher son principal suspect, et ce, après s'être vanté devant toute la presse qu'il tenait enfin le coupable. Sans compter que son employée ne s'était guère gênée pour lui rappeler son erreur et lui signifier que s'il avait consenti à déployer quelques policiers pour l'accompagner aux *halles du Faubourg*, la petite Rose serait là où elle devrait être, c'est-à-dire avec ses parents. L'homme ne put qu'essayer le blâme pendant que la policière retourna à son bureau pour broyer du noir.

Là, elle eut droit à une autre mauvaise nouvelle. Après s'être livré à quelques recherches, son coéquipier regretta de devoir lui annoncer que la voiture correspondant au numéro d'immatriculation lu sur les bandes vidéo avait été déclarée volée. La dernière chance de piéger les coupables venait de s'envoler. Exténuée, l'agente s'offrit une pause en s'installant confortablement dans sa chaise. Puis elle ressassa dans sa tête le scénario susceptible d'expliquer le dernier enlèvement. En aucun temps, les ravisseurs n'avaient éprouvé la moindre difficulté à s'approcher du bébé. L'un d'entre eux lui avait injecté un sédatif à l'aide d'une seringue sans aiguille et le poupon s'était endormi en à peine quelques secondes. Les parents n'avaient-ils d'ailleurs pas déclaré que leur fille avait sombré dans un profond sommeil tout de suite après le passage des clowns?

Une fois la petite endormie, l'un des suspects s'en était emparé pour ensuite la camoufler dans une poche ventrale, sous son costume. Les parents n'y avaient vu que du feu. Étant donné que ces derniers avaient raconté qu'ils s'étaient quelque peu éloignés du carrosse pour aider l'un des clowns à ramasser des objets qu'il avait laissé tomber sur le sol, cela pouvait très bien tenir la route.

—Du gâteau! râla la responsable de l'enquête en se levant péniblement de sa chaise. Quel gâchis!

—Où vas-tu? voulut savoir son partenaire.

—Essayons de nous rendre utiles...

—Utiles à qui?

—Il faudrait rendre visite aux parents de Tibo. Je préfère leur apprendre moi-même qu'un deuxième bébé vient d'être enlevé. Je n'ai pas envie qu'ils en soient informés par les médias.

Fidèle à son habitude, elle ne parvenait pas à se dissocier du malheur des victimes, comme si le fait d'en prendre une partie sur ses épaules pouvait adoucir leur

souffrance. Était-ce pour soulager sa mauvaise conscience devant son incapacité à démasquer les coupables? Possible.

Lorsqu'ils apprirent qu'un deuxième bébé avait été enlevé, le moral des parents de Tibo descendit au plus bas. Ils en perdirent tout, jusqu'à leur raison de vivre. Son annonce faite, la policière les quitta en essayant de son mieux de recoller les morceaux du casse-tête. Ce qu'elle aurait donné pour avoir eu une meilleure nouvelle à leur annoncer. Or, la vie en avait décidé autrement.

En s'approchant de l'auto-patrouille, son regard se faufila vers le logis de tante Émilie. Ce serait sûrement une bonne idée que de la visiter pour lui transmettre les derniers événements et lui suggérer de se rendre tout de suite auprès d'Alice et de son conjoint, ne serait-ce que pour aviver leur moral. Comme elle s'en doutait, la vieille dame accepta sur-le-champ

## Chapitre 18

### Si c'était vrai

La détective fulminait. Tellement, qu'elle fracassa le combiné du téléphone.

—C'est une perte de temps! s'écria-t-elle.

—Quelque chose ne va pas? questionna son collègue, paré à se retirer subito presto si jamais sa question devait provoquer une réaction trop vive.

—Figure-toi que notre chère tante Émilie a organisé une séance avec une voyante! Elle croit dur comme fer que son initiative l'aidera à retrouver le bébé de ses voisins d'en face!

—Elle a le droit de faire tout ce qui lui chante. Nous vivons dans un pays libre, après tout.

—Une voyante! ragea la policière les deux bras en l'air.

—Mais pourquoi pas? L'idée de faire appel à une voyante pour retrouver une personne disparue n'a rien de nouveau...

—Merci de me le rappeler! Tante Émilie a déjà eu l'amabilité de me préciser que certains corps de police se rabattaient sur cette belle solution!

La jeune femme se leva d'un trait avant de se remettre à pester:

—Puisque les arts divinatoires t'intéressent autant, amène-toi... nous avons tout juste le temps de nous rendre chez les parents de Tibo avant que la séance débute.

—C'est gentil de la part de tante Émilie d'avoir pensé à nous inviter! lança l'autre en courant, talons aux fesses, à la suite de sa consœur.

La réplique ne fut pas sans aviver l'exaspération de cette dernière, dont les nerfs restèrent tendus jusqu'au moment où elle fut accueillie par les parents de Tibo et la chère tante Émilie. Fidèle à elle-même, la vieille dame bavardait tel un véritable moulin à paroles. Dans ses propos, elle laissa entendre que la voyante avait proposé une séance à l'endroit où vivaient les bambins avant leur enlèvement. Il était essentiel, pour elle, de capter l'empreinte vibratoire qui personnalise chaque poupon. Les parents de Tibo furent les seuls à accepter l'invitation.

Le «ding dong» du carillon de porte mit fin à la discussion. Il s'agissait de la voyante, dont l'entrée provoqua un lourd silence. Pour la circonstance, elle avait remonté sa longue chevelure argentée et confectionné un chignon agrémenté d'une broche en forme d'ange. Elle portait une robe blanche, surmontée d'un col garni de broderie. Aucun bijou ne pendait à son cou, pas plus qu'à ses oreilles ou à ses poignets, ce qui témoignait de sa simplicité.

Debout près de la porte d'entrée, elle examina minutieusement les convives. Son regard était d'une telle profondeur, qu'on aurait cru qu'elle lisait dans l'âme de chacun. Il apparaissait évident qu'elle percevait des choses inaccessibles au commun des mor-

tels. Cette impression suscita un certain malaise chez les invités, dont l'embarras faillit tourner à la panique lorsqu'elle se mit à chuchoter des incantations tout en clignant des yeux. Mais son visage à la fois si pur et calme inspirait suffisamment confiance pour apaiser tout le monde. Au bout de quelques secondes, la disparition de son fils accabla moins Alice, un peu comme si quelqu'un s'était emparé de son chagrin pour le porter sur ses propres épaules. Elle se sentait à ce point légère, qu'elle se précipita vers la voyante pour l'accueillir à bras ouverts.

—Merci, madame Irma, d'avoir accepté de nous rencontrer, lança-t-elle.

—Remercier plutôt les anges qui ont fait en sorte que nos routes se croisent, rétorqua la dame.

Tante Émilie ronronnait, se croyant l'un des anges en question. Puis Alice tendit la main à la voyante. Ce simple contact suffit à accroître son sentiment de plénitude. Il y avait des semaines qu'elle ne s'était pas sentie aussi sereine. De même, le contact de la main de madame Irma parvint à aplanir l'immense peine de Daniel. Tante Émilie ne remarqua guère cette énergie quasi électrisante qui régnait alors dans l'appartement, trop occupée qu'elle était à ouvrir la bouche.

—Bonne Sainte-Anne! Je suis tellement contente de vous voir enfin! Vous êtes la meilleure diseuse de bonne aventure au monde! Je suis certaine que vous allez accomplir des miracles!

Ce à quoi madame Irma se contenta de répliquer:

—J'ai appris, avec le temps, que les miracles sont accomplis par d'autres que moi.

Faisant fi de cette dernière précision, Tante Émilie poursuivait ses louanges. Tant et si bien, que la voyante préféra s'éloigner, par crainte d'être canonisée avant même le jour de sa mort. Elle s'arrêta devant la policière, la fixa droit dans les yeux et lui dit:

—Savez-vous que vous possédez le don de deviner ce que les autres ne voient pas? Ne doutez pas de vos talents.

—C'est ce que je me tue à lui répéter chaque jour! ironisa le collègue de la principale intéressée.

—Continuez de le faire. Elle finira par le réaliser.

Le conseil ne fut pas sans encourager le jeune agent, lui qui parfois se jugeait incapable de rendre sa compagne heureuse. C'était bon d'entendre qu'il était en voie d'y parvenir. Mais les éloges de madame Irma effleurèrent à peine les oreilles de sa douce, celle-ci souhaitant davantage entendre des réponses concrètes que des messages spirituels.

Une fois les présentations terminées, tante Émilie se plaça au bout de la table pour mieux voir ce qui allait se passer. Elle décida de s'asseoir, mais puisque personne ne l'imita, elle entreprit de se relever.

—Vous pouvez demeurer assise, lui signifia madame Irma.

Du coup, tout le monde gagna un siège. Ceci fait, la voyante déposa une valise noire sur sa chaise. Elle y plongea une main pour en sortir une liasse de feuilles de sauge séchées, une tige d'encens et deux chandelles qu'elle alluma après les avoir dé-

posées au centre de la table. Elle déposa délicatement sa valise au sol et alla tirer tous les rideaux de la cuisine.

—Êtes-vous allergique à l'encens? demanda-t-elle.

—Pantoute! s'exclama tante Émilie.

Personne n'osa la contredire. La voyante alluma donc une tige d'encens avant de la déposer au fond d'un creuset de terre cuite. Puis elle empoigna la liasse de sauge en dessinant des cercles aléatoires, entamant ainsi une lente procession autour de la table.

—La sauge, précisa-t-elle, possède le pouvoir de purifier le visible et l'invisible en éloignant les mauvais esprits et les âmes errantes.

Et elle se mit à répéter une phrase inintelligible, dans une langue impossible à identifier.

«Aramaéoudichapra, aramaéoudichapra...»

Le mouvement des flammes des chandelles, entraîné par ceux de la liasse de sauge et le langage erratique de la voyante, créait une atmosphère chamanique qui faisait trembler les genoux de tante Émilie. Pour sa part, la policière en était à se demander comment elle s'y prendrait pour expliquer à son chef qu'elle avait assisté à un concert de cantiques ésotériques.

Son incantation terminée, madame Irma arracha quelques feuilles de sauge qu'elle jeta en pâture aux flammes des chandelles. Les petites explosions causées par le crépitement qui s'ensuivit augmentèrent l'entrechoquement des genoux de tante Émilie. Ignorant les crispations et les soubresauts de l'assistance, la voyante s'assit, regardant tout autour d'elle, comme si des fantômes s'étaient positionnés de chaque côté des invités. On aurait dit qu'elle cherchait à établir une communication mentale avec eux. Elle déposa la liasse de sauge à sa droite et plaça ses mains à plat sur la table en écartant les doigts.

—Avant de commencer la séance, je désire être honnête avec vous. Je suis davantage habituée à aider les gens en demandant des conseils à leurs guides et aux esprits du passé qui viennent les visiter. Jamais je n'ai utilisé mes dons pour tenter de retrouver des personnes disparues.

Aveu qui dérouta entièrement la policière. Mais qu'est-ce qu'elle était donc venue faire là?

—Bonne Sainte-Anne! lâcha tante Émilie, je suis certaine que vous serez tout aussi efficace pour nous aider à trouver Tibo que vous l'êtes pour révéler l'avenir.

Soudain, Madame Irma parut enjouée, l'air de voir un futur épisode abracadabrant de la vie de tante Émilie.

—S'il vous plaît, implora Alice en s'accrochant au bras de Daniel, pouvez-vous nous dire si Tibo est encore vivant?

—Je vais tenter de trouver une réponse à votre question, répondit la voyante avec compassion.

Sur ce, elle se tourna vers la policière, comme si elle entendait les doutes que cette dernière entretenait quant à sa capacité de localiser le bébé disparu. La réaction

inquiéta l'agente qui s'empessa aussitôt de faire le vide, dans sa tête, de peur d'être pointée à nouveau.

Madame Irma appuya ses omoplates sur le dossier de sa chaise, dressa la tête et ferma les yeux. Plus personne n'osait bouger. Peu à peu, sa respiration passa du mode ralenti au mode grande vitesse puis s'arrêta. La peur faisait pratiquement danser les pieds de tante Émilie. Après quelques secondes, la voyante se mit à vibrer avant d'entrer en transe. Puis elle se mit à la fois à rire et à pleurer tout en ouvrait les yeux. Du coup, tout le monde se leva de sa chaise. Elle était si étrange, que tante Émilie était persuadée que son corps était possédé par une entité souhaitant faire dérailler la séance.

—Tibo est vivant, annonça la voyante tout en continuant de mêler rires et pleurs, comme pour mieux exprimer l'émotion que lui transmettait le bébé. Il est heureux de pouvoir parler à ses parents.

Devant cette annonce, Alice et Daniel respiraient de bonheur. Leur fils était vivant. VIVANT!!!

—Êtes-vous certaine qu'il s'agit du bon bébé? questionna la policière d'un ton empreint de scepticisme.

Son intervention mit un terme aux réjouissances sans toutefois perturber la concentration de madame Irma.

—Je vois un beau petit bambin aux cheveux blonds bouclés, poursuivit cette dernière, décrivant l'enfant comme s'il se trouvait juste devant elle. Il a des yeux bleus et je vois que deux orteils de son pied gauche sont comme... soudés.

—C'est lui! s'écria Alice. Jamais nous n'avons révélé à qui que ce soit qu'il avait deux orteils soudés!

Suite à ces dernières paroles, toutes les fesses se retrouvèrent au bout de leurs chaises, y compris celles de la policière qui se demandait où la devineresse avait bien pu dénicher une telle information. Était-ce le fruit du hasard? S'était-elle livrée à une enquête avant de se présenter chez Alice et Daniel?

—Bonne Sainte-Anne! C'est un miracle! s'écria tante Émilie en y allant d'un signe de la croix.

—Il est vivant! hurla Alice en sautant dans les bras de Daniel. Il est vivant!

—Pouvez-vous vraiment nous aider à retrouver Tibo? chercha à savoir la policière, toujours sceptique.

À nouveau, madame Irma se concentra, pendant que tante Émilie scrutait chaque planche du plafond, craignant que l'une d'entre elles ne lui tombe sur la tête.

—C'est en direction nord... non... c'est plutôt en direction sud, signifia la voyante. Je vois défiler des épinettes... des lacs... des rivières... et des villes.

Puis elle se prit la tête à deux mains.

—Le paysage défile trop vite... Je n'ai pas le temps d'identifier ce que je vois... Tibo, s'il vous plaît, aidez-moi à vous localiser, implora-t-elle.

Un long silence s'installa, silence durant lequel tous les muscles des invités se crispèrent.

—Tibo, mon bébé... dis-nous où tu es, supplia Alice.

—Bonne Sainte-Anne! lança tante Émilie. Vous n'arriverez jamais à faire parler un bambin d'à peine quelques mois.

—L'âme peut toujours parler, expliqua modestement madame Irma.

Tante Émilie resta bouche bée. En plein le genre de réponse qu'il fallait pour lui clouer le bec. De son côté, la policière en était à penser que le tout commençait à relever du charlatanisme.

—Dites à Tibo que je l'aime, pria Alice qui redoutait que la communication se perde.

—Il vous aime aussi.

Daniel céda sous le poids de l'émotion. Bien malgré lui, ses épaules se mirent à sautiller de haut en bas pour exprimer ce qu'il ressentait alors de tout son être.

—Pouvez-vous nous aider à localiser Tibo, oui ou non? répéta la policière, lasse de voir la voyante acheter du temps et raconter n'importe quoi dans le simple but de jeter de la poudre aux yeux.

La question ne fut pas sans embarrasser madame Irma qui en écartant les paupières pour mieux fixer Alice et Daniel ajouta:

—Tibo insiste pour que je vous répète qu'il vous aime. Ne vous inquiétez pas, il n'est pas maltraité. Il vit dans une grande maison avec de nouveaux parents qui l'adorent.

Ces dernières paroles ne manquèrent pas de transpercer le cœur de la pauvre Alice. Par souci professionnel, la policière analysa tout ce qui avait été dit durant cette séance. Sauf pour les orteils soudés, les déclarations de la voyante n'avaient rien frassé du tout. Nul besoin d'être devin pour déclarer qu'un enfant aime ses parents. Madame Irma se tourna vers elle, l'air de deviner sa méfiance, puis jugea préférable de laisser l'incrédule se vautrer dans son incrédulité. Ensuite, elle se tourna vers Daniel à qui elle dit:

—Vous saviez que votre fils était vivant, pas vrai?

Devant le regard hautement interrogateur du jeune homme, elle ajouta:

—Tibo vient de me dire que son corps astral est venu planer au-dessus de votre tête dès la première nuit qui a suivi son enlèvement. C'est l'unique moyen qu'il a trouvé pour vous signifier qu'il était toujours en vie.

—Je croyais que c'était un rêve, s'étonna Daniel.

Madame Irma hocha négativement la tête pendant que chacun se reculait sur sa chaise. Tous, sauf la policière. L'apparition de Tibo au-dessus du lit de son père... mais quelle supercherie! Mécontente d'apprendre qu'il lui avait caché une telle information, Alice se mit à dévisager son conjoint.

—Je croyais vraiment que c'était un rêve, plaida-t-il. Mais après réflexion... je me rappelle que j'ai ouvert les yeux au beau milieu de la nuit avant de voir le corps de Tibo entrer dans notre chambre en traversant un mur.

—Si votre fils s'est adressé à vous, précisa madame Irma, c'est parce que vous aviez la capacité de le voir.

À nouveau, tous firent glisser leurs fesses jusqu'au bord de leurs chaises. La policière se tourna vers son collègue. Davantage habituée à verser dans la déduction et la logique, voilà qu'elle devait composer avec l'intangible. Mais au fait, la voyante ne venait-elle pas d'esquiver le sujet qui avait justifié sa présence?

—Pouvez-vous nous aider à retrouver Tibo, oui ou non? lui redemanda-t-elle.

La dame ancrâ ses mains sur la table et son corps vibra à nouveau.

—Tibo ne vit plus au Québec, annonça-t-elle.

—Pouvez-vous être plus précise?

—Non, répondit la voyante d'une voix éteinte.

—Pourquoi? s'enquit subtilement tante Émilie.

—Tibo refuse de m'indiquer le nom de l'endroit où il se trouve, répondit Irma, plutôt mal à l'aise.

C'en était trop pour la policière qui murmura:

—C'est facile de s'en sortir avec une aussi belle explication...

—Non, ce n'est pas aussi facile que vous l'imaginez! se défendit madame Irma. Je préférerais que Tibo m'en raconte davantage plutôt que de passer pour une incompétente.

L'agressivité de sa réplique trancha à ce point avec le calme qu'elle dégageait que les autres se crispèrent sur leur chaise. La policière, toutefois, garda la tête bien froide. Elle avait trop confronté de criminels dans le monde des vivants pour se laisser intimider par des menaces en provenance de l'au-delà.

—Mon beau Tibo... dis à maman où tu es, tenta Alice.

Encore une fois, madame Irma semblait mal à l'aise.

—Tu veux vraiment que je dise ça à tes parents? questionna-t-elle comme si l'enfant se tenait devant elle.

Un silence de mort s'installa.

—D'accord, alors...

—Quel message notre fils veut-il nous communiquer? se mourrait de savoir Daniel.

Avec un air tragique, Irma répondit:

—La disparition de Tibo n'est pas le fruit du hasard. Elle constitue une étape importante de la mission qu'il est venu accomplir sur terre.

Ceci ne manqua pas d'embrouiller le cerveau de la pauvre Alice.

—Mais de quoi parlez-vous? marmonna-t-elle.

—Ce qui s'est produit avec votre fils démontre la facilité avec laquelle son ravisseur a pu s'en emparer avant de le revendre dans un autre pays, et cela, sans que personne ne réagisse.

Ce constat d'échec piqua au vif la susceptibilité de la policière.

—Il ne faudrait pas exagérer! riposta-t-elle. Les criminels n'ont pas la vie aussi facile que vous osez le prétendre.

—Je répète simplement ce que Tibo me raconte, répliqua madame Irma d'un ton neutre.

—Et par hasard... votre spectre aurait-il d'autres accusations à formuler?

—Bonne Sainte-Anne! Arrêtez de prendre les paroles de Tibo pour des accusations! lança tante Émilie. Personne, ici, ne vous traite de bonne à rien! Toute la population de la ville de Québec sait très bien que vous êtes une policière hors pair.

Du coup, la détective respira mieux. Tante Émilie avait raison. Elle pouvait remuer ciel et terre pour innocenter ceux qui en valaient la peine.

—Je suis certaine que Tibo ne désirait pas vous insulter, la rassura Alice, secondée, sur ce point, par Daniel.

—Je sais... je sais... se morfondit la policière avec en tête, rien d'autre que le désir de remplir le carrosse qui se trouvait juste derrière tante Émilie. Quant aux divagations de la voyante, elles la rendaient folle de rage.

—Avant de nous énerver, proposa tante Émilie, laissons madame Irma se concentrer sur ses visions.

Du coup, tous les regards se tournèrent vers la voyante. Alice y alla d'une question qui lui brûlait les lèvres depuis qu'elle avait appris que son fils vivait toujours.

—Tibo reviendra-t-il à la maison?

Ce à quoi madame Irma répondit par l'affirmative. Et si c'était vrai... Juste d'y croire, ne serait-ce qu'un seul instant, délestait les parents de leur chagrin, comme si cela leur permettait de retrouver leur raison de vivre.

—Comment Tibo s'y prendra-t-il pour revenir chez lui? interrogea tante Émilie, curieuse de connaître la fin heureuse de l'histoire.

Question qui ne fut pas sans piquer la curiosité de la policière.

—Pour revoir votre fils, annonça madame Irma, il vous faut fonder un mouvement international dont le mandat sera de presser les gouvernements pour qu'ils mettent fin à la traite des enfants.

«Comme si nous avons besoin d'une voyante pour fonder un mouvement!» songea la policière.

—Est-ce que Tibo désire nous transmettre d'autres messages? s'enquit Daniel, tenant à connaître l'ensemble des exigences formulées par son fils pour accélérer son retour à la maison.

Madame Irma se concentra avant d'afficher un visage plus enjoué.

—Votre fils aimerait que vous lui fabriquiez un frère ou une sœur avant son retour.

Voilà qui fit la joie de tous, sauf celle de la policière, laquelle préféra s'en tenir à son carnet de notes. L'allusion à la conception d'un enfant lui faisait trop ressasser les malheurs engendrés par son infertilité. Même si la vie devait continuer de tourner, Alice et Daniel n'affectionnaient pas l'idée d'agrandir la famille alors que la disparition de Tibo était encore toute fraîche.

—Vous ne devez pas laisser les âmes qui comptent sur vous pour se réincarner passer outre leur destin, les prévint madame Irma.

Le couple capta le message, sans toutefois trop s'arrêter sur l'aspect de la réincarnation. Respirant faiblement, la voyante se mit à bredouiller:

—Votre fils vous aime.

—Nous l'aimons aussi, rétorquèrent en chœur les parents.

Cette dernière phrase semblait avoir rompu le contact avec Tibo. Un vide se répandit dans toute la pièce, au gré du va-et-vient des flammes des chandelles et des fumées d'encens. Puis une grande nostalgie s'empara subitement d'Alice. Daniel s'appuya contre elle pour combler l'absence que lui aussi venait de ressentir. Malgré cela, ni l'un ni l'autre ne se laissa sombrer dans le désespoir, maintenant supplanté par la certitude qu'un jour, leur bébé reviendrait.

—Merci, échappèrent-ils, reconnaissants.

—N'oubliez jamais, précisa madame Irma, qu'il y a une multitude d'êtres, dans l'invisible, qui sont là pour vous aider à assouvir votre peine. Demandez-leur de vous reconforter, et ils le feront.

De savoir qu'ils n'étaient plus seuls pour supporter le poids de leur malheur finit par apaiser les jeunes parents.

—Pensez-vous que la bonne Sainte-Anne vient me visiter chaque fois que je l'implore? se risqua à demander tante Émilie.

—Bien sûr... et elle n'est pas la seule à venir vous visiter.

—Bonne Sainte-Anne! Là, vous m'inquiétez.

—Vous ne devez pas avoir peur, les morts ne font de mal à personne.

—Ce serait le comble! lança tante Émilie, visiblement énervée.

—Tout à l'heure, l'informa Irma, votre sœur Huguette se promenait près de vous.

Ceci eut l'art de rendre tante Émilie mélancolique, de tristes souvenirs reliés au cancer de sa sœur refaisant surface.

—Au moment même où je vous parle, signifia la voyante, votre mari et votre fils déposent une main sur chacune de vos épaules.

Le rythme cardiaque de la vieille dame s'accéléra. Elle jeta une paire d'yeux discrète au-dessus de ses épaules, un peu comme si elle redoutait de tomber nez à nez avec des fantômes.

—Mais calmez-vous... si on refuse qu'ils se matérialisent, les morts demeurent invisibles.

—Je me demande si c'est une bonne nouvelle, rétorqua tante Émilie, fort peu rassurée.

—Ce n'est pas la première fois que vos deux hommes s'approchent de vous. Ils vous accompagnent dans tous les moments difficiles de votre vie. Vous avez certainement déjà dû ressentir cette même sérénité qui vous anime présentement...

L'autre dut convenir de la chose, car il était vrai que parfois, une sérénité apaisante venait l'habiter lorsqu'elle était gagnée par le tumulte et qu'elle se sentait à deux doigts d'exploser.

—Votre garçon vous demande de lui pardonner son geste... chuchota Irma.

Sauf la principale intéressée, pas un, autour de la table, ne savait ce dont il était question.

—Votre fils insiste pour que vous arrêtiez de vous laisser ronger par la culpabilité. Vous avez été une excellente mère, mais vous ne pouviez pas l'éloigner de son destin.

Tante Émilie sortit quelques mouchoirs de son sac à main.

—Dites-lui que je l'aime, sanglota-t-elle.

—Il le sait...

—Pendant que vous y êtes, rappelez donc à mon chenapan de mari qu'il aurait pu attendre un peu avant de trépasser.

—Il fallait qu'il vous quitte pour que vous ayez la chance d'aimer un autre homme, l'informa madame Irma en arborant une mine réjouie.

—Quoi? Mais je suis une femme fidèle, vous saurez!

—Sauf que le fait de rester fidèle à un fantôme vous empêche de vivre ce que le destin vous réserve.

—Je n'ai pas besoin d'un homme pour être heureuse!

—Il ne faut jamais dire: «Fontaine je ne boirai pas de ton eau», signifia madame Irma.

Tous les témoins de la scène s'amusaient de la chose, puisque le dicton récité par la voyante ressemblait davantage à une prédiction qu'à des paroles jetées en l'air. Tante Émilie écarta les mâchoires, prête à réfuter l'avenir qu'on lui prédisait, mais n'osa pas protester. En son for intérieur, elle savait parfaitement qu'il était vain de faire le vœu de chasteté en la mémoire de son défunt mari.

—À la grâce de Dieu! lança-t-elle en acceptant finalement l'idée de vivre une dernière amourette avant que ce ne soit son tour de passer de vie à trépas.

Les futures péripéties amoureuses de tante Émilie contrariaient quelque peu la policière. Alors pour rappeler à la voyante la véritable raison de sa venue, elle dit:

—Avez-vous d'autres révélations à nous transmettre concernant la disparition de Tibo?

—Je vois un grand homme très musclé, placé juste derrière vous, lui fit savoir madame Irma.

Cette réponse sans lien avec sa question irrita la policière, laquelle n'avait aucune envie de rechercher l'identité de ce nouveau visiteur de l'au-delà. Trop facile, selon elle, de répéter les paroles d'un mort en sachant pertinemment que personne ne pouvait les valider.

—Bonne Sainte-Anne! Mais vous êtes hantée par le fantôme de Léopold! s'exclama tante Émilie en attrapant son sac à main pour assommer le spectre.

Par chance, le policier contrecarra l'assaut avant que sa collègue ne fasse les frais de cette attaque.

—Il y a une jeune femme, délicate et pas très grande, qui l'accompagne, ajouta madame Irma.

—Bonne Sainte-Anne! répéta tante Émilie. C'est sûrement la fille de ma nièce! Non... je dois me tromper. Cathy n'oserait certainement pas se présenter en même temps que le salaud qui l'a conduite à l'abattoir!

—C'est elle, fit madame Irma.

La policière faillit s'en prendre à tante Émilie. Non, mais... allait-elle cesser de donner des noms à tous les fantômes que la voyante inventait?

—Lorsqu'ils vivaient sur terre, reprit cette dernière, Léopold et Cathy s'aimaient. Ils ont donc décidé de continuer à former un couple après leur mort afin de s'aider mutuellement à évoluer vers la lumière.

—Mais Léopold a tué Cathy! s'écria tante Émilie, catastrophée.

—Lors de son passage sur terre, il devait apprendre à connaître la vraie valeur de l'amour. Il regrette profondément que son parcours l'ait obligé à emprunter la voie de la violence pour y arriver.

Tante Émilie avala difficilement cette explication. Elle jeta un regard accusateur au-dessus de la tête de la policière, ne serait-ce que pour signaler à Léopold qu'elle était loin de le classer dans la catégorie des saints. Par pure précaution, elle glissa lentement sa main à l'intérieur de son sac à main pour attraper son chapelet.

—Pourquoi Léopold et Cathy se tiennent-ils derrière moi? questionna la policière, peu impressionnée par les chimères de la voyante.

—Ils veulent vous aider à arrêter monsieur Karl.

L'idée de vengeance envers celui qui avait fauché une partie de sa famille tenaillait cette chère tante Émilie.

—Je me demande bien comment des fantômes pourront m'aider à mettre le grappin sur un criminel, se moqua la policière.

—Léopold et Cathy communiquent avec vous depuis plusieurs mois afin d'alimenter votre intuition... mais vous ne comprenez pas toujours ce qu'ils vous essaient de vous dire.

Cette remarque sonna une cloche chez son interlocutrice qui sur le coup, se rappela qu'il lui arrivait fréquemment de rêver au tiroir de la morgue dans lequel elle avait vu le cadavre de Cathy. Chaque fois, elle la voyait se lever avant de lui demander de la suivre, et bien qu'elle désirait le faire, elle ne le pouvait pas, car ses jambes ne lui obéissaient plus. Il y avait aussi ces cauchemars à répétition où Léopold sortait de son condominium en flammes. Le type était transformé en torche vivante et la regardait d'un air suppliant pour qu'elle vienne le sauver. Jusque-là, elle croyait que ces rêves signifiaient qu'elle se dirigeait tout droit vers un *épuiement professionnel*. Son scepticisme envers les dons paranormaux de la voyante commençait à l'abandonner.

—Léopold et Cathy peuvent-ils m'indiquer l'endroit où se cache monsieur Karl? s'informa-t-elle en salivant presque.

—Les êtres de l'invisible ont le pouvoir de nous guider pour que nous puissions évoluer, se vit-elle répondre. Ils ne peuvent pas nous transmettre les réponses que nous cherchons sans que nous ayons d'abord fait l'effort de les découvrir. Soyez à l'écoute de votre intuition...

—Qu'est-ce qui me prouve que vous dites la vérité?

—Léopold me parle d'une sœur jumelle qui a été témoin du meurtre de son frère, affirma tout bonnement madame Irma.

Là, la policière était stupéfiée. Il lui apparaissait impossible que cette femme puisse avoir été mise au courant de ce fait.

—Bonne Sainte-Anne! se découragea tante Émilie. Si la vie d'un fantôme est aussi compliquée que ça, je n'ai vraiment pas hâte de mourir!

Son commentaire ne manqua pas de susciter les rires de l'assemblée. La voyante attendit que le silence revienne avant de poursuivre ainsi:

—Léopold me glisse à l'oreille qu'il aimerait vous parler de Nathalie.

—Qu'est-ce qu'il lui veut? questionna tante Émilie prête à se ruer vers le fantôme.

—Léopold regrette énormément le mal qu'il lui a infligé.

—Bonne Sainte-Anne! Je l'espère!

—Nathalie le tracasse énormément.

—Pourquoi?

—Il ne fait pas allusion au présent. Il pense à la terrible épreuve qu'elle devra affronter.

—Bonne Sainte-Anne! Quelle est donc la plaie d'Égypte qui va s'abattre sur elle?

La voyante se gardant de répondre, tante Émilie brûlait d'envie de la faire rôtir à petit feu, non sans l'avoir embrochée tel un poulet pour mieux extraire le jus du secret qu'elle taisait.

—N'insistez pas, la pria madame Irma. Je ne peux rien vous dire de plus.

Ceci laissa tante Émilie sans mot. Craignant que la voyante ne les devine, elle jugea préférable de chasser les pensées que cette réponse lui inspirait. Son interlocutrice plaça ensuite le bout de ses doigts sur ses tempes puis ferma les yeux pour méditer. Inspirée par ce cérémonial, tante Émilie y alla de quelques «Je vous salue Marie», ce qui procura une grande paix intérieure à Alice et Daniel. Puis soudain, les chandelles s'éteignirent, le plat dans lequel brûlait l'encens glissa lentement sur la table et un courant d'air glacial traversa la cuisine. Tous se crispèrent sur leurs chaises.

—Ils sont partis, annonça madame Irma en replaçant ses mains à plat sur la table. Vous pouvez rallumer.

Tante Émilie se précipita vers l'interrupteur, histoire d'éclairer la pièce au plus vite avant que les ustensiles et les assiettes ne se mettent à sortir de leurs armoires pour l'attaquer. Puis madame Irma se leva, prétextant qu'elle avait un autre rendez-vous. Avant de s'éclipser, elle fit toutefois le tour des invités en adressant un petit mot à chacun. .

—Ne laissez pas passer la chance d'être aimée, dit-elle à tante Émilie tout en lui serrant la main.

—Bonne Sainte-Anne! Ce n'est pas facile de mettre la fidélité au rancart après un mariage aussi heureux que le mien!

—Quelqu'un finira bien par vous forcer à vous émanciper, sourit la voyante. En attendant de succomber, n'oubliez pas de prendre soin de Nathalie.

—Je m'en occupe!

Ce disant, tante Émilie se dressa comme un soldat pour signifier qu'elle était prête à servir de rempart pour protéger sa nièce des intempéries susceptibles de l'accabler. Madame Irma s'approcha ensuite de la policière pour lui chuchoter à l'oreille: «Votre père est terriblement fier de vous.»

—Il est mort, signala l'autre.

—Je le sais, ma petite gadouze. Mais là où il est, il a encore le droit de vous admirer.

Le sobriquet «gadouze» confirma à la policière que le message provenait bel et bien de son père. Qui d'autre aurait pu connaître ce surnom affectueux par lequel il l'appelait lorsqu'elle était petite?

—Apprenez surtout à être fière de vous sans attendre l'assentiment des autres, la prévint la voyante, le regard profondément ancré dans le sien.

Passant devant le policier, elle déposa une main sur son épaule en lui disant: «Continuez de l'inspirer». En guise de réponse, le jeune homme déposa un baiser en pincette sur la joue de sa compagne. Finalement, la voyante se planta devant les parents de Tibo pour les prévenir de ceci:

—Votre fils compte sur vous pour mettre fin à la traite d'enfants.

Alice et Daniel, la serrèrent dans leurs bras tout en la gratifiant d'une pluie de mercis. À son départ, la dame laissa derrière elle des êtres entièrement transformés. Dès lors, le carrosse vide de Tibo ne générât plus la même souffrance. Les parents du bambin disparu pouvaient se risquer à le toucher sans craindre de s'effondrer en larmes. Ils savaient maintenant ce qu'ils devaient faire pour retrouver leur fils.

—À partir d'aujourd'hui, affirma Daniel, plus personne ne vivra le même malheur que le nôtre. Fini le règne des ravisseurs de bébés et fini la traite d'enfants!

—Bonne Sainte-Anne! laissa entendre tante Émilie. J'espère que tu crois aux miracles!

—Si pour accomplir un miracle, il me faut rencontrer un à un tous les gouvernements de la planète, vous pouvez être assurée que je le ferai! jura Daniel en brandissant le poing de la victoire.

—Tu en auras pour des années... se découragea Alice.

—Votre conjointe a raison! approuva la policière.

—Aussi bien mettre une croix sur le retour de Tibo, se désespéra Alice.

—Bonne Sainte-Anne! râla tante Émilie. La voyante ne peut quand même pas nous avoir fait un cadeau aussi empoisonné! Il existe certainement un moyen plus rapide et efficace pour sensibiliser la planète à notre cause.

Puisqu'elle avait dit cela en fixant la policière, celle-ci, mal à l'aise, ne put que rétorquer:

—Que voulez-vous que je vous fasse? Je n'ai même pas le pouvoir d'influencer le maire de ma propre ville, alors...

—Vous devez bien avoir une idée, insista tante Émilie.

—J'avoue que non.

—Et vous, mon petit garçon? demanda tante Émilie en se tournant vers l'autre policier.

Au même moment, un éclair de génie fit bondir Daniel.

—J'ai une idée, hurla-t-il.

—Bonté divine, jeune homme! répliqua tante Émilie. Je dois admettre que j'ai bien hâte de l'entendre.

Daniel gonfla le torse puis lança:

—Je propose d'organiser une manifestation devant le siège des Nations Unies à New York. Nous pourrions réclamer la permission d'adresser un discours pour convaincre les gouvernements de s'impliquer dans notre croisade contre la vente d'enfants.

—Voilà une très bonne idée, agréa tante Émilie. Servons-nous de Flécebouque pour annoncer l'événement!

—On dit «Facebook», corrigea Alice.

—C'est ce que j'ai dit, affirma tante Émilie sans trop comprendre.

—Il n'y a plus de temps à perdre! s'écria Daniel. Nous avons un discours à préparer et une manifestation à organiser!

—Parfait! fit Alice. Je me charge de Facebook!

—Et moi, enchaîna Daniel, je m'occupe du discours!

—Et moi? s'inquiéta tante Émilie, qu'est-ce que je peux faire pour vous aider?

—Puisque vous avez la parole facile, soumit Daniel, vous allez contacter les journalistes.

Ce que la vieille dame accepta avec joie. Les journalistes n'avaient qu'à bien se tenir... elle avait déjà plus d'arguments qu'il n'en fallait pour les obliger à médiatiser leur croisade contre le commerce d'enfants. L'inconfort de la policière se percevait aisément, elle qui savait pertinemment que son chef n'apprécierait guère l'idée d'une telle manifestation. C'est pourquoi elle préféra se retirer, avant que cette chère tante Émilie ne cherche à l'impliquer dans leur projet.

—Voyante de merde! grommela-t-elle en empruntant le chemin de la sortie.

—Pourquoi la dénigres-tu? la questionna son partenaire. Moi, je l'ai trouvée plutôt impressionnante.

—Parlons-en! J'arrive ici dans l'espoir de rencontrer quelqu'un capable de m'aider à localiser les bébés enlevés, et voilà que je me retrouve avec une manifestation sur les bras!

—L'idée est plutôt bonne, non?

—Tu dérailles ou quoi? Depuis le jour du deuxième enlèvement, la population nous accuse de traîner les pieds. Je ne vois rien de réjouissant à l'idée de manifester devant le siège des Nations Unies pour souligner que des milliers d'enfants sont enlevés et vendus partout dans le monde!

—Respire. Tu sais parfaitement que sans les moyens de pression exercés par la population, les politiciens n'agiront jamais.

—Je n'ai rien contre, pourvu qu'ils ne se servent pas de nous comme boucs émissaires. Ça me rend vraiment nerveuse tout ça.

—Au lieu de déprimer, tu devrais plutôt songer au fait qu'une telle manifestation obligera très certainement l'organisation de monsieur Karl à ralentir ses activités.

—C'est bien la seule bonne chose qu'on pourra en tirer.

## Chapitre 19

### Toute vérité n'est pas bonne à dire

Quelques jours après l'épisode de la voyante, le chef réclama que la policière et son collègue s'amènent à son bureau.

—Et que ça saute! ordonna-t-il.

Ses deux employés étaient à peine entrés qu'il gronda aussi bruyamment qu'une fournaise ayant avalé trop de charbon.

—Enfin! Vous voilà mes sacripants!

—Quelque chose ne va pas? risqua innocemment la policière.

Du coup, l'autre bondit de sa chaise.

—Je viens d'apprendre qu'une méga manifestation va se dérouler devant les Nations Unies! hurla-t-il.

—Comment l'avez-vous su? questionna le policier en évitant de se tenir trop près de son interlocuteur.

—Vous n'avez pas lu les journaux?

—Pas vraiment, répliqua l'agente.

—Vous auriez eu intérêt! Nos grands *patrons* viennent de me passer tout un savon après les avoir lus! C'est la deuxième fois qu'une de vos enquêtes tourne en manifestation!

Ce disant, le chef faisait allusion à la manifestation qui avait succédé à la disparition de plusieurs adolescentes, à l'époque où monsieur Karl opérait son commerce illégal de pornographie juvénile.

—Mais nous ne pouvons pas empêcher la population de descendre dans la rue pour manifester, argua le policier.

—C'est vrai, mais lorsque ce sont les parents d'un des enfants disparus qui organisent la manifestation en question et que de notre côté, nous tardons à mettre la main sur les ravisseurs, laissez-moi vous dire que nos têtes se retrouvent sur le billot!

—Mais notre enquête progresse, affirma le policier.

—J'ose espérer que nous avons du solide à livrer aux journalistes... Ne serait-ce que pour nous sortir la tête de toute cette merde qui nous lèche les oreilles!

Le pauvre chef était au bord de l'explosion.

—Je crains que les journalistes doivent rester sur leur faim, laissa entendre la policière.

—Où en êtes-vous avec la mère porteuse qu'on a repêchée dans la rivière Saint-Charles?

—Nos efforts pour trouver un témoin qui l'aurait aperçue avant son assassinat n'ont rien donné, répondit l'agent.

—Avez-vous retrouvé la Yaris qui a été utilisée pour l'enlèvement aux *halles du Faubourg*?

—Elle semble s'être volatilisée, soupira la policière.

—Et les ravisseurs?

—Volatilisés avec la Yaris!

—Mais on doit absolument livrer un coupable au peuple! cria le chef en donnant un violent coup de poing sur son bureau.

—Je ne peux tout de même pas en inventer un! Je préfère être prudente plutôt que d'arrêter un innocent que je serai forcée de relâcher par la suite.

La jeune femme songeait alors à cet homme qu'ils avaient arrêté du simple fait qu'il ressemblait au ravisseur aperçu sur les bandes vidéo de l'*Épicier du Quartier*.

—Vaut mieux arrêter un innocent, signala le patron, que de passer pour des incapables et se retrouver avec une manifestation sur les bras!

—Si vous nous aviez fourni les renforts demandés lors de l'enlèvement survenu aux *halles du Faubourg*, nous aurions pu arrêter les coupables et notre enquête ne piétinerait pas autant! riposta l'employée.

Cette dernière éprouvait toujours du mal à digérer ce fameux refus. Mais heureusement pour le principal intéressé, elle avait suffisamment de retenue pour ne s'en tenir qu'à de simples reproches. Soudain, à la manière d'un taureau, le chef se rua vers la porte de sortie.

—Suivez-moi! commanda-t-il.

—Où allons-nous? demandèrent les deux autres en courant tant bien que mal à sa suite.

Lorsqu'ils atteignirent le hall d'entrée de la centrale, une meute de journalistes les attendait. Une tonne de micros les encerclait et les questions fusaient de partout. Un journaliste aborda la question en lien avec l'arrestation d'un suspect qui en fin de compte, était innocent.

—Il faudrait poser la question à celle qui a procédé à son arrestation, répliqua le chef en se retournant vers la policière.

En moins de deux secondes, tous les micros se braquèrent sur celle-ci.

—Ma présence aux *halles du Faubourg* prouve que je ne croyais pas du tout que c'était le ravisseur qu'on avait mis derrière les barreaux, se défendit-elle.

Et voilà pour le chef!

—Puisque vous étiez sur place, pourquoi n'avez-vous pas pu empêcher l'enlèvement d'un autre bébé? questionna une autre journaliste.

Question qui frappa de plein fouet celle de qui on attendait une réponse. La pauvre sentait des sueurs froides lui parcourir toute la colonne vertébrale.

—Je peux vous assurer que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter qu'un autre drame se produise, répondit-elle.

Par souci de loyauté, elle se garda bien de dénoncer le fait qu'on avait refusé sa demande de renforts, ce qui lui aurait certes permis d'exercer une meilleure surveillance. Devinant la réponse qui brûlait les lèvres de sa protégée, le chef, gagné par la culpabilité, s'empara de la parole.

—Nous avons de bonnes raisons de croire, annonça-t-il, que nous parviendrons à localiser le ravisseur et sa complice d'ici quelques jours.

Bien que son employée jugeait qu'il y allait un peu fort, elle comprit que l'astuce visait à acheter du temps et à clore la conférence de presse au plus vite.

—Pensez-vous faire encore appel à une voyante pour y parvenir? s'enquit une journaliste.

Le chef posa aussitôt un regard hautement interrogateur sur la policière avant de la voir incliner la tête. Du coup, il comprit que la question était fondée. Il répondit donc:

—Nous ferons appel à des voyantes et même... à l'armée, s'il le faut!

—Que pensez-vous de cette manifestation planifiée par les parents du bébé qu'on a enlevé chez l'*Épicier du Quartier* et qui doit se tenir devant les locaux des Nations unies? interrogea encore un journaliste.

Le chef se recula pour céder la parole à son acolyte.

—Nous habitons dans un pays libre, affirma cette dernière. Chacun a le droit d'agir à sa guise... pourvu qu'il n'enfreigne pas la loi.

Sa réponse fut à ce point parfaite que son supérieur décida de couper court à la conférence. Une fois à l'abri des micros, il interpella sa subalterne.

—Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez associé une voyante à votre enquête...

—C'est plus facile que de faire appel à l'armée, ironisa l'autre en arborant un large sourire.

## Chapitre 20

### Un cadeau inattendu

—Tu as vraiment cloué le bec du chef avec ton «faire appel à l'armée», pouffa le policier lorsqu'avec sa coéquipière, il regagna leur bureau.

Celle-ci, toutefois, rigolait un peu moins. La conférence de presse, tout autant que la discussion avec le chef, ne lui rappelait que trop bien qu'elle n'avait à peu près aucun indice tangible pour coffrer les coupables. Ce damné monsieur Karl devait bien rire dans sa barbe.

—On étouffe ici, fit-elle en se relevant péniblement de sa chaise. Allons nous balader.

—Où veux-tu aller?

—Ailleurs qu'ici.

Son compagnon savait qu'il était inutile d'en rajouter plus. Chaque fois que sa belle était dans un tel creux de vague, il fallait qu'elle saute dans l'auto-patrouille. Comme si le fait de bouger lui donnait l'impression d'avancer. Mais c'était plutôt risqué car en pareilles circonstances, elle insistait toujours pour prendre le volant alors même que son niveau de concentration était au plus bas. Avec le temps, il avait fini par prendre l'habitude de devenir ses yeux pour éviter que...

—Attention! cria-t-il soudainement.

Un homme en panique gesticulait devant leur voiture. La policière freina si brutalement que son voisin de siège passa à deux doigts de se frapper la tête contre le coffre à gants.

—Tu parles d'un con! ragea-t-elle. On a failli l'aplatir comme une crêpe!

—Allons voir ce qui se passe, fit l'autre en débouclant sa ceinture de sécurité.

Il avait à peine prononcé sa phrase que l'homme tira sur sa portière. Tout juste s'il ne l'arracha pas.

—Ma femme va accoucher! hurla-t-il.

L'urgence de la situation aviva la nervosité de la conductrice qui se remettait à peine de l'incident précédent.

—Pouvez-vous m'aider? supplia l'homme en s'agrippant solidement à l'avant-bras de l'agent de police.

—Où est votre femme? demanda la policière.

—Elle est là! indiqua l'homme en pointant son doigt vers un petit camion de déménagement stationné à la fois sur la rue et le trottoir.

—Suivez-nous ! lança le policier qui ne demandait pas mieux que de se dégager de l'étau qui comprimait de plus en plus son avant-bras, nous allons activer notre sirène et vous frayer un chemin jusqu'à l'hôpital.

—Mais c'est impossible! Pas moyen de bouger ma femme sans mettre la vie de notre bébé en danger!

—On peut aller voir?

—Mais bien sûr...

La policière suivit les deux hommes. Lorsqu'elle se retrouva en face de la portière entrouverte du camion, elle tomba nez à nez avec une femme étendue sur une banquette.

—J'ai perdu mes eaux, l'entendit-elle gémir. Mes contractions sont très rapprochées. Je sens que le bébé est sur le point de sortir.

Posant la main sur l'épaule de sa collègue, le policier lâcha:

—Je crois que nous allons devoir nous transformer en sages-femmes.

—Mais je n'ai jamais fait ça! paniqua la jeune femme.

Le futur père la saisit alors par la main pour lui dire:

—Vous êtes certainement mieux qualifiée que moi pour assister ma femme.

Ces propos rendirent son interlocutrice à ce point confiante que du coup, elle se sentait invincible. S'approchant de la femme en douleurs, elle prit sa main tout en faisant le plein d'oxygène.

—Quel est votre nom?

—Claudette Gagnon.

—Ma chère Claudette... nous allons vous aider à mettre votre bébé au monde.

Le policier se retira quelques secondes pour composer le 911 et entrer en communication avec une personne en mesure de bien guider sa partenaire. Ensuite, tout se passa si vite que plus personne ne songeait à s'affoler. Claudette poussa son bébé vers la sortie avec délicatesse, sans aucune complication. Ainsi, l'assistante improvisée put facilement cueillir le nouveau-né entre ses bras, le tout sous les judicieux conseils que s'empressait de lui répéter son copain au fur et à mesure qu'ils lui étaient transmis au téléphone. Elle commit toutefois un impair lorsque vint le temps de couper le cordon ombilical, faisant éclabousser un liquide rougeâtre sur la robe immaculée de la nouvelle maman. Finalement, comme le veut la tradition, le bébé poussa son premier cri avant d'être officiellement présenté à ses parents, Claudette et Hubert. C'était une belle petite fille potelée et au teint rosâtre. Elle faisait bouger ses bras et ses pieds dans tous les sens, comme pour mieux signaler sa présence.

Une poignée de badauds, attirés par cet événement pour le moins inusité, applaudirent chaudement la policière lorsqu'elle sortit du camion, non sans éponger la sueur qui perlait sur son front. Parmi ses admirateurs se trouvaient quelques journalistes, lesquels avaient été avisés de la chose par quelques témoins de la scène. Aussi, s'étaient-ils rués vers le petit camion transformé en salle d'accouchement de fortune.

Lorsqu'elle se rendit compte de leur présence, Claudette devint nerveuse, mais fut vite rassurée lorsque son conjoint lui souffla à l'oreille que ces journalistes ne pourraient

que les servir. En effet, comment la clinique *La magie de la cigogne* arriverait à leur arracher un enfant né sous les feux de la rampe? Il n'en fallait guère plus pour que la nouvelle maman se prête au jeu et s'efforce d'épater les représentants de la presse. L'arrivée de l'ambulance mettant fin au spectacle, Hubert promit aux reporters de les recevoir à la sortie de l'hôpital. Pas question de laisser passer ce moment de gloire qui allait certes lui permettre de garder son enfant.

Lorsque les ambulanciers prirent en charge la mère et l'enfant, la policière, qui jusque-là avait fait preuve d'un calme à toute épreuve, sentit ses nerfs la lâcher. Et ce n'est sûrement pas ces journalistes qui la poursuivaient pour recueillir son témoignage qui allaient l'aider à contrôler les secousses nerveuses qui la faisaient trembler de partout! Cette gloire instantanée la poussa à vouloir prendre le large, mais c'eût été trop bête de se défilier à un moment où la police avait bonne presse. Tout se déroulait parfaitement bien jusqu'au moment où une journaliste, plus futée que les autres, parvint à associer le visage de l'héroïne à celui de la détective chargée de l'enquête relative à la disparition de poupons. Du coup, celle qui venait d'être démasquée croulait sous les questions. Tellement, qu'elle en était apeurée. Lâchant des «Rien à déclarer» en rafale, elle s'affolait de plus en plus. Heureusement, le clignotement des phares de l'autopatrouille lui inspira l'idée d'inventer une urgence pour s'éclipser au plus vite. Les journalistes tentèrent bien de s'interposer pour lui barrer le passage, mais elle parvint à se faufiler jusqu'à la voiture, que son collègue démarra promptement.

—Merci! lança-t-elle en voyant les silhouettes des journalistes diminuer à vue d'œil.

—Voudrais-tu retourner à la centrale?

Elle faillit répondre par l'affirmative, mais sa petite voix intérieure lui inspira une tout autre idée.

—Allons plutôt rendre visite à l'enfant que nous venons de mettre au monde, indiqua-t-elle.

Haussant les épaules, son copain se plia à sa volonté et prit la direction de l'Hôpital Saint-François d'Assise.

—Commences-tu à te découvrir une fibre maternelle? l'interrogea-t-il.

—Très drôle... Ce n'est pas une visite de courtoisie que nous allons rendre. Je veux simplement éclaircir une ou deux petites choses qui m'ont intriguée durant l'accouchement.

—Crois-tu que ce couple serait impliqué dans le réseau de mères porteuses de monsieur Karl?

—L'avenir nous le dira... répondit distraitement l'agente tout en consultant son BlackBerry pour trouver un renseignement.

Son compagnon n'insista pas, sachant que lorsqu'elle se refermait de la sorte, il devenait impossible de lui soutirer quoi que soit. Du moins, pas avant qu'elle ne parvienne à confirmer ou infirmer les doutes qu'elle pouvait entretenir au sujet d'un témoin ou d'un suspect, ce qui, dans le cas présent, ne saurait tarder puisque l'hôpital Saint-François d'Assise était en vue. Après un détour à la boutique de cadeaux, le duo se dirigea vers la chambre du nouveau-né.

L'arrivée imprévue des représentants de la loi inquiéta vivement Claudette. Mais elle respira mieux lorsqu'elle les vit déposer une minuscule peluche en tissu dans le berceau de Juliette. La détective félicita d'abord la nouvelle maman puis alla droit au but de sa visite.

—Pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous n'arrêtez pas de crier: «Ils vont nous enlever notre enfant» durant votre accouchement?

Devant cette question, Claudette se raidit sous ses couvertures.

—C'est que... depuis l'enlèvement des deux bébés chez l'*Épicier du Quartier* et aux *halles du Faubourg*, nous avons peur de figurer sur la liste du ravisseur, expliqua Hubert en déposant une main réconfortante sur celle de sa femme.

Voilà qui ne permettait guère de faire progresser l'enquête. Devinant le désarroi de sa partenaire, le policier prit le contrôle de l'interrogatoire et demanda:

—Pourquoi déménager juste au moment où votre conjointe risquait en tout temps d'accoucher?

—Avec une famille à faire vivre, rétorqua Hubert, le piètre salaire que je gagne ne suffira plus. J'ai donc décidé d'aller m'établir sur la Côte-Nord pour profiter des nombreux emplois qui se créent actuellement là-bas.

—Se pourrait-il qu'il y ait autre raison derrière cette décision?

—Pas du tout.

—N'aviez-vous pas plutôt l'intention de prendre la fuite pour vous défaire d'un certain contrat et ainsi, éviter de perdre votre bébé? voulut vérifier la policière.

La question, franchement directe, poussa Claudette à se raidir plus que jamais sous ses couvertures.

—Mais où avez-vous pigé cette idée grotesque? s'offusqua Hubert en rougissant comme un homard. Nous n'avons jamais eu l'intention de vendre notre enfant!

Cette subite colère aviva les soupçons de l'interrogatrice. Il était évident que cet homme mentait.

—En aucun moment, vous n'avez songé à vendre votre enfant? insista-t-elle.

—Cette idée ne m'a jamais effleuré l'esprit! Vous m'insultez avec vos accusations! Si vous n'étiez pas les bons samaritains qui ont aidé ma femme à accoucher, je vous chasserais de cette chambre à grands coups de pieds dans le derrière.

—Pardonnez-moi si mes propos vous ont offensé, monsieur. C'est que je suis persuadée que les enlèvements d'enfants sont directement reliés à un réseau qui recrute des mères porteuses pour vendre leurs bébés au plus offrant. Toutes les personnes qui détiennent des indices susceptibles de nous aider à démanteler ce réseau ont le devoir de nous révéler ce qu'elles savent. Nous devons à tout prix arrêter le ravisseur avant qu'il ne s'attaque à un autre enfant.

Se sentant prise au piège, Claudette se tourna vers Hubert, l'air de réclamer l'autorisation de parler. Du coup, la détective sentit qu'elle était sur le point d'obtenir des aveux. Ignorant son épouse, Hubert se retourna vers les agents et dit:

—C'est à mon tour de vous adresser mes plus plates excuses. Je me suis emporté un peu trop vite. C'est probablement dû à l'énervement causé par l'accouchement im-

prévu de ma femme. Ce serait idiot de vous reprocher de tout vouloir mettre en œuvre pour éviter qu'un autre bébé soit enlevé. Croyez-moi, j'aimerais bien vous aider, mais ma femme et moi n'avons rien à voir avec les manigances d'une quelconque organisation criminelle. Nous sommes des gens honnêtes qui ne demandons qu'à vivre notre vie sans nuire aux autres.

La réplique était si sincère et convaincante qu'il aurait été déplacé de la mettre en doute.

—Je vous assure que je ne remets nullement en question votre honnêteté. Je voulais simplement savoir si vous étiez en mesure de nous aider à faire progresser l'enquête.

La policière aussi avait usé d'un ton sincère pour prononcer ces mots. Mais en son for intérieur, elle était convaincue que le couple lui mentait.

—Je vous crois sur parole, répliqua Hubert en inclinant la tête.

Claudette rabaissa quelque peu ses couvertures, s'avança vers l'avant et desserra les mâchoires. Sûr qu'elle savait des choses et qu'elle voulait parler. Alors que la policière espérait plus que tout qu'elle passe aux aveux, Hubert interféra pour museler sa femme. Faisant fi de lui, celle-ci échappa un «Nous...» Vif comme l'éclair, Hubert s'empressa de l'interrompre en disant:

—Nous ne vous remercierons jamais assez pour l'aide que vous avez su nous apporter lors de l'accouchement.

Claudette se renfrogna sans mot dire pendant que les joues de la policière tournèrent au rouge. Non pas en raison des remerciements d'Hubert, mais bien parce qu'elle bouillonnait de rage. Mais pourquoi les témoins potentiels se défilait-ils tous ainsi?

—En vous aidant, se contenta de répliquer poliment son collègue, nous avons simplement fait notre travail. Je vous souhaite la meilleure des chances en Côte-Nord.

Le BlackBerry de l'agente se mit alors à vibrer. Pendant qu'elle prenait connaissance du texto, Hubert devint anxieux.

—Avez-vous d'autres questions pour moi? se risqua-t-il à lui demander.

Ce à quoi elle rétorqua, d'un air soupçonneux:

—Un enquêteur m'informe à l'instant que depuis février, vous avez déposé de grosses sommes d'argent dans votre compte bancaire.

Ravalant sa salive, Claudette tira sur ses draps. Décidément, il y avait anguille sous roche... mais quoi, au juste?

—Nous avons reçu un héritage, mentit Hubert.

Cette réponse un peu trop facile ne manqua pas d'énerver l'enquêtrice.

—Et... serait-ce trop vous demander de nous préciser le nom de la personne qui vous a couché sur son testament? exigea-t-elle de savoir avec une légère dose d'agressivité dans la voix.

—C'est un cousin qui pour moi, était un véritable frère... N'est-ce pas, chérie?

Figée tel un bloc de glace, Claudette valida l'information en hochant la tête.

—J'imagine que vous êtes en mesure de prouver vos dires, supposa la policière en espérant ainsi acculer ces vils menteurs au pied du mur.

—Mais certainement, fit fièrement Hubert. Voici une copie de la lettre du notaire qui confirme que j'ai bien reçu un héritage.

L'agente s'empara de la feuille en y allant d'un ultime effort pour ne pas la transformer en confettis. Aussi, c'est avec beaucoup de difficultés qu'elle parvint à se concentrer suffisamment pour inscrire dans son calepin le nom du cousin, prétendument décédé accidentellement à l'âge de trente ans. L'adresse du notaire la fit toutefois sourciller. Elle la montra à son confrère qui à son tour s'étonna.

—Quelque chose qui ne va pas? questionna Hubert.

—Pas du tout, répondit-elle d'une voix presque suspicieuse en lui rendant le document. Mes condoléances à vous et à votre famille.

C'en était trop pour Claudette qui fut incapable de retenir ses larmes. La policière ne savait que trop bien que ces pleurs n'avaient rien à voir avec la perte d'un être cher. Pour mieux resserrer l'étau, elle demanda à Hubert:

—À quel endroit votre cousin a-t-il été enterré?

—Au cimetière de Cap-Rouge, déclara l'homme dont le ton laissait parfaitement deviner qu'il s'agissait d'une réponse apprise par cœur.

Pendant ce temps, Claudette, elle, semblait inconsolable.

—Excusez-la, tenta habilement son époux pour expliquer son état, la perte de mon cousin l'a fortement ébranlée.

Celle à qui il s'adressait passa bien près d'exploser.

—D'autres questions? enchaîna-t-il le plus innocemment du monde.

—Ce sera tout pour l'instant, signifia le policier en retenant subtilement sa compagne avant qu'elle ne cède à la brutalité. Nous vous remercions pour votre collaboration.

—C'est plutôt moi qui devrais à nouveau vous remercier pour votre aide, précisa cordialement Hubert.

—Je vous répète que nous n'avons fait que notre devoir, répondit humblement son interlocuteur.

Alors qu'elle suivait ce dernier vers la sortie, une nouvelle question vint à l'esprit de la policière. Du coup, elle se retourna pour demander à Claudette:

—Quel est le nom du médecin qui vous a suivi pendant votre grossesse?

Très vite, Hubert intervint en affirmant:

—Nous n'avons aucun médecin.

—Ce n'est pas un peu risqué?

—Nous faisons confiance à la vie et comme elle s'est toujours bien occupée de nous... trouva à répondre Hubert en désignant de la main sa magnifique petite fille.

La réplique était bien songée.

—Bien sûr, marmonna l'autre avant de s'éclipser.

—Nous aurions dû leur avouer la vérité! lança Claudette lorsqu'elle fut seule avec son époux.

—Tu as peut-être raison, convint celui-ci. Plus j'y pense, plus je crois que le médecin de la clinique *La magie de la cigogne* est impliqué dans le réseau de mères porteuses dont ces policiers viennent de nous parler.

Il observa sa fille qui dormait bien sagement tout en songeant aux parents dont les enfants avaient été enlevés. Facile d'imaginer le calvaire de ces pauvres gens.

—Nous ne pouvons pas nous taire, signifia Claudette.

Se tournant vers elle, Hubert riposta:

—Même si notre vie en dépend?

—Je préfère mourir plutôt que de passer le reste de ma vie à me répéter que j'aurais pu aider des parents à retrouver leur enfant.

Le fait de devoir ainsi se débattre toute sa vie avec des remords de conscience tenaillait également Hubert.

—Je vais tenter de rattraper les policiers avant qu'ils quittent l'hôpital, décida-t-il, en embrassant rapidement sa douce moitié.

Chemin faisant vers l'ascenseur, la policière ne décoléra pas.

—Tu en connais beaucoup, toi, des héritiers qui transportent leurs documents notariés avec eux? questionna-t-elle.

—Uniquement ceux qui ont des choses à se reprocher...

—Dis-moi... est-ce que l'adresse du notaire qui a signé la fameuse lettre te rappelle quelque chose?

—Oui, ça semble être la même que celle du notaire qui a signé les documents en lien avec l'héritage bidon que monsieur Karl nous a remis pour financer sa capture.

Le policier faisait ici référence à l'unique rencontre en tête à tête qu'ils avaient eue avec le criminel notoire. Celle-ci avait eu lieu à l'intérieur de la limousine de ce dernier et marquait le début du fameux défi qu'il leur avait lancé, soit celui de l'attraper. Il leur avait alors remis un document notarié via lequel il leur consentait un héritage totalisant un million de dollars pour financer sa capture. La policière avait longuement hésité à encaisser l'argent du diable, puis avait fini par se rendre chez le notaire, croyant bien y trouver un premier indice susceptible de coincer son ennemi juré. Mais hélas, une vive déception l'attendait. Soit le bureau du notaire avait été démantelé, soit il n'avait jamais existé.

—Le notaire a probablement fermé ses portes et ses dossiers se sont envolés on ne sait où! émit-elle tristement en composant le numéro le téléphone figurant sur la lettre remise par Hubert.

Et le message enregistré qu'elle entendit alors confirma ses dires. Puis les portes de l'ascenseur s'ouvrirent.

—Attendez! cria Hubert.

—Que pouvons-nous faire pour vous? questionna-t-elle en se retournant.

—Je ne vous ai pas tout dit, avoua enfin l'homme.

Voilà qui ramena un sourire sur le visage de son interlocutrice.

—Je vous écoute, fit-elle.

—Allons dans la chambre. Je ne voudrais pas que des oreilles indiscrètes entendent ce que j'ai à vous apprendre.

Ni l'un ni l'autre des policiers ne se fit prier. Même qu'ils auraient suivi cet individu jusqu'au bout du monde pour entendre ses révélations. Et ils ne furent pas déçus. Hubert les entretint au sujet du contrat qu'il avait signé avec la clinique *La magie de la cigogne*. Craignant de voir sa réputation entachée, Claudette plaida que l'argent résultant de la vente de leur bébé devait servir à acheter une maison, non sans ajouter que leur unique intention se résumait à offrir un environnement convenable à leurs futurs enfants. Bien que la policière comprenait les raisons, elle se permit de lui signifier qu'il fallait toujours se méfier de l'argent facile. Cette petite phrase moralisante ne fut pas prononcée vainement puisque tout de suite, celle qui admettait s'être laissé piéger jura de ne plus jamais se laisser ainsi berner par les belles paroles d'un pur inconnu venu frapper à sa porte.

Un inconnu avait frappé à sa porte? Oui, un vendeur itinérant, drôlement bien habillé, s'était présenté chez elle dans le but de la convaincre de devenir mère porteuse. L'histoire était identique à celle de Maryline. Belle coïncidence. Une petite odeur de monsieur Karl commençait à se faire sentir. Et cette odeur devenait de plus en plus perceptible lorsque Claudette expliqua que pour justifier les sommes perçues en échange de son poupon, l'homme lui avait remis un faux document notarié devant servir à prouver que son époux et elle avaient reçu un héritage. Ainsi donc, aucun cousin ne reposait en paix au cimetière de Cap-Rouge.

Le tout ressemblait étrangement à ce que monsieur Karl avait proposé aux deux policiers pour financer sa capture. Plus de doute possible. Claudette faisait bel et bien partie du réseau de mères porteuses mis sur pied par ce bandit. La policière se risqua à pousser plus loin sa chance en demandant s'il lui serait possible d'obtenir une copie du contrat passé avec le criminel. Sans se faire prier, Hubert ramassa une valise, plongea une main sous son contenu et en retira une enveloppe.

—Voilà, fit-il en la remettant à l'agente, c'est la copie originale.

Puis cette dernière entama la lecture du document. Le nom de la clinique *La magie de la cigogne* figurait au sommet de la feuille signée par Claudette, Hubert et le docteur Chamberland. Bingo! Elle venait de découvrir l'adresse de la fameuse salle d'accouchement de monsieur Karl. Peu s'en fallut pour qu'elle se mette à danser. Elle s'empara du contrat et s'empressa de remercier chaudement ses informateurs. Son enthousiasme n'était pas sans aider les jeunes parents à évacuer ce terrible sentiment de culpabilité qui depuis trop longtemps, les accablait. Par contre, l'aspect criminel qui entourait l'affaire les poussait à s'inquiéter pour leur sécurité.

Sur ce point, la policière les rassura. La médiatisation de la naissance de leur fille constituait leur meilleure arme de défense. De ce fait, un criminel, quel qu'il soit, serait très mal venu de s'en prendre à eux. Les journalistes ne tarderaient pas à tout publier, ce qui ne ferait qu'attiser la colère de la foule qui s'apprêtait à manifester devant le siège des Nations Unies. Dans un tel contexte, monsieur Karl avait intérêt à maintenir un profil bas.

—Qu'allons-nous faire de l'argent que la clinique nous a donné? s'inquiéta Hubert.

—N'avez-vous pas dit qu'il provenait de l'héritage que vous a laissé votre cousin? ironisa la policière.

—Mais... Vous savez que c'est un mensonge... rétorqua Hubert, mal à l'aise.

—Personne d'autre que nous ne le sait et je n'ai pas l'intention de vous dénoncer.

L'homme continua d'afficher son inconfort.

—Il nous arrive parfois d'embaucher des informateurs pour étoffer nos accusations, lui fit savoir la détective. Considérez que l'argent que vous avez reçu correspond au prix que nous aurions dû payer pour obtenir votre collaboration.

Il s'agissait là d'une forme de blanchiment d'argent, mais n'était-ce pas pour appuyer une noble cause? Hubert respira mieux, se disant qu'à présent, l'argent qu'il avait accepté lui semblait moins sale. Du coup, ses remords de conscience s'envolèrent.

# Chapitre 21

## Une réputation à sauver

La policière se présenta à la clinique *La magie de la cigogne* en exigeant de rencontrer le directeur sur-le-champ. Son humeur s'envenima lorsque la réceptionniste s'enquit de la raison de sa visite.

—Je désire parler au directeur, un point c'est tout! lâcha-t-elle en haussant le ton.

Sans autre question, l'employée se souleva de sa chaise. Plutôt que de contacter son supérieur par téléphone, elle se rua vers son bureau comme si sa vie en dépendait. Quelques secondes plus tard, un homme d'âge mûr arriva, marchant d'un pas décontracté. Il salua ses visiteurs tout en leur tendant la main. Malgré ce gentil accueil, la policière ne laissa point tomber son agressivité.

—En quoi puis-je vous être utile? demanda-t-il.

—Nous sommes chargés de l'enquête en lien avec les enlèvements perpétrés chez l'*Épicier du Quartier* et aux *halles du Faubourg*, indiqua l'agente en croyant bien déstabiliser l'homme.

—Veuillez me suivre jusqu'à mon bureau, pria ce dernier, nous y serons plus à l'aise pour discuter.

Lorsqu'ils y furent, il désigna deux chaises et referma la porte derrière lui. Ceci fait, il s'installa dans son fauteuil et replaça ses lunettes dernier cri.

—Je ne vois pas en quoi je pourrais vous aider à faire progresser votre enquête, signala-t-il.

—Nous avons des preuves selon lesquelles votre clinique recrute des mères porteuses, lui balança directement la détective.

Visiblement insulté, l'homme objecta avec vigueur:

—Mais c'est faux! Notre institution ne trempe pas dans l'illégalité.

—Ah non? Alors, veuillez prendre connaissance de ceci, rétorqua l'autre en lui tendant le contrat obtenu à l'hôpital.

Le directeur consulta ledit document. Du coup, il perdit un peu de sa belle assurance.

—Je ne savais pas que le docteur Chamberland signait de tels contrats, fit-il, désespéré.

Il semblait si honnête que son interlocutrice le croyait presque.

—Vous ne supervisez pas le travail de vos employés? questionna-t-elle.

—C'est que le docteur Chamberland n'est pas un employé...

—Que voulez-vous dire?  
—Il louait la section arrière de notre clinique.  
—Pouvons-nous lui parler?  
—C'est impossible.  
—Pourquoi donc?  
—Il a mis fin à son contrat de location et m'a payé six mois de loyer en guise de dédommagement.  
—Quand est-il parti?  
—Il y a environ deux heures.

Ce départ précipité, survenu au moment même où l'accouchement de Claudette faisait la une, prouvait aux policiers qu'ils étaient sur la bonne piste. Fort probablement que ce docteur travaillant à la solde de monsieur Karl avait eu la chance de tomber sur l'information en naviguant au bon moment sur Internet. Mais sa chance allait s'arrêter là.

—Pouvons-nous visiter la section qu'il occupait? demanda la policière.  
—Vos désirs sont des ordres, consentit le directeur en les guidant, elle et son collègue, vers une porte où on pouvait lire «Accès réservé au personnel».

Celle-ci débouchait sur un long corridor permettant d'accéder aux différentes pièces utilisées, entre autres, pour les fécondations, examens et suivis de grossesse.

—Le docteur Chamberland pratiquait-il des accouchements? interrogea la policière.

—Ça lui arrivait, oui... de répondre le directeur.  
—Pourquoi avait-il loué cette partie de votre clinique?  
—Parce qu'elle possède une entrée, à l'arrière, bien à l'abri des regards indiscrets.

—L'endroit parfait pour le type d'activité auquel il se livrait, maugréa la policière.  
—Monsieur Chamberland prétendait qu'il recevait des célébrités qui tenaient mordicus à ce que leurs démarches demeurent secrètes.

—Et vous l'avez cru?  
—Comment aurait-il pu en être autrement? Le docteur Chamberland et son assistante étaient diplômés. Aussi, il leur arrivait souvent de remplacer les médecins de notre clinique lorsqu'ils s'absentaient et... jamais un client ne s'est plaint de la qualité de leurs services.

Celle à qui il s'adressait l'observa quelques instants. Il paraissait sincère. Il était fort possible qu'il soit de ces gens qui très bientôt, regretteraient de se savoir indirectement impliqués dans les sales histoires de monsieur Karl. Puis l'homme invita les deux agents à se rendre au bout du corridor, où se trouvait un bureau meublé et décoré à grands frais. La policière fit le tour de la pièce, laquelle ne contenait aucun ordinateur, pas même de classeur à dossiers. Que des crayons, des feuilles blanches et un coffre vide dont la porte avait été laissée entrouverte. Ainsi, l'ancien occupant des lieux avait pris soin de ramasser tous les contrats avant de déguerpir.

—Depuis quand louiez-vous cette partie au docteur Chamberland?  
—Ça remonte à la construction de la clinique soit... à environ trois ans.  
—Le contrat de location était-il à son nom?  
—Oui.

La policière aurait bien aimé qu'il soit paraphé par une personne autre que le docteur.

—Vous n'avez jamais entendu parler d'un homme se faisant appeler «monsieur Karl»? chercha-t-elle à savoir.

—Je n'ai jamais entendu ce nom de toute ma vie.

—Avez-vous l'adresse du docteur Chamberland? s'enquit l'agent.

—Certainement, je vais vous la chercher.

Le directeur s'éclipsa si rapidement, qu'il donna l'impression d'avoir des souliers à turbo. La policière profita de son absence pour arpenter le bureau. Elle songea à toutes ses femmes qui y avaient défilé pour monnayer leur enfant. Elles avaient signé une entente, persuadées que leur geste saurait aider une pauvre femme stérile à connaître les joies de la maternité. Sauf dans le cas de Maryline, le tout avait fonctionné à merveille. Toute cette exploitation, pour le compte de femmes incapables d'enfanter, la bouleversait. Il fut un temps où elle-même aurait tout fait pour avoir un enfant. Mais aujourd'hui, toutefois, elle réalisait qu'il valait mieux accepter son destin. Non seulement l'absence d'un enfant ne nuisait plus à son épanouissement, mais elle avait le bonheur de vivre avec l'homme le plus merveilleux du monde.

—À quoi penses-tu? la questionna ce dernier.

—À toi...

La réponse intimida le jeune homme tout autant qu'elle le fit se sentir comme sur un nuage. Il aurait bien aimé voler un baiser à sa tendre moitié, mais voilà que le directeur de la clinique vint l'interrompre dans son élan.

—Voici l'adresse de Chamberland, leur annonça-t-il un peu à bout de souffle.

La policière ramassa le bout de papier en prenant quelques secondes pour faire la transition entre amour et travail.

—Accepteriez-vous que j'envoie une équipe pour procéder à une prise d'empreintes? réclama-t-elle.

—Tout ce que vous voulez, mais à une seule condition...

—Laquelle?

—Pourriez-vous utiliser des véhicules banalisés et vous montrer suffisamment discret pour ne pas alerter notre clientèle?

—Sans problème. Je vais même demander à mes coéquipiers de se costumer en courant d'air et d'entrer par la porte arrière.

—Si vous avez besoin de quoi que ce soit, fit l'homme, maintenant plus rassuré, ne vous gênez surtout pas. Nous avons à cœur de maintenir la bonne réputation de notre clinique.

## Chapitre 22

### Deux de perdus, deux de retrouvés

Lorsque la policière arriva à la demeure du docteur Chamberland, elle sonna à la porte, mais n'obtint aucune réponse. Après les avertissements d'usage, elle défonça la porte pour ensuite constater que les oiseaux avaient quitté le nid sans laisser d'adresse. Différents diplômes encadrés avaient été balancés pêle-mêle sur un lit. Décidément, l'individu avait terminé ses études avec brio. Même qu'il possédait plusieurs cordes à son arc: obstétrique, gynécologie, anesthésiologie, néonatale et périnatale. Sa compagne, une infirmière, possédait elle aussi une belle panoplie de diplômes. Le duo formait une équipe hautement qualifiée. Assez pour assumer à lui seul toutes les étapes comprises entre la fertilisation des mères porteuses et leur accouchement. Monsieur Karl avait très bien su exploiter leur potentiel, mais sa petite mine d'or allait bientôt se tarir. Ses employés venaient de tomber dans le collimateur de la justice. Ils étaient cuits.

La policière ramassa quelques photos du couple et repartit vers l'auto-patrouille. Chemin faisant, elle trouva des vêtements de maternité. La compagne du docteur était-elle enceinte? Voilà un détail qui valait la peine d'être noté. Avant de s'éclipser, elle salua son partenaire qui lui, devait rester sur place pour accueillir l'escouade technique chargée d'amasser le plus d'indices possible. Puis elle sauta dans l'auto-patrouille, pressée de gagner la centrale de police. Un avis de recherche devait être lancé au plus vite, tant auprès des médias qu'auprès des douaniers.

Mais plus les heures défilaient, plus elle devait se rendre à l'évidence... ses efforts pour retrouver les deux suspects risquaient fort de rester lettre morte. Et ce fut, hélas, la triste réalité. La journée s'acheva sans qu'aucun douanier, ni même un aéroport, n'aient pu intercepter qui que ce soit. Elle rentra chez elle avec le sentiment que son enquête était plongée dans l'impasse. Et ce sentiment s'intensifia lorsque son conjoint lui transmit les piètres résultats obtenus par l'escouade technique. Aucun appel suspect, rien dans les ordinateurs et quant aux courriels trouvés, que du cancanage sans importance. Les voisins n'avaient rien à reprocher au couple et rien ne semblait relier ce dernier à monsieur Karl. C'était le retour à la case départ! La pauvre détective serait sortie de ses gonds pour beaucoup moins que ça.

Le souper en tête-à-tête qui s'ensuivit fut des plus indigestes. Alors que la vaiselle faillit s'échoir en mille morceaux sur le plancher, le carillon de la porte frôla lui aussi la catastrophe lorsqu'il résonna pour signaler la présence de visiteurs. Le policier dut s'interférer entre la porte et sa copine pour éviter que les choses ne dégénèrent. Lorsqu'il ouvrit, il tomba sur Nathalie et Samuel. Les pauvres semblaient s'être sacrifiés pour arriver jusque-là.

—Nous sommes désolés de vous déranger à votre domicile, prononça faiblement Nathalie. C'est... c'est Martin qui nous a transmis votre adresse.

—Si votre neveu vous l'a refilée, signifia l'agent, c'est que ça ne pouvait pas attendre.

Puis il invita ses visiteurs à passer au salon. Les deux étaient figés comme des statues de plâtre. Devaient-ils aller plus loin et risquer de perdre leur enfant? À les voir piétiner sans relâche sur le tapis de l'entrée, la policière n'eut aucun mal à deviner qu'ils avaient d'importantes révélations à lui faire.

—Si vous détenez des informations susceptibles de faire avancer mon enquête, leur dit-elle d'un air à la fois désabusé et doux, il faut m'en faire part.

Voyant que les deux persistaient à se dandiner sur place, elle donna l'impression d'être à deux doigts de perdre patience.

—Écoutez, tenta son compagnon pour ne pas la voir exploser, si vous craignez que les informations que vous avez à transmettre risquent de mettre vos vies et celles de vos proches en danger, sachez que nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir pour vous protéger.

Après s'être consultés du regard quelques secondes, Nathalie et Samuel acceptèrent de se déplacer jusqu'au salon, quoiqu'ils refusèrent de se départir de leurs manteaux tant la peur les faisait frissonner.

—Qu'avez-vous de si urgent à nous raconter? chercha à savoir le policier pendant que sa douce trépignait d'impatience.

—Nous avons appris que vous étiez à la recherche du docteur Chamberland et de sa compagne, commença par dire Samuel d'une voix chancelante.

—Ce n'est plus un secret de polichinelle! s'exclama la policière. La radio et la télé ne parlent que de ça!

—Celui que vous recherchez vient de nous appeler... signifia Nathalie, la gorge serrée.

Cette dernière phrase eut l'effet d'une véritable décharge électrique chez la policière.

—Pourquoi vous a-t-il contactés? s'écria-t-elle.

Plutôt que de répondre, Samuel exhiba le contrat qu'ils avaient signé avec la clinique *La magie de la cigogne*. C'était inespéré. Retrouvant sa bonne humeur, l'agente lut l'entente deux fois plutôt qu'une puis refila le document à son copain.

—Le docteur Chamberland nous a fixé un rendez-vous pour que nous allions chercher notre enfant, avoua Nathalie qui claquait des dents tellement la peur la paralysait.

—Et quelle est la date de ce rendez-vous?

—Dans deux jours, fit savoir Samuel.

—Parfait! de s'exclamer l'agente. Ça nous laisse tout juste le temps d'échafauder un bon plan pour les piéger, lui et sa chère douce moitié!

—Euh... le rendez-vous a été fixé à New York, précisa Nathalie en frissonnant de plus en plus.

Du coup, l'air joyeux de son interlocutrice s'estompa.

—Mais c'est l'occasion rêvée de demander à nos collègues new-yorkais de nous retourner l'ascenseur, émit le policier comme s'il s'agissait de l'évidence même.

—Oui, c'est vrai... je crois me souvenir qu'effectivement, ils nous en doivent une...

—Mais le docteur a mentionné que si la police se pointe sur place, jamais nous n'aurons notre enfant, informa Samuel, atterré.

—Soyez sans crainte, le rassura la détective. Nous serons tous habillés en civil. Personne ne sera en mesure de nous repérer.

—En êtes-vous certaine? articula Nathalie que la peur glaçait toujours autant.

—Mon partenaire et moi allons jouer les touristes. Nous réserverons une chambre au même hôtel que la vôtre et notre couverture, croyez-moi, sera parfaite.

Puis il fut décidé que Nathalie porterait un micro miniature, ce qui permettrait de la suivre à distance. Quant à la capture du docteur et de sa complice, celle-ci se produirait tout de suite après la livraison de l'enfant. Si ce scénario rassura quelque peu le jeune couple, une dernière petite chose les agaçait.

—Le versement final pour l'obtention de notre enfant doit être réglé en argent liquide, crut bon de préciser Nathalie.

—Quel est le montant du versement?

—Deux cent mille dollars.

—Pensiez-vous vraiment pouvoir traverser la frontière avec une telle somme? questionna le policier.

—Pas vraiment, répliqua Samuel. Mais puisque notre rendez-vous concorde avec la manifestation devant avoir lieu en face du siège des Nations Unies, nous avons projeté de demander à vingt personnes de transporter dix mille dollars chacune pour éviter d'être importunés par les douaniers.

—Excellente tactique, convint l'agent.

L'approbation de leur stratagème chassa les dernières angoisses des futurs parents. Aussi, c'est le cœur léger et la conscience tranquille qu'ils quittèrent les lieux. Avant de disparaître, toutefois, ils promirent de se rendre à la centrale de police pour peaufiner le plan venant d'être établi. Après leur départ, la détective était euphorique. L'heure de la victoire approchait. Pas fou pour deux sous, le témoin de sa joie profita de l'occasion pour lui arracher quelques baisers et une nuit torride à souhait. Mais plus tard, alors qu'elle était sur le point de s'endormir, une étrange pensée la poussa à gagner la position assise.

—Pourquoi monsieur Karl aurait-il vendu un bébé à un membre de la famille Lassonde? réfléchit-elle à voix haute.

—Il est tard... grommela son compagnon en plissant des yeux. Ça ne peut pas attendre à demain?

—Pas question! se vit-il répondre.

Le pauvre bougre se leva et s'assit péniblement sur le lit.

—Qu'est-ce qui te tracasse? demanda-t-il.

—Monsieur Karl est trop malin pour ignorer que la famille Lassonde risquait à tout moment de nous contacter... Voilà ce qui me tracasse!

—Vrai que ce serait plus brillant de vendre les bébés à des Américains.

—Ce n'est pas le style de monsieur Karl de se mettre ainsi en danger.

Ne pensant qu'à dormir, l'autre se gratta la tête et lança la première phrase qui lui vint en tête.

—Peut-être que ça fait partie du jeu et qu'il a prévu cet appât pour nous mettre sur une piste.

Sa belle eut beau chercher une meilleure explication, elle n'en trouva aucune.

—Tu as peut-être raison, concéda-t-elle.

—Voilà qui est réglé... Alors bonne nuit.

—Bonne nuit.

Cela dit, elle éteignit la lumière et posa la tête sur son oreiller, non sans conserver un dernier doute.

## Chapitre 23

### New York New York!

Tout se déroula comme prévu. Vingt personnes traversèrent la frontière avec en poche, dix mille dollars en liquide, et ce, sans être importunées le moins du monde par les douaniers. À quelques kilomètres de la frontière, Nathalie et Samuel regroupèrent les sommes dans une seule valise et une fois à New York, les deux se rendirent directement à l'hôtel spécifié par le docteur Chamberland.

Les agents de police, quant à eux, les avaient devancés, histoire de rencontrer leurs homologues américains et leur demander, après leur avoir remis la fiche des suspects, d'effectuer une petite visite de reconnaissance. Leur première tournée donna de piètres résultats. Les noms du docteur Chamberland et de sa compagne n'apparaissaient sur la liste de clients d'aucun hôtel new-yorkais. Partout, pas un gérant ni aucun employé ne se rappelaient avoir aperçu des visages ressemblant à ceux qu'on pouvait voir sur les fiches. Or donc, la remise du bébé demeurait l'unique moyen de capturer les malfrats.

La policière se rua vers Nathalie et Samuel dès leur arrivée à l'hôtel. Elle leur expliqua de quelle façon ils seraient surveillés, tout en insistant sur le rôle que serait le leur. Pendant ce temps, des milliers de manifestants en provenance du Canada et de partout aux États-Unis convergeaient vers le siège des Nations Unies. Au premier rang de la foule qui grossissait à vue d'œil se trouvaient les parents de Tibo et de Rose, ainsi que tous ceux qui avaient vécu le même drame qu'eux. Chaque famille exhibait une photo géante de leur rejeton avec, dessus, l'inscription: «disparu depuis... » Ces affiches formaient une forêt d'images impressionnante qui démontrait parfaitement bien que le phénomène de disparitions d'enfants ne se résumait pas à des cas isolés. Les parents de Tibo étaient persuadés que cette manifestation contribuerait à raccourcir la distance qui les séparait de leur fils. Aussi, un discours reposait dans la poche du veston de Daniel, lequel n'espérait pas mieux que de le lire devant les chefs d'État.

Les Lassonde figuraient aussi dans le peloton de tête des manifestants en exhibant, eux, des affiches de Tibo et de Rose. De son côté, Martin réagissait tel un automate, se laissant transporter au gré des mouvements de la foule. Bien que la vue de toutes ces photos d'enfants disparus lui rappelait sans cesse Maryline, il tenait néanmoins à être là, ne serait-ce que pour donner un sens à son malheur.

Tante Émilie et ses consœurs du cercle des fermières formaient un noyau très serré. Leurs têtes allaient dans tous les sens. Pour la plupart d'entre elles, il s'agissait de leur toute première manifestation. Le fait que celle-ci se déroule à New York, en plus d'être surveillée par une imposante quantité de policiers, n'était pas sans ajouter à leur nervosité.

Au bout de quelques heures, la foule augmenta au point d'occuper la majeure partie de l'espace qui lui était alloué. Puis soudain, une manifestante fut poussée par

l'envie irrésistible de fredonner une berceuse. Trouvant l'idée excellente, ses voisines joignirent leurs voix à la sienne. En très peu de temps, tous firent de même. S'entendant de partout, leur douce symphonie ne manqua pas d'attirer les curieux. De simple murmure, la mélodie se transforma petit à petit en un gigantesque grondement, comme si la foule souhaitait profiter de l'occasion pour exprimer sa colère. Pendant ce temps, des manifestants ne manquèrent pas de brandir des écriteaux et des banderoles, tout en y allant de slogans visant à dénoncer le commerce d'enfants. Le spectacle s'avérait du gâteau pour les nombreux journalistes qui n'attendaient pas mieux que l'action se corse un peu. Leurs caméras et leurs micros s'affairaient à tous azimuts pour alimenter les émissions spéciales présentées en direct.

Le hasard voulut que Julia regarde un reportage télévisé au moment même où on y diffusait les photographies Tibo et Rose. Du coup, elle se figea sur son fauteuil, ne reconnaissant que trop bien les minois des deux enfants que son mari et elle avaient achetés à prix d'or. Pourtant, le médecin de la clinique *La magie de la cigogne* leur avait bel et bien certifié que les deux bébés provenaient de mères porteuses consentantes. Craignant que son bonheur ne s'arrête là, elle échappa la manette de son téléviseur. Maintenant qu'elle savait, comment pouvait-elle entendre poursuivre sa petite vie tranquille comme si de rien n'était? À quoi rime un bonheur s'il est gagné au prix de la souffrance des autres? C'était affreux... Trop monstrueux... Il n'y avait qu'une seule solution: rendre les enfants à leurs parents.

L'idée de se séparer de ses deux amours la rendait complètement dingue. Mais son désarroi lui faisait en même temps réaliser jusqu'à quel point les parents biologiques d'Anthony et de Jessica pouvaient être déchirés. Pouvait-elle ignorer leur douleur? Sûrement pas! Elle rechercha aussitôt les coordonnées de la clinique *La magie de la cigogne*, mais lorsqu'elle tenta de rejoindre le docteur Chamberland, elle n'obtint aucune réponse. Pire, il n'y avait plus d'abonné au numéro qu'elle avait composé.

À plusieurs centaines de kilomètres de là, devant le siège des Nations Unies, la berceuse chantée par la foule inspira Daniel. Du coup, il voulut s'échapper du peloton pour revendiquer le droit de lire son discours, mais se buta contre des policiers. N'entre pas qui veut au siège des Nations Unies... Il faut non seulement attendre son heure, mais aussi, être muni d'un laissez-passer. Il n'eut donc d'autre choix que de faire marche arrière.

Son repli désola Nathalie et Samuel qui suivaient la manifestation à partir du téléviseur de leur chambre d'hôtel. C'est à ce moment précis que quelqu'un frappa à leur porte. Lorsqu'ils ouvrirent, ils tombèrent sur un valet tenant un siège de transport à l'intérieur duquel se trouvait un bébé bien emmitoufflé. La matérialisation de son souhait le plus cher dérouta Samuel qui dut prendre quelques secondes pour être bien sûr qu'il ne rêvait pas.

—Puis-je entrer? demanda le valet en faisant preuve de beaucoup de décorum.

La vue du bébé laissa Samuel sans voix.

—Puis-je entrer? répéta le valet.

Le babillage du poupon aida le futur papa à retrouver l'usage de la parole. Le valet pénétra dans la chambre, déposa le bébé au milieu du lit et lâcha un sac rempli de linge, de couches et de bouteilles de lait. Nathalie observait l'enfant qui lui, nullement intimidé, explorait son nouvel environnement. Il était beau comme un ange. Si le valet

n'avait pas été là, dressé comme un mât à la fixer, sûr qu'elle aurait sauté sur son petit chérubin pour le couvrir de baisers.

—Vous devez me remettre quelque chose en échange du petit, signifia l'homme tout en se positionnant devant le bébé, privant ainsi le couple du plaisir de l'admirer.

Samuel s'empressa de ramasser la valise se trouvant derrière lui. Le valet l'attrapa, la déposa sur un bureau et vérifia son contenu: deux cent mille dollars en argent liquide.

—Tout y est! lança-t-il.

Il ramassa dix billets de cent dollars qu'il glissa dans sa poche et referma la valise. Avant de partir, il tendit une enveloppe à Samuel.

—Ce sont vos papiers d'adoption, l'informa-t-il.

Une fois seul, le couple se laissa voguer entre le rêve et la réalité. Les deux s'approchèrent du poupon qui remuait dans son siège, n'osant pas le toucher par crainte qu'il s'évapore. Peu à peu, ils tombèrent sous le charme de ce petit être qui les regardait avec ses grands yeux d'un bleu limpide. Alors qu'ils entreprirent de se rapprocher davantage, le petit se mit à accélérer le battement de ses pieds, comme si par là, il voulait célébrer le bonheur de faire connaissance avec ses nouveaux parents. Nathalie lui caressa le front pour aussitôt voir le battement de ses pieds augmenter à nouveau en cadence. Il n'en fallait pas davantage pour qu'elle explose de joie et saute au cou de son compagnon.

—Merci d'avoir toujours cru qu'il était possible pour nous d'avoir un enfant! s'exclama-t-elle.

Son amoureux l'embrassa, tout en se disant que jamais il n'avait connu pareil bonheur. Pendant ce temps, le valet s'affairait à gagner l'ascenseur.

—Attendez-moi! le pria la policière. Je descends aussi.

C'était elle qui devait faire le guet sur l'étage où logeait le couple. Puis le valet descendit dans le hall de l'hôtel, là où le partenaire de la jeune femme était chargé de prendre la relève. La filature fut très brève. Le suspect héla un taxi, dicta une adresse au chauffeur et monta à bord en prenant bien soin de ne pas se séparer de sa valise. Lorsque le taxi décolla, l'agente rejoignit son confrère sur le trottoir.

—Il s'en va livrer sa valise à l'aéroport, se vit-elle informer.

—Il faut le suivre! ordonna-t-elle.

Elle finissait à peine sa phrase qu'un taxi arrêta devant eux.

—Puis-je vous déposer quelque part? demanda le chauffeur.

Elle sut immédiatement qu'il s'agissait d'un de leurs copains appartenant à la police new-yorkaise. Elle tira sur la portière avant et fit signe à son acolyte de monter à l'arrière. Le taxi décolla en trombe avant d'amorcer une course folle, zigzaguant d'une voie à l'autre, frôlant presque des véhicules et traversant les intersections sans respecter les feux de circulation. Néanmoins, le trio arriva à l'aéroport sans une seule égratignure, quelque dix minutes avant l'arrivée du valet.

Le docteur Chamberland faisait le pied de grue devant le bâtiment réservé à l'accueil des passagers. Les deux agents québécois sortirent du taxi et passèrent devant lui sans qu'il n'ait le moindre soupçon quant à leur identité. Pour ce qui est du faux chauffeur de taxi, celui-ci ne tarda pas à les rejoindre à l'intérieur, prétextant qu'ils avaient oublié leur valise. Il exhiba discrètement son badge à la face d'un employé de l'aéroport pour apprendre que celui qui attendait à l'extérieur avait nolisé un avion à bord duquel se trouvait déjà une dame.

Fière de cette information, l'agente n'eut guère le temps de s'en réjouir puisque le taxi transportant le valet s'immobilisa en face du médecin. Sans perdre une seconde, elle se précipita à l'extérieur.

—Docteur Chamberland! lâcha-t-elle, nous vous arrêtons pour trafic d'enfants et recours illégal à des mères porteuses!

Le prévenu tenta bien de s'enfuir, mais le policier le neutralisa. Le valet, qui n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir sa portière, donna l'ordre au chauffeur de décoller sur-le-champ. Ce dernier aurait bien voulu s'exécuter, mais en fut empêché par deux voitures de police qui le prirent en souricière. Voyant cela, le passager se glissa sur la banquette dans l'intention de s'esquiver par l'autre portière, mais dès qu'il quitta le véhicule, la policière s'empressa de le jeter au sol. Du coup, sa valise effectua un vol plané pour finir éventrée sur le sol. Les billets de banque commencèrent à s'éparpiller ici et là, mais comme la brise était légère, les policiers appelés en renfort purent aisément les récupérer avant qu'ils ne s'envolent.

—Je suis innocent! clama le docteur Chamberland en se débattant.

Devant cette affirmation, le policier étala devant lui les contrats qu'il avait passés avec les deux couples qui l'avaient dénoncé. Le pauvre s'arrêta net de nier. Quant au valet, il était devenu aussi docile qu'un chien bien dressé. Ces deux arrestations amenèrent la policière à s'approcher du médecin retenu par son collègue pour lui poser une question qui lui brûlait les lèvres.

—Où se cache monsieur Karl?

Malheureusement, l'homme ne le savait pas, affirmant qu'il n'avait jamais eu l'honneur d'être convié à la résidence de son patron. Même que l'idée de lui demander son adresse postale ne lui avait jamais effleuré l'esprit. En quoi cette information aurait-elle pu lui être utile? Monsieur Karl ne l'avait rencontré qu'une seule fois avant de l'embaucher sur une simple poignée de main. Ceci fait, il l'avait mandaté pour dénicher et gérer une clinique médicale. Puisqu'il devait trouver un local, c'est ainsi qu'il fut conduit à la clinique *La magie de la cigogne*. Depuis, il n'avait communiqué avec son patron que par téléphone en plus de lui rendre quelques services particuliers. Il s'était versé un salaire et avait transféré le reste des profits dans le compte bancaire de la compagnie Dream Baby, chargée de la vente de bébés en terre américaine.

La policière sauta sur l'unique information devant lui permettre d'entrer en contact avec son rival de toujours, soit son numéro de téléphone. Après que le docteur Chamberland le lui eut remis, elle ramassa son cellulaire... mais un appel l'empêcha de le composer.

—Bonjour, madame Sanfaçon.

Il lui fallut une fraction de seconde pour reconnaître le timbre de la voix qui résonnait dans son oreille.

—Monsieur Karl! s'exclama-t-elle.

—Lui-même, en chair et en os!

Son partenaire lui fit signe d'étirer la conversation, puis alla se placer à l'écart pour appeler la centrale de police de Québec dans le but de faire retracer l'appel.

—C'est toute une surprise que de vous avoir au bout du fil, lança la policière. Je m'apprêtais justement à vous appeler.

—Avouez que vous mourriez d'envie de me parler... chère madame Sanfaçon.

—Disons que j'aurais préféré vous rencontrer en personne, maugréa cette dernière.

Pendant qu'elle discutait, son coéquipier lui signala que la centrale venait de l'informer que monsieur Karl appelait à partir de l'hôtel où le bébé de Nathalie et Samuel avait été livré. Sans tarder, la fausse voiture de taxi s'immobilisa devant eux. Les deux s'y engouffrèrent et le chauffeur démarra en trombe.

—J'imagine qu'en ce moment, vous tentez de me localiser, devina monsieur Karl.

—Loin de moi cette idée! mentit plus ou moins bien l'agente.

—Je suis certain que vous savez déjà d'où provient mon appel et que vous êtes en route pour venir me rejoindre.

—C'est possible, rétorqua la jeune femme en sachant très bien que son adversaire savait qu'elle l'avait repéré.

—Je vais vous faciliter la tâche.

—De quelle façon?

Monsieur Karl fit durer le plaisir en marquant une pause de plusieurs secondes.

—Venez me rejoindre à la chambre 305, dit-il enfin.

La détective ramassa aussitôt son calepin pour griffonner «chambre 305» à la hâte et le montrer à son partenaire.

—N'oubliez pas... chambre 305, répéta monsieur Karl.

—C'est bon... Je l'ai noté.

Le taxi grilla un feu rouge avant d'éviter un accident de justesse.

—Prenez tout votre temps, rigola monsieur Karl. Ne gâchez pas mon plaisir. Je préfère vous voir arriver sur vos deux jambes plutôt qu'étendue sur une civière.

—Qu'est-ce qui me dit que vous resterez bien sagement dans votre chambre en attendant mon arrivée?

—Je ne manquerais pas ce rendez-vous pour tout l'or du monde!

Le sarcasme avec lequel fut prononcée cette dernière phrase eut l'art de rendre la policière furieuse. Heureusement, leur arrivée à l'hôtel la poussa à réfréner son impétuosité. Elle entreprit de se diriger vers l'ascenseur, mais son comparse lui indiqua qu'il valait mieux prendre l'escalier s'ils voulaient éviter de tomber sur un quelconque comité d'accueil.

—Pourquoi tenez-vous tant à me rencontrer? demanda-t-elle à monsieur Karl.

—J'ai des petits secrets à vous révéler...

Une fois au troisième, le policier se saisit de son arme avant d'ouvrir la porte débouchant sur le couloir. Puisque visiblement, personne ne leur tendait un guet-apens, il fit signe que la voie était libre. Sans faire de bruit, le duo s'approcha de la chambre 305. La porte était entrouverte.

—Je suis convaincu que vous serez très heureux d'entendre ce que j'ai à vous raconter, entendirent-ils avant même qu'ils ne pénétrèrent dans la pièce.

Là, l'agent eut l'idée de prendre la chambre d'assaut. Il avança d'un pas, se concentra puis se rua vers la porte en hurlant: «Les mains en l'air!» Mais la chambre était vide... Un portable était déposé sur un bureau alors que son écran affichait le visage du criminel. Celui-ci était habillé en veston-cravate et portait des verres fumés. Un arrière-plan, d'une blancheur immaculée, empêchait de discerner des indices quant au style de résidence qu'il habitait.

La policière se déplaça vers le téléphone de l'hôtel, lequel assurait la transmission de la voix de l'individu que le portable diffusait sur le cellulaire qu'elle tenait dans sa main. Elle examina chacun des fils reliés à l'ordinateur. Aucun d'entre eux n'était branché à une quelconque connexion Internet.

—Le message que vous entendez est préenregistré, entendit-elle alors prononcer par celui qui l'avait attirée là.

Là, elle fulminait.

—J'espère que vous ne pensiez pas me rencontrer en personne.

—Le démon! Je vais l'étrangler! ragea la pauvre fille.

—Avant de vous emporter, poursuivit Monsieur Karl, je vous conseille de vous asseoir bien gentiment dans le fauteuil, placé juste là à votre intention. Maintenant, écoutez bien l'histoire que j'ai à vous raconter. Je suis persuadé que vous mourrez d'envie de tout connaître au sujet de mon implication en lien avec le trafic d'enfants et le réseau de mères porteuses...

La curiosité de son auditrice fut piquée au vif. Elle s'assit, le regard rivé sur l'écran du portable. Pendant ce temps, son collègue l'avisait qu'il se rendait à la réception de l'hôtel pour s'enquérir du nom du locateur de la chambre 305. Et Monsieur Karl de débiter son récit.

—Il était une fois, un honorable juge qui tomba en amour avec sa bonne répondant au nom de Maria. Un beau matin, celle-ci lui annonça qu'elle était enceinte. Pris de panique, notre bon juge, désirant sauver sa réputation, me supplia de faire disparaître l'enfant illégitime. Alors pour l'aider à résoudre son problème, je lui ai suggéré de droguer sa maîtresse dès qu'elle perdrait ses eaux avant de la transporter à la clinique *La magie de la cigogne*. L'heure venue, mon équipe médicale a procédé à l'accouchement, a caché l'enfant et fait croire à la mère qu'il était mort-né. Quelques jours plus tard, je suis parvenu à vendre le nouveau-né à une riche famille américaine pour la modique somme de cinq cent mille dollars. Ce jour-là, j'ai compris qu'en me lançant dans un tel commerce, la fortune était à portée de main.

Il fit une pause, le temps de s'offrir une gorgée d'eau, puis enchaîna:

—La clinique *La magie de la cigogne* aura été ma source d'inspiration. Grâce à elle, dénicher des mères porteuses s'est avéré un jeu d'enfant. Comment j'ai fait? J'ai tout simplement demandé au docteur Chamberland de faire le guet devant une banque alimentaire de la basse-ville de Québec. Là, il identifiait des candidates susceptibles de joindre les rangs de notre organisation, suivait chacune jusqu'à son domicile et frappait ensuite à sa porte pour la convaincre d'accepter notre proposition.

Il se tut, et reprit:

—Je dois avouer que pour mieux convaincre ces chères dames, nous avons dû offrir le prix fort, en plus de susciter leur pitié. C'est pourquoi le docteur Chamberland racontait à chacune qu'un couple grandement éprouvé devant son incapacité d'avoir un enfant recherchait une femme qui accepterait d'être fécondée avec le sperme de l'homme. C'était franchement mieux que de dire que le bébé serait écoulé à prix d'or.

Tout en parlant, Monsieur Karl arborait un sourire aussi vil qu'hypocrite.

—Les couples américains désireux d'avoir un enfant devaient se présenter à la clinique *La magie de la cigogne* pour déposer un échantillon de sperme. Tous devaient taire la véritable raison de leur visite afin d'éviter que le propriétaire des lieux n'ait vent de ce qui se tramait dans la partie secrète de son établissement. Le docteur Chamberland fécondait les mères porteuses, assurait le suivi médical de leur grossesse et se chargeait de leur accouchement. Nous ne pouvions pas permettre que nos mères porteuses accouchent à l'hôpital, car en ne figurant pas dans les statistiques, il n'y avait aucun risque que ces naissances soient découvertes par vos bons soins.

La policière se rappela avoir perdu beaucoup de temps à éplucher tous les dossiers des accouchements ayant eu lieu dans les hôpitaux de la ville de Québec, espérant ainsi tomber sur une femme qui n'avait plus son bébé. Du coup, elle aurait pu l'interroger et l'amener à dénoncer celui qui avait recouru à ses services. Si ses recherches furent vaines, elle en connaissait maintenant la raison.

—Vous vous doutez sûrement, enchaîna son interlocuteur, que nous avons protégé les arrières de notre filiale. Sauf en une ou deux rares occasions, les futurs parents ne rencontraient jamais le docteur Chamberland. Chaque fois, le contrat de vente était expédié par courrier en même temps que les papiers légaux d'adoption. Quant au transport entre Québec et New York, celui-ci s'effectuait à l'aide d'un avion nolisé. La livraison du bébé se déroulait toujours dans le même hôtel, avec la complicité du valet que vous avez arrêté aujourd'hui.

La policière comprit donc que le valet et le docteur Chamberland étaient de vieux complices.

—Selon l'heure qu'il est et si mon calcul est exact, votre collègue dépose actuellement sa main sur votre épaule pour vous apprendre que la chambre 305 a été louée par une femme voilée qui a payé en argent comptant.

—C'est exact, confirma la policière plutôt étonnée.

—Libre à vous de lancer un avis de recherche, mais je tiens à vous préciser que cette fameuse femme voilée se rendra à un aéroport et traversera la frontière... sans

son voile et sous une identité différente de celle avec laquelle elle s'est enregistrée à l'hôtel.

Le policier devint confus, ne sachant plus s'il devait ou non partir aux trousses de cette femme. Interrogeant sa consœur du regard, celle-ci lui fit signe que oui, n'ignorant pas que ce cher Monsieur Karl n'en était pas à une ruse près pour tenter de la berner. Silencieux, celui-ci donnait l'impression d'attendre le départ du deuxième occupant de la chambre avant de poursuivre son histoire.

—Mon aventure, dans l'univers des mères porteuses, n'aura connu que deux ratés: Maryline et le couple pour lequel vous avez joué les sages-femmes. Mais... Ce sont les risques du métier.

Le rappel de la triste mort de Maryline secoua la policière. De quel droit cet homme avait-il pu ainsi s'en prendre à une pauvre innocente qui se sortait tout juste de la misère? Mais bien entendu, ce tordu de première n'était pas du genre à se soucier des dommages collatéraux engendrés par ses actes. D'ailleurs, lorsqu'il l'avait rencontrée, après qu'elle eut démantelé son commerce de pornographie juvénile, ne lui avait-il pas dit: «On ne peut faire d'omelette sans casser des œufs.»

—Vous mourrez certainement d'envie de connaître les raisons qui m'ont poussé à orchestrer l'enlèvement des deux bébés... reprit-il.

Devinant l'intérêt de son interlocutrice, il enchaîna en disant:

—Vous et moi avons quelques points en commun... La routine et les problèmes qui se règlent d'eux-mêmes nous ennuiant à mourir. Nous avons besoin d'action pour la simple et bonne raison que nous carburons à l'adrénaline.

Jusque-là, la jeune femme ne pouvait qu'être d'accord.

—J'ai risqué gros en commandant l'enlèvement de ces bébés, mais je suis convaincu que ma vulnérabilité vous a procuré une grande satisfaction.

L'affirmation n'était pas fausse. L'idée de savoir son adversaire en danger avait rendu la détective extrêmement fébrile. Mais cette fébrilité n'avait-elle pas été obtenue au prix de la souffrance de pauvres parents? Est-ce que l'excitation qu'était alors la sienne ne la rendait pas aussi coupable que le cruel personnage qui s'était emparé des bébés?

—L'histoire de ces enlèvements a failli mal tourner, avoua monsieur Karl. Un photographe amateur est arrivé juste au moment où le ravisseur et sa complice quittaient l'*Épicier du Quartier*. Leur comportement lui a semblé tellement louche qu'il a décidé de les suivre. Ce faisant, un message diffusé à la radio lui a permis d'apprendre qu'un enfant venait d'être enlevé. Il a donc décidé d'épier les suspects et d'ajouter quelques photographies supplémentaires à sa collection. Ce petit futé avait accumulé suffisamment de matériel pour me faire jeter en prison. Mais voilà... il a eu la mauvaise idée de venir frapper à ma porte pour négocier son silence. En échange de ses photos, il a même eu l'audace d'exiger que le bébé soit rendu à ses parents.

La policière comprit que Monsieur Karl faisait ici référence au photographe retrouvé sans vie à côté du cadavre de sa compagne. Ainsi, la sœur jumelle de ce dernier avait dit vrai lorsqu'elle avait juré que jamais son frère n'aurait accepté un seul sou sans d'abord obtenir la certitude que les parents récupéreraient leur enfant.

—Notre maître chanteur s'est vite rendu compte qu'il ne faisait pas le poids lorsque mes hommes l'ont abattu. Tout de même dommage que sa conjointe ait dû le rejoindre dans l'autre monde, mais... la pauvre a eu la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment.

Le criminel parlait de ces meurtres comme s'il s'agissait d'un détail insignifiant. Une telle indifférence glaça la policière.

—Le deuxième enlèvement a été beaucoup plus facile à planifier. Mon idée de vous lancer aux troussees d'un faux suspect a fonctionné à merveille.

L'arrogance de cette confession ne fut pas sans dégoûter son auditrice.

—J'imagine, poursuivit-il, que vous aimeriez connaître certains détails quant au déroulement de ces enlèvements...

Il se tut, puis expliqua:

—Les deux enfants ont été endormis grâce à un somnifère administré à l'aide d'une petite seringue sans aiguille. Le premier bébé a été caché à l'intérieur du comptoir de démonstration et le deuxième, dans la poche ventrale reliée au costume du clown. Mais tout ça, vous l'aviez probablement deviné. Par contre, ce que vous ne savez pas, c'est ce qui est arrivé avec la Yaris noire.

Celle qui se trouvait soudée à l'écran du portable devint toute ouïe.

—Nous l'avons tout bonnement camouflée dans un conteneur de construction.

Quelle brillante idée, ne put que convenir l'autre en son for intérieur.

—Passons maintenant au plat de résistance, continua monsieur Karl en portant un verre d'eau à ses lèvres. Soit la vente d'un bébé à Nathalie Lassonde et Samuel Lafortune...

C'est là que le policier revint dans la chambre pour signaler qu'un avis avait été lancé pour que toutes les dames voilées en partance des États-Unis vers le Canada soient interceptées. Sur ce, Monsieur Karl déposa son verre d'eau et enchaîna:

—Le bébé qui a été vendu à Nathalie Lassonde et Samuel Lafortune est une initiative personnelle du docteur Chamberland et de sa compagne, le tout, bien sûr, pour s'enrichir à mes dépens. Je leur avais formellement interdit de vendre des poupons ailleurs qu'aux États-Unis et cela, pour éviter qu'on ne les retrace à l'aide d'un simple test d'ADN.

Écoutant religieusement, la policière affichait un sourire de satisfaction. Ainsi, elle avait eu raison de soupçonner une irrégularité lorsqu'elle apprit qu'il y avait eu vente d'enfant en territoire québécois. Par contre, elle était curieuse de savoir comment le

criminel s'y était pris pour découvrir que ses employés le trompaient. À cette question, ce dernier répondit tout bonnement:

—J'avais installé des micros en divers endroits de la clinique et de leur demeure. En passant, je vous informe que mes hommes se sont déjà occupés de les retirer.

À nouveau il se tut, puis reprit en disant:

—Je savais qu'un jour, mes employés finiraient par me trahir. Même qu'en réalité, je le souhaitais.

Étrange patron que ce type! Quel capitaine pourrait souhaiter que ses matelots fomentent une mutinerie?

—C'est un heureux hasard que la famille Lassonde ait été impliquée dans la vente du bébé en sol québécois. De cette façon, fortes étaient les chances pour que vous finissiez par découvrir le pot aux roses. D'ailleurs, je me permets de vous préciser que l'enfant impliqué dans la transaction a été conçu par la compagne de notre cher docteur.

L'agente se rappela qu'effectivement, elle avait vu des vêtements de maternité au domicile du docteur Chamberland. Ce détail l'avait même intriguée. Maintenant, il prenait toute son importance.

—Tel que je l'avais prévu, le contrat relié à la vente du bébé vous aura permis de capturer les coupables qui ont comploté ensemble pour mettre sur pied un commerce aussi horrible. Je me joins à vos supérieurs pour vous féliciter... Vous venez de mettre fin tant au commerce des mères porteuses qu'au trafic d'enfants.

Il y avait, dans ces derniers mots, quelque chose de paniquant. Pourquoi monsieur Karl parlait-il «de la fin?»

—C'est le docteur Chamberland, précisa ce dernier, qui a recruté les mères porteuses et qui a vendu leurs bébés. Son nom figure sur tous les contrats. C'est aussi lui qui réglait le loyer à la clinique *La magie de la cigogne*. Il s'occupait du suivi et de l'accouchement des mères porteuses puis transportait les poupons aux États-Unis. Le valet que vous avez arrêté pourra confirmer que c'est bien le médecin que vous avez capturé qui lui remettait les enfants. Il pourra même reconnaître le visage des deux petits qu'on a enlevés.

L'état de panique de la détective était à son paroxysme pendant que son partenaire n'eut aucun mal à saisir ce qui se tramait dans la tête de monsieur Karl, lequel ajouta:

—Tous les chèques émis en lien avec l'achat des enfants ont été établis au nom de la compagnie DreamBaby, une compagnie spécialisée dans le trafic d'enfants aux États-Unis. Le docteur Chamberland signait et déposait tous les chèques émis au nom de cette boîte. Une petite recherche vous apprendra qu'une somme d'argent assez importante a été déposée dans un compte bancaire suisse. Je vous conseille d'effectuer des nouvelles fouilles à la résidence du docteur et de sa compagne. Dans le podium de leur lit vous y trouverez, outre le comptoir qui a servi au premier enlèvement, des costumes de clown et... des seringues miniatures. Même si ces deux individus tentent de

m'incriminer, jamais ils n'y parviendront. Quant au numéro de téléphone qu'ils vous ont transmis pour me joindre, sachez que celui-ci est enregistré au nom de la clinique.

L'individu se garda bien de préciser que ce téléphone renvoyait automatiquement tous les appels vers son cellulaire personnel. Du moins, jusqu'à ce que ses hommes veillent à annuler cette fonction.

—Si le fameux photographe amateur vous avait contacté au lieu de marchander ses photos avec moi, vous auriez peut-être eu le plaisir de m'arrêter, sourit-il.

À ces mots, la pauvre policière devint écarlate.

—J'ai le regret de vous annoncer que nous allons faire durer le plaisir. Aussi, nous n'avons pas fini, vous et moi, de croiser le fer. Attendez-vous à ce que je démarre une nouvelle affaire avant de faire de moi votre nouveau trophée de chasse. D'ici là, je vous conseille de savourer pleinement la gloire que vous procureront les arrestations du docteur Chamberland et de sa copine.

Puis l'écran du portable devint tout noir. L'agent s'en approcha alors qu'un bruit sourd semblait indiquer une anomalie. Il tenta de le débrancher, mais il était trop tard.

—Que se passe-t-il? demanda son amie.

—J'ai l'impression que le disque dur est grillé.

—Le salaud! Il a détruit la seule preuve que je possédais pour le coffrer! Un jour, je vais l'étrangler!

Le policier éteignit le portable avant de le soulever pour vérifier l'ampleur des dégâts. En le retournant, il tomba sur un message disant: «meilleure chance la prochaine fois.» Un message identique avait été inscrit sur l'un des murs de leur appartement après qu'ils eurent démantelé le commerce de pornographie juvénile. C'était le jour où monsieur Karl avait vidé leur salle de travail secrète en prenant bien soin d'emporter avec lui tous les dossiers relatifs à leur enquête.

À nouveau, l'histoire se répétait. Ce cher monsieur Karl avait fait disparaître tout ce qu'ils avaient contre lui. Mais est-ce que ce même scénario allait se reproduire indéfiniment? Il devait certainement exister un moyen d'arrêter ce type.

Apparemment non... quelques minutes plus tard, l'équipe chargée d'inspecter le domicile de Chamberland devait confirmer qu'elle avait mis la main sur un comptoir, des costumes de clown, des seringues miniatures, des perruques, des masques et des fausses moustaches. Tout pour faire rager la responsable de l'enquête. Elle aurait bien voulu tout démolir autour d'elle, mais jugea plus utile d'aller s'occuper de Nathalie et de Samuel. Elle ramassa la valise contenant l'argent et pria son coéquipier de l'accompagner. Le fait de retrouver la valise rassura le couple, qui ne faisait toutefois preuve d'aucun excès de joie. Même que c'était plutôt le contraire.

—Allons-nous pouvoir garder notre enfant? s'inquiéta Nathalie.

Ce disant, elle contemplait le nouveau-né qui dormait à poings fermés. Son rêve le plus cher allait-il lui échapper?

—Personne ne peut vous l'enlever, la rassura la policière, puisque vous possédez les papiers d'adoption.

—Mais vous savez comme nous que ce sont des faux, répliqua Samuel.

—Si jamais vos papiers sont refusés, il sera toujours possible d'assermenter les parents de votre enfant pour officialiser l'adoption. Je suis certaine que le docteur Chamberland et sa compagne se feront un plaisir de coopérer en espérant que leur bon geste saura réduire leur peine d'emprisonnement.

Nathalie était à ce point heureuse qu'elle se jeta dans les bras de sa bienfaitrice tout en la gratifiant de mille et un mercis. Ce qui ne pouvait qu'énerver celle-ci, elle qui détestait se voir ainsi encensée alors que le véritable coupable courrait toujours. Même que ce salaud s'appêtait à récidiver en mettant sur pied une nouvelle magouille qui sans aucun doute, faucherait la vie de quelques innocents de plus.

Alors qu'elle se défaisait de l'étreinte, la télévision attira son attention. On y voyait les images de la manifestation se tenant devant le siège des Nations Unies. C'est sans mal qu'elle reconnut Daniel qui marchait sans entrain derrière des policiers. Un gros plan sur son visage croqua l'ampleur de son désespoir.

Dommmage, se dit-elle, que le docteur Chamberland et sa compagne aient détruit tous les contrats de vente. Impossible, maintenant, de retracer les parents adoptifs de Tibo et de Rose. Jamais ceux qui avaient payé le prix fort pour les obtenir n'accepteraient de s'en départir. Elle ne pouvait convenir que d'une seule chose. Elle avait failli à sa promesse en n'ayant pas su ramener les enfants à leurs parents. Ce manquement à sa parole l'indisposait tellement qu'elle préféra fuir au plus vite les remerciements sans fin de Samuel et Nathalie.

Dans le couloir de l'hôtel, elle tomba sur ses collègues américains qui l'avisèrent que les suspects arrêtés à l'aéroport seraient extradés au Canada pour être jugés au Québec. Du coup, elle eut une idée. Elle leur parla du désir de Daniel d'adresser un discours devant l'ONU et se risqua à leur demander s'ils pouvaient l'aider à réaliser son souhait.

—Pourquoi pas? se vit-elle répondre.

Quelques appels suffirent pour que des policiers conduisent Daniel dans les locaux de l'ONU.

## Chapitre 24

### L'envers de la médaille

À leur retour à Québec, les deux agents de police furent accueillis en véritables héros. Ils ne pouvaient plus circuler sur le trottoir ni même se rendre à l'épicerie du coin sans qu'un passant les porte aux nues. Mais le halo de gloire rendait la jeune détective franchement inconfortable. Son incapacité à arrêter monsieur Karl et à déposer Tibo et Rose dans les bras de leurs parents la rendait indigne de toute cette attention. Et le summum de son malaise survint quand le chef lui annonça que son collègue et elle seraient décorés.

—Le gouvernement souhaite vous décerner la Croix de la bravoure, fit-il savoir.

En entendant cela, elle crut bien qu'elle allait gerber.

—Avez-vous entendu ce que je viens de vous dire? interrogea son supérieur.

—Oui... murmura-t-elle entre deux nausées.

—Vous êtes bien la première personne qui ne se saute pas de joie en apprenant qu'elle va recevoir la plus haute distinction accordée à un policier!

—Je refuse.

—Pardon?

—Je refuse!

—Que refusez-vous, au juste?

—Je refuse de recevoir la Croix de la bravoure.

Éberlué, le chef se laissa choir sur sa chaise.

—Mais pourquoi? demanda-t-il.

—Parce que je ne le mérite pas!

—Vous avez pourtant capturé les ravisseurs et démantelé le réseau de vente d'enfants. Que voulez-vous de plus?

—Je ne jouerai pas les hypocrites en acceptant une médaille alors même que le vrai coupable court toujours.

Passant outre la vertu de son employée, le chef répliqua en disant:

—Pensez plutôt à ce que vous avez accompli au lieu de vous ronger les sangs avec ce que vous auriez pu accomplir.

—Je ne suis pas convaincue que les parents qui attendent encore après moi pour récupérer leur enfant approuveraient le fait que je reçoive une telle décoration.

À l'intérieur, la jeune femme bouillonnait de rage.

—Mais personne ne vous a sommée de retrouver ces deux bébés, de lui rappeler le chef.

—C'était mon devoir!

—Arrêtez de penser que vous pourrez toujours réparer les pots cassés!

—Si j'avais obtenu des renforts aux *halles du Faubourg*, nous aurions au moins un enlèvement de moins sur la conscience!

—Je vous l'accorde, convint le chef. J'aurais effectivement dû tout faire pour vous procurer ces renforts, mais j'étais alors convaincu que le ravisseur était sous les verrous.

Cet aveu, de la part du patron, n'effaça en rien la certitude qu'était celle de la détective: en lui refusant des renforts, l'homme avait manqué à son devoir. Faisant maintenant les cent pas en plein centre du bureau, elle entreprit de procéder à la récapitulation de l'enquête mettant en vedette nul autre que monsieur Karl et ses magouilles bien huilées. Elle ne tenait pas du tout à ce que la théorie «jamais deux sans trois» se confirme et de voir ainsi son ennemi lui échapper une troisième fois.

—Vous devez m'aider à capturer monsieur Karl! implora-t-elle en s'appuyant sur le bureau.

—Comment pourrais-je convaincre mes supérieurs d'entrer dans votre guérilla? rétorqua ce dernier. Ce satané monsieur Karl est blanc comme neige. Il parvient toujours à se tirer d'affaire en laissant derrière lui des coupables qui semblent avoir tout comploté ses crimes. Vu de l'extérieur, cela laisse croire que ce criminel est une de vos pures inventions. Je me permets de vous rappeler que vous êtes la seule à lui avoir parlé...

—Mais vous savez aussi bien que moi qu'il existe! hurla la policière en martelant le bureau de ses poings.

—Moi, je n'éprouve aucun mal à vous croire sur parole... mais pour mes supérieurs, la bonne foi ne suffit pas. Pour déclencher une chasse à l'homme, il leur faut des preuves et des preuves en béton. Et là... vous n'avez rien de concret à leur servir.

—Pourquoi devrais-je perdre mon temps à prouver l'existence d'une personne qu'ils connaissent déjà?

—Si nos dirigeants connaissent déjà celui que vous désirez coffrer, cela démontre qu'il est suffisamment influent pour les neutraliser. Vos chances de les convaincre de l'arrêter sont plutôt minces.

—Vous êtes en train de me dire que monsieur Karl va poursuivre ses activités en toute impunité et que je ne pourrai jamais rien faire pour l'en empêcher?

—Je suis sincèrement désolé, mais c'est la triste réalité.

La policière reprit sa marche erratique avant de l'interrompre abruptement.

—Je refuse d'être la complice des protecteurs d'un criminel, lança-t-elle solennellement. J'ai juré de protéger les citoyens et je suis incapable de les trahir.

—Qu'allez-vous faire? questionna le chef en échappant un rire nerveux.

—Je démissionne, déclara la femme en retirant sa casquette.

L'autre demeura songeur. Il avait toujours su que ce jour arriverait, mais espérait sans cesse l'éviter.

—Il ne faut jamais prendre une décision sous le coup de l'émotion, plaida-t-il.

Hélas, cela ne suffit pas à influencer la décision de son meilleur élément qui répliqua:

—C'est tout réfléchi. Je persiste et je signe. Je dois reprendre ma liberté pour espérer un jour avoir une longueur d'avance sur monsieur Karl.

Le chef se tourna alors vers le coéquipier de l'agente pour demander:

—J'imagine que vous allez l'imiter?

—Sans hésiter.

—C'est de loin la journée la plus triste de ma carrière, soupira l'homme en se frottant les yeux.

Tant de souvenirs les unissaient. Il avait pris ces deux policiers sous son aile dès leur arrivée à la centrale et leur avait transmis toutes ses astuces de vieux routier. Les petits jeunots avaient vite saisi ses enseignements avant de les faire fructifier et devenir des détectives hors pair. Aujourd'hui, ils reprenaient leur liberté pour voler de leurs propres ailes. Il était fier de les voir quitter le nid, mais quand même, ils allaient lui manquer. La policière s'approcha et lui tendit la main.

—Je n'oublierai jamais tout ce que vous avez fait pour moi, signifia-t-elle.

Bouleversé, le chef était incapable du moindre mot. Aussi, se leva-t-il pour la prendre dans ces bras. Après coup, il serra à deux mains celle que lui tendit le deuxième démissionnaire puis dit, encore tout remué:

—Bonne chance à vous deux.

Avant de se retirer pour de bon, la policière se planta devant lui et se risqua à proposer:

—Vous pourriez démissionner et vous joindre à nous...

Bien que tenter par l'offre, le principal intéressé préféra la décliner.

—Non merci, fit-il à regret. Je suis trop vieux pour jouer aux détectives privés.

—Vous pourriez prendre le temps d'y réfléchir, suggéra la jeune femme, visiblement déçu de ce refus.

—Il faut bien que quelqu'un garde les pieds ici, ne serait-ce que pour vous refiler des informations lorsque vous en aurez besoin, non?

C'est avec un pincement au cœur et les larmes aux yeux que son ex-employée accepta cette idée de collaboration.

—Je garde votre numéro de téléphone dans mon agenda, fit-elle savoir.

—Appelez-moi à la maison. Ici, les murs ont des oreilles.

Lancée avec humour, cette dernière phrase aida les deux agents à mieux absorber le choc de leur démission. Ils s'imprégnèrent une dernière fois de ces longues années de complicité avec le chef du service de police, lequel, avec le temps, était devenu davantage un ami qu'un supérieur hiérarchique.

—Allez... ouste! lança ce dernier en leur montrant la direction de la sortie.

Les deux lui obéirent en refermant pour la toute dernière fois la porte de son bureau. C'était la fin. Une fois seul, le chef ne pouvait qu'applaudir leur courage, en particulier celui de cette femme accomplie qui venait tout juste de se libérer de ses chaînes.

Avant d'être nommé à la tête de son département, il avait failli claquer la porte plus d'une fois, mais ses supérieurs avaient toujours su le retenir en lui faisant miroiter les avantages du pouvoir. Pour lui, il était trop tard pour revenir en arrière. Néanmoins, il aurait toujours la satisfaction d'avoir formé deux super flics qui à n'en point douter, feraient d'excellents détectives privés.

Après avoir quitté la centrale, les ex-agents ne savaient trop s'ils devaient être malheureux d'avoir ainsi rompu avec leur passé ou heureux de jouir d'une toute nouvelle liberté qui leur permettrait de vivre leur rêve, soit celui de servir la population, de la protéger et d'assurer sa sécurité en luttant à armes égales avec, entre autres, des malfrats comme monsieur Karl.

Une fois à leur domicile, se sentant renaître, la future détective privée se laissa choir dans un fauteuil pour mieux apprécier sa quiétude. Peu de temps s'écoula avant que son compagnon vienne la rejoindre avec deux coupes de vin blanc.

—Nous sommes libres! lança-t-il en portant un toast.

L'atmosphère vira rapidement à la fête. Après quelques gorgées, sa copine savourait résolument leur décision de travailler à leur propre compte tandis qu'il s'exclama:

—Longue vie aux détectives en Noir et Blanc!

—Les détectives en Noir et Blanc?

—Oui, tu ne trouves pas que ce serait là un excellent nom pour notre agence? Le «N» de Noir correspond à la première lettre de mon prénom, et Le «B» de Blanc à la première du tien.

L'idée enchantait sa douce. Outre le lien avec leurs prénoms, Normand et Béatrice, le noir et le blanc lui rappelaient ces bandes dessinées qu'elles se plaisaient à lire, durant son enfance, et dont les héros, des justiciers, avaient suscité son engouement pour son métier. Normand remplit les coupes tout en se targuant d'être à l'origine du nom de leur entreprise. Ce deuxième verre fit bifurquer la conversation vers la détresse qui hantait les couples sans enfants et qui se disaient prêts à tout pour en avoir.

—Est-ce que tu crois que l'absence d'un enfant finira par tuer notre amour? s'inquiéta-t-il.

Voilà longtemps que cette question lui brûlait les lèvres, mais l'occasion de discuter de la chose ne s'était jamais présentée.

—L'amour n'a pas besoin d'enfant pour se nourrir, de le rassurer Béatrice, sûre de son affirmation.

—Je n'en suis pas si certain.

Ce disant, Normand fixait sa coupe, perdu dans de sombres pensées.

—Nous sommes bien, ensemble, dit Béatrice en se blottissant contre lui.

Il avait beau apprécier ce geste, il n'était guère rassuré pour autant.

—Pour trouver le bonheur, signala-t-il, Nathalie et Samuel avaient absolument besoin d'un enfant dans leur vie.

—Parce que leur désir d'en avoir un était plus fort que tout.

Du coup, les deux adoptèrent un air abattu.

—Et toi... voulut savoir Normand, est-ce que ton désir d'avoir un enfant est plus fort que tout?

—Plus maintenant...

—Pourquoi?

Béatrice déposa sa coupe sur la table du salon et se mit à songer au chemin qu'elle avait parcouru pour en arriver à répondre «Plus maintenant...»

—Comme toutes les adolescentes, commença-t-elle par dire, j'ai cru moi aussi au prince charmant et à la célèbre phrase: «ils furent heureux et eurent de nombreux enfants». Mais depuis quelques mois, mon enquête m'a fait énormément réfléchir sur le vrai sens de la vie. Lorsque je vois des gens prêts à payer pour s'offrir des enfants, et ce, sans même se demander d'où ils viennent, je crois qu'il est plus sage de profiter du vrai bonheur à deux plutôt que de gruger celui des autres dans le simple but d'être heureux.

—Sans un enfant, tu n'as pas peur que notre bonheur s'use?

—Un bonheur grandit, il ne s'use pas.

Béatrice en était tellement convaincue qu'elle ne comprenait pas que son acolyte puisse penser autrement.

—Nous ne saurons jamais si un enfant aurait pu nous rendre plus heureux, confessa ce dernier.

—Est-ce que l'absence d'une enfant t'empêche de m'aimer?

—Au contraire!

—Si tu es capable de m'aimer malgré notre infertilité, pourquoi serais-je incapable d'en faire autant?

—Il n'y a aucune raison qui t'en empêche.

—C'est ce qu'il fallait démontrer! lança Béatrice.

Cela étant dit, les deux tourtereaux savourèrent un long baiser. Mais pas n'importe lequel... le genre qui transporte dans les nuages.

—Un autre verre de vin? proposa Normand.

Son verre bien plein, Béatrice but quelques gorgées. Ce faisant, elle réfléchit et demanda:

—Même si nous pouvions en avoir, crois-tu qu'il y aurait de la place, dans notre vie, pour un enfant?

—Vrai que nous ne pratiquons pas le métier idéal pour fonder une famille, convint Normand.

—Ce qui signifie, reprit Béatrice, que nous avons avantage à apprendre à être heureux... à deux.

—Tu as raison... Contentons-nous d'aider les enfants des autres.

Normand faisait référence au travail bénévole qu'ils accomplissaient pour aider les pompiers à récupérer les jouets endommagés, les réparer et les distribuer aux enfants moins nantis, histoire de leur offrir un peu de bonheur le soir de Noël. Cela, sans oublier les visites qu'ils rendaient aux enfants malades, les repas qu'ils distribuaient

dans les écoles défavorisées et leur implication dans les campagnes visant à financer les maisons de répit destinées aux mères maltraitées et leurs enfants.

—Notre vie me plaît, sourit Béatrice, le regard amoureux.

—Tu as raison... sourit Normand en l'embrassant. Notre vie est fantastique!

La fin de leur baiser le rendit toutefois inquiet. C'est pourquoi il enchaîna en suppliant: «Promets-moi une chose.»

—Tout ce que tu voudras, mon amour...

—Si jamais un jour l'absence d'un enfant te rend malheureuse, je veux absolument que tu me le dises.

—C'est promis, agréa Béatrice en se jetant à corps perdu sur l'amour de sa vie.

## Chapitre 25

### Le secret

Nathalie et Samuel décidèrent de baptiser leur poupon quelques semaines après leur retour de New York. Après la cérémonie, une réception souligna l'arrivée d'un nouveau membre dans la famille Lassonde.

Une banderole «Bienvenue Guillaume» trônait au-dessus des têtes des invités. Une dégustation de crudités, accompagnées de trempettes, donna le coup d'envoi à la fête. Carottes, céleri et compagne devaient rivaliser avec les paires de bras qui s'arrachaient le nouveau-né pour le câliner. Voilà des lustres que la famille Lassonde n'avait pas savouré un tel bonheur. Tante Émilie profita de l'occasion pour papoter avec tout un chacun et comme à l'habitude, ses petits écarts de langage amusèrent tout de monde. À force de parler et de parler, elle finit bien par avoir faim, mais comme il n'y avait que des crudités et que son dentier l'empêchait de mordre dans des denrées trop solides, elle jugea préférable de combler sa faim avec les carrés de sucre à la crème qu'elle-même avait apportés. Ils étaient disposés autour du gâteau de baptême. Mine de rien, elle se faufila entre les invités, s'approcha de la table du gâteau, attrapa un carré de sucre puis l'avala. Le paradis!

—Ce pourrait-il que vous ayez goûté à l'un de vos sucres à la crème? la questionna Jonathan en désignant du doigt l'espace libre laissé dans l'assiette.

C'est qu'il avait bien vu la gloutonne s'empiffrer en douce.

—C'est tellement bon, avoua candidement tante Émilie, que je me vautrerais dedans!

Sa réplique provoqua les rires des différents témoins de la scène. Même Martin quitta sa tristesse pour rire un bon coup. Ce qui lui fit réaliser qu'il pouvait encore aspirer au bonheur, malgré la disparition de Maryline. C'était bien de retrouver le goût de vivre et de croire à nouveau en l'avenir. Sa belle-mère, Caroline, profita de cette hausse de moral pour lui tendre Guillaume. La vue du poupon le fit chavirer. Fixant la petite fri-mousse, il se demandait ce qui avait bien pu advenir de l'enfant de Maryline. Ce qu'il donnerait pour le retrouver et s'occuper de lui... Caroline s'approcha doucement de lui et déposa une main sur son épaule.

—Si l'enfant de Maryline s'est évanoui dans la nature, c'est qu'il est préférable qu'il en soit ainsi, philosopha-t-elle.

—J'aurai tant voulu le retrouver, confessa Martin en contemplant le bébé qui se mouvait dans ses bras.

—Si Maryline avait souhaité que tu prennes soin de son enfant, elle te l'aurait demandé, répliqua sa belle-mère.

Le jeune homme savait que cette dernière avait raison. Maryline avait confié son enfant à des gens qui auraient fait n'importe quoi pour en avoir un et lui n'avait tout simplement pas le droit de s'interférer.

—Une chance que tu es là pour me faire entendre raison, dit-il en lui remettant Guillaume.

Même si Caroline n'était pas sa mère biologique, il la respectait énormément. Mais il n'en avait pas toujours été ainsi. Lorsqu'elle s'était installée chez eux, il s'était d'abord plu à la boudier, jugeant qu'elle envahissait la maison familiale que depuis des lustres, il partageait seul avec son père. Il l'avait même accusée de chercher à le chasser des lieux.

—Surtout pas!, avait alors répliqué la future belle-mère qui en aucun temps, ne souhaitait voir son arrivée rompre la chimie qui existait entre lui et son père.

Puis à la longue, sa volonté de vouloir partager sans s'imposer fit en sorte qu'elle parvint à le conquérir. Si elle ne prit guère la place de sa mère, laquelle était décédée alors qu'il avait à peine dépassé l'âge de raison, les conseils qu'elle lui prodiguait faisaient toujours en sorte que le yin et le yang de sa personnalité s'équilibrent. Sans compter qu'il y avait plusieurs avantages à avoir un père amoureux...

Son cousin Benjamin, le plus vieux des garçons de Jonathan, arriva à l'improviste. Il tira sur son bras pour l'inciter à se joindre à lui pour jouer avec Christian et Alexandre, les garçons de feu Jocelyne Lassonde et son époux, l'honorable le juge. Peu emballer par l'invitation, il allait refuser quand Caroline lui demanda:

—Maryline aurait-elle voulu que tu t'arrêtes de vivre parce qu'elle est morte?

La question le remua. Pour rien au monde, son amie n'aurait voulu que sa mort fasse s'arrêter le temps. Elle aimait trop la vie pour empêcher les gens de vivre la leur.

—S'il te plaît... supplia Benjamin, viens jouer en équipe avec moi.

—Ne déçois pas ton plus grand admirateur... de renchérir Caroline.

—S'il te plaît, viens jouer en équipe avec moi, répéta Benjamin.

Et Martin d'accepter.

—Le dernier sera une poule mouillée! s'exclama-t-il en décollant en trombe.

Benjamin le poursuivit et parvint à le devancer pour entrer dans la salle d'étude où Alexandre et Christian les attendaient.

—Poule mouillée! lança Benjamin en se pavanant comme un paon.

Martin n'en avait que faire des moqueries de son cousin. À vrai dire, il avait volontairement ralenti sa course pour le laisser gagner. Voyant que son fils semblait reprendre goût à la vie grâce aux bons mots de Caroline, Sylvain s'approcha d'elle pour lui dire:

—Tu sais vraiment y faire avec les enfants.

—Martin est un adulte, je te rappelle.

—Peu importe... tu es une véritable mère, pour lui.

En entendant le mot «mère», Caroline se figea. C'était là le seul mot qu'on ne devait jamais prononcer en sa présence. Resplendissait de bonheur, Sylvain se plut alors à contempler Guillaume dans les bras de sa belle pour lui faire comprendre qu'il aimerait bien lui faire un enfant.

—Je vais aider Nathalie à servir la soupe, émit sèchement cette dernière en lui remettant l'enfant.

Puis elle s'éloigna de lui comme s'il avait la peste. Tante Émilie, qui avait remarqué l'incident, la saisit par le bras avant de l'entraîner à l'écart, dans une chambre, sous prétexte qu'elle voulait lui faire signer une carte de souhaits.

—Quelque chose qui ne va pas avec Sylvain? s'enquit-elle d'un ton mielleux.

—Pas du tout. Tout va comme parfaitement, répliqua Caroline.

—Qu'est-ce qui t'empêche d'avoir des enfants, dis-moi?

—Mes raisons m'appartiennent...

—Comme tu voudras...

—Tu devrais révéler ton secret à Sylvain, suggéra Nathalie qui avait suivi les deux femmes, trop intriguée qu'elle était par l'air sombre de sa tante.

Celle-ci comprit tout de suite que sa nièce savait pourquoi Caroline avait fait une croix sur la maternité. Ce qui apparaissait normal, étant donné que les deux femmes, très proches l'une de l'autre, avaient l'habitude de tout se dire.

—Ma petite fille, dit-elle alors, lorsque j'ai rencontré mon défunt mari, je lui ai demandé s'il voulait avoir des enfants. S'il avait dit non, je ne l'aurais jamais épousé, même si j'en étais folle dingue. Suis mon conseil... N'attends pas que ton refus de devenir mère nuise à ton couple.

L'avertissement fit réfléchir Caroline.

—Tu dois absolument parler à Sylvain, insista Nathalie. Le fait de ne pas avoir d'enfant a failli nous séparer, Samuel et moi.

—La soupe est servie! annonça Jonathan.

L'appel permit à Caroline de s'esquiver. Elle alla s'asseoir auprès de Sylvain sans oser le regarder. Tante Émilie, elle, prit place au bout de la table, car c'était là le meilleur endroit pour ne rien manquer et s'immiscer dans toutes les conversations. Mais une légère inquiétude s'empara d'elle lorsqu'elle vit Nathalie s'asseoir. Du coup, elle se remémora l'avertissement de madame Irma: «Léopold ne parle pas du présent. Il fait allusion à la terrible épreuve que devra affronter Nathalie.»

—Tante Émilie, voulez-vous prononcer le bénédicité? demanda Jonathan après avoir noté que tout le monde était attablé.

Tous abandonnèrent leur cuillère pour se tourner vers l'aînée de la famille. Tante Émilie eut alors l'idée d'inventer une prière en l'honneur du baptême de Guillaume. Sauf qu'elle était en manque d'inspiration. Donc plutôt que déblatérer des conneries, elle jugea préférable de dire:

—Au diable le bénédicité! On mange! J'ai faim, tabarnache!

Chacun reprit sa cuillère pour la faire tourner en rond dans sa soupe, non sans rire aux éclats.

## Chapitre 26

### La mère, la fille et le...

La petite discussion avec tante Émilie et Nathalie à l'effet que son refus d'avoir un enfant puisse faire chavirer son couple avait fortement ébranlé Caroline. Elle ne voulait pas perdre Sylvain. Il était le seul homme qu'elle avait laissé entrer dans sa vie. Avant lui, il n'y avait place que pour les aventures d'un soir, et cela, uniquement de temps à autre. À cette époque, elle jugeait que les membres du sexe opposé ne servaient qu'à abrutir la femme, qu'ils n'étaient qu'une source d'ennuis et qu'ils ne faisaient rien, sinon tout laisser traîner derrière eux.

Mais Sylvain, lui, avait complètement transformé sa vision. Il était tendre, partageait les tâches ménagères et surtout, il était amoureux et promettait de l'aimer jusqu'à son dernier souffle. Que demander de plus? Un enfant... Pour que ce rêve se réalise, elle n'avait d'autre choix que de lui ouvrir la porte de son jardin secret. Et c'est d'ailleurs ce qu'elle décida de faire. Un dimanche matin, elle prit tout son courage et se confia à son bellâtre.

—Suis-moi, lança-t-elle en guise de préambule, tu vas enfin savoir pourquoi je ne veux pas d'enfant...

À la fois surpris et heureux, Sylvain ne se fit guère prier, ne se limitant qu'à une seule question:

—Où est-ce que tu m'emmènes?

—Rencontrer ma mère!

Voilà qui redoubla la surprise de l'autre, car jusque-là, jamais elle ne lui avait parlé de sa mère. Même qu'il avait toujours cru qu'elle était morte. Un tel silence sur l'existence d'un des êtres les plus significatifs de notre existence ne peut qu'être de mauvais augure.

—Suis-moi! ordonna Caroline en marchant d'un pas pressé.

Le pauvre homme eut toutes les peines du monde à gagner la voiture avant qu'elle ne la fasse démarrer en trombe.

—Ta mère demeure où? demanda-t-il afin de signaler sa présence à bord.

—Dans Charlevoix!

Puis elle effectua un virage si serré, qu'il en fut tout secoué. Du coup, il convint qu'il valait mieux ne plus poser de questions. Durant toute la durée du trajet, soit une heure et demie, le silence était donc de mise. Heureusement, le magnifique paysage charlevoisien permettait d'oublier les brusqueries de la conductrice. L'expédition se termina devant une résidence pour personnes âgées, communément appelée: «centre

d'hébergement et de soins de longue durée.» Sylvain fixa l'endroit d'un regard interrogateur.

—Ma mère habite dans un CHSLD, lui expliqua sèchement Caroline sans trop vouloir s'étendre sur le sujet.

Devant cette brève réponse, son amoureux en déduit que le moment n'était guère propice pour chercher à en savoir davantage. Pour éviter que sa curiosité succombe à la tentation, il s'extirpa de l'automobile en étirant ses muscles. Caroline mit un peu de temps à l'imiter, du fait qu'elle devait ramasser sa bourse et certaines choses qu'elle avait emportées: une boîte de truffes et un sac contenant des vêtements de corps que l'infirmière lui avait demandé d'acheter.

—Allons-y! fit Sylvain, pressé de voir cette femme mystérieuse qui semblait mettre un frein à son projet de paternité.

Avant de lui obéir, Caroline lui refila la boîte de truffes.

—Tu les remettras à ma mère. Ça devrait limiter les dégâts!

Encore une fois, rien de vraiment encourageant. Sans mot dire, sa belle le guida nerveusement vers sa mère: à droite en entrant, premier corridor à gauche, ascenseur, un autre corridor à gauche, puis arrêt au fumoir où la vieille dame se reposait sur son fauteuil roulant, cigarette à la main. Dès qu'il entra dans la pièce, Sylvain s'arrêta de respirer, gêné par le nuage chargé de nicotine qui embaumait l'air et l'allure rébarbative de cette femme qui n'était nulle autre que la mère de sa copine. Avec sa peau plus plissée que des raisins secs et ses cheveux aussi desséchés que mal coiffés, elle avait tout d'une vraie mégère. Elle portait des vêtements chics qu'elle traitait comme des haillons. Calée sur le siège de son fauteuil roulant et assise dans une fort mauvaise position, elle semblait misérable. Elle donnait l'impression d'être une pauvre. Caroline la salua avant de l'embrasser. Tout de suite, la vieille la repoussa en grommelant des injures, un peu comme si le baiser déposé sur son front l'avait souillée. Puisqu'elle ne portait pas de dentier, ses paroles étaient plutôt difficiles à saisir. Cette négligence était probablement volontaire, ne serait-ce que pour donner l'impression d'être encore plus miteuse.

—C'est qui cet imbécile? râla-t-elle en pointant le menton vers Sylvain.

—Bonjour, madame, la salua ce dernier.

—Je ne vous ai pas donné la permission de m'adresser la parole! chiala la femme en lui tournant le dos.

—Maman... implora Caroline.

—Quant à toi, contente-toi de répondre à ma question! Qui est cet imbécile?

—C'est mon amoureux, risqua la fille en ravalant presque sa salive.

—Voici un cadeau, dit Sylvain pour tenter d'amadouer sa belle-mère.

—Pas encore des fichus chocolats! Je déteste les chocolats!

Ce disant, elle repoussa la boîte. Caroline fit alors signe à Sylvain de la déposer sur la table, près de la chaise de sa mère, et de retirer le couvert. L'homme trouvait ridicule de placer une boîte de chocolats près d'une personne qui affirmait les détester, mais puisqu'elle insistait, il obéit à sa douce sans broncher. Lorsqu'il s'exécuta, la mère bougea son fauteuil de façon à écraser l'un de ses pieds. Du coup, il faillit être renversé et Caroline le rattrapa juste avant qu'il ne tombe.

—Comment tu t'appelles? questionna l'aïeule en posant des petits yeux pointus sur lui!

—Je m'appelle Sylvain.

—Tes parents manquaient vraiment d'imagination lorsqu'ils t'ont baptisé! Le pauvre Sylvain baissa les yeux. Les mesquineries qu'il essayait depuis son arrivée le blessaient franchement dans son amour-propre. Il fut bien tenté de répliquer par une insulte, mais se ravisa en se disant que la discussion qui s'en suivrait n'aurait plus de fin et que le tout ne pourrait qu'envenimer un climat déjà fort tendu.

—Maman... arrête de t'en prendre à mon ami! sermonna Caroline en pointant un doigt vers l'insolente. Tu n'as pas le droit d'insulter les gens comme tu le fais.

—J'insulterai qui je voudrai! Tu n'as pas de leçon à me donner sur les bonnes manières! Avant d'exiger que je respecte les autres, il faudrait que tu médites sur le mal que tu répands autour de toi, fille ingrate! Quand je pense que tu préfères me stationner ici plutôt que de m'héberger chez toi!

Sylvain n'en croyait pas ses oreilles. Jamais ses parents ne lui avaient parlé sur ce ton, même lorsqu'il lui arrivait d'abuser de leur patience.

—Maman, nous en avons discuté plusieurs fois. Je ne peux pas m'occuper de toi parce que tu dois te déplacer en fauteuil roulant. Il faudrait que j'arrête de travailler et que je me consacre à toi vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Tu sais parfaitement que je dois gagner ma vie. Je ne suis pas à ma retraite, tu sais!

Caroline serrait les dents. Elle aurait tant voulu accéder au souhait de sa mère. Mais c'était hélas impossible, le gouvernement n'offrant pas assez de soutien aux aidants naturels. Depuis le jour où elle avait dévalé l'escalier du sous-sol, alors qu'elle demeurait encore seule, l'admission de la vieille dame dans un CHSLD représentait de loin l'unique solution. La chute, qui avait provoqué la paralysie de ses jambes, devait ajouter à la tension qui régnait déjà entre elle et sa fille.

—Tu n'as pas de cœur! cria-t-elle. Tu devrais avoir honte de toi... après tous les sacrifices que j'ai faits pour te nourrir et t'éduquer! J'avais bien dit à ton père que je ne voulais pas d'enfants. Tu es bien chanceuse qu'il ait négocié en ta faveur, car autrement, je t'aurais fait adopter. Je t'ai toujours détestée parce que tu m'as empêchée de m'épanouir. Si c'était à refaire, je me ferais avorter!

Ce disant, un filet de salive coulait sur sa belle robe en dentelle. Sylvain se demandait comment une mère pouvait en arriver à parler ainsi à son enfant. Quant à Caroline, elle bouillonnait de rage. Pourquoi sa vieille mère aigrie la rendait-elle responsable de tous ses revers?

—Maman... tenta-t-elle pour la rendre à de meilleurs sentiments, je sais très bien que tes paroles dépassent ta pensée.

—Non, ma fille! continua l'aïeule en écumant de plus belle. Mes pensées suivent parfaitement mes paroles! Je n'ai pas trouvé un seul mot, dans le dictionnaire, pour exprimer toute la haine que j'ai envers toi. Qui donc aurait voulu enfanter un monstre d'ingratitude comme toi? Certainement pas moi! Je te souhaite d'engendrer une descendance maudite qui saura te rendre tout le mal que tu m'as fait!

Après le silence qui s'en suivit, elle détourna son visage chargé de salive vers le pauvre Sylvain qui crut bien qu'elle allait le crucifier. Et il n'avait pas tort...

—Ton ami est-il un vieux garçon qu'aucune femme n'a jamais pu endurer? demanda-t-elle.

—Mon épouse est morte, fit savoir Sylvain.

—Tu es vraiment une bonne à rien! grommela la vieille. Incapable d'attirer autre chose qu'un homme de seconde main!

Sylvain dut se retenir pour ne pas s'enfuir au plus vite pendant que Caroline faisait appel à tout son sang-froid pour ne pas projeter sa mère contre un mur. Par chance, il lui restait encore assez d'amour filial pour freiner ses envies. Pendant ce temps, la fichue mégère, elle, savourait sa victoire. Rien ne la rendait plus heureuse que de rendre sa fille malheureuse. Elle ramassa discrètement un chocolat qu'elle savoura tout en se délectant devant le mal qu'elle venait de causer. Puis une dame d'un certain âge se faufila jusqu'à eux.

—Bonjour, Caroline, comment vas-tu? s'enquit-elle d'un ton familier.

—Ça va... répondit cette dernière en clignant des yeux.

La dame comprit que la mère venait encore d'attaquer. Ce qui la chagrinait énormément, elle qui trouvait la jeune visiteuse si gentille. Elle ne méritait pas d'être ainsi traitée.

—Ne prends pas tout ce qu'elle raconte au sérieux, chuchota-t-elle de façon à ce que les sourdes oreilles de la vilaine n'arrivent pas à entendre. Tu sais aussi bien que moi qu'elle adore jouer les miséreuses.

—Marie, prévint alors la mère de Caroline, arrête de marmonner. Je ne suis pas folle. Je sais très bien que tu parles contre moi.

—Je disais à ta fille qu'elle est très courageuse de se farcir toutes ces heures de route pour endurer ton sale caractère! répliqua la dame.

—Va au diable!

—Chère Alice... rigola Marie, si tu continues ainsi à mordre ton prochain, tu vas finir par te briser la mâchoire et tu peux être certaine que tu vas venir me rejoindre chez le diable.

Suite à cette réplique, Alice adopta un air désabusé. Arrêtant le débat, elle se renfrogna. Même qu'elle boudait. Comme elle le faisait toujours, d'ailleurs, chaque fois que quelqu'un prenait le dessus sur elle. Profitant de cette accalmie, Marie se tourna vers Sylvain et demanda à Caroline:

—Qui est ce charmant jeune homme qui t'accompagne?

—C'est mon conjoint.

—Un homme de seconde main qui a déjà couché dans le lit d'une autre femme! précisa Alice pour tenter d'envenimer la conversation.

—Tu es vraiment impossible! la blâma Marie. Moi, je suis plutôt d'avis que ta fille a mis la main sur un bel homme qui semble respirer la bonté.

Ces compliments ne manquèrent pas d'offusquer la mère qui pour se calmer, avala un deuxième chocolat. Caroline jeta un coup d'œil à sa montre puis jugea que le temps était venu de se retirer. Elle s'approcha de sa mère dans le but de l'embrasser

sur le front, mais alors qu'elle s'exécutait, l'ingrate la repoussa à deux mains tout en criant:

—Hors de ma vue! Je n'ai pas besoin de tes baisers de Judas! Je te déteste!

Caroline était à ce point décontenancée par ces propos qu'elle fut incapable de saluer Marie. C'est donc Sylvain qui le fit à sa place. Sur le chemin du retour, elle resta saisie jusqu'au moment où, après avoir quitté la route nationale, elle gara son automobile sur un terrain vague, bien à l'écart des regards indiscrets. Là, elle arrêta le moteur.

—Tu m'excuseras, annonça-t-elle en se tournant vers son passager. Accorde-moi quinze petites minutes de tranquillité. J'ai besoin de me défouler. Pourrais-tu sortir, s'il te plaît?

Sans poser de question, Sylvain se plia à son désir et quitta la voiture. Une fois seule, Caroline ramassa une boîte de mouchoirs et sélectionna la chanson «Fatigué», de Renaud, à même son lecteur de disques compacts. Dès qu'elle entendit les premières notes de la chanson, elle monta le volume au maximum. Au son de la voix de Renaud qui résonnait à tue-tête, elle perdit toute retenue. Toute la peine engendrée par la méchanceté de sa mère lui nouait la gorge. Aussi, c'est en sanglotant et en hurlant qu'elle répétait certains mots marquants de la chanson, tels: révolte, colère, dégoût, chercher quelques traces d'amour et surtout, FATIGUÉ! FATIGUÉ! FATIGUÉ!

Entendant cela, Sylvain faillit ouvrir la portière de l'auto pour tenter d'atténuer la détresse de sa copine, mais jugea préférable de s'abstenir, la sachant trop fière et indépendante pour cuver sa peine en présence d'autrui. Même qu'avec un peu de recul, il trouvait qu'elle avait une excellente façon de gérer son mal, préférant le chasser sur-le-champ plutôt que d'attendre que le vase déborde.

FATIGUÉ! FATIGUÉ!! La chanson de Renaud en était maintenant au dernier couplet. Caroline éteignit le lecteur et ouvrit la portière pour humer l'air frais.

—Est-ce que ça va? questionna Sylvain, prêt à l'accueillir au creux de ses bras.

—Saint-Sicroche! lâcha Caroline. Ce que c'est bon de faire sortir le méchant une fois de temps à autre!

Hébété, Sylvain répliqua:

—Si je me fie à ce que je vois, chaque discussion avec ta mère se termine en catastrophe.

—Ne la juge pas trop sévèrement. Ses parents l'ont retirée de l'école en septième année. Ils ont préféré instruire ses deux frères, car pour eux, un homme devait gagner de l'argent alors que la femme ne devait s'occuper que de la maison. Elle a eu la malchance de naître à une époque où il était normal d'obliger les femmes à se marier plutôt que de réaliser leurs rêves. Elle, elle aspirait à devenir mannequin ou dessinatrice de mode... alors... imagine le fardeau que j'ai représenté pour elle. Mon arrivée l'a définitivement enfermée entre les quatre murs de sa cuisine. Je me suis toujours sentie de trop et je n'ai jamais eu l'impression qu'elle m'aimait. Voilà pourquoi j'ai sauté sur le premier métier intéressant qui nécessitait un minimum d'études. J'avais un urgent besoin d'affranchir ma mère de ses obligations maternelles. Je pensais qu'elle sauterait sur sa liberté pour reprendre sa vie en main... malheureusement, mes débuts sur le marché du travail ont créé l'effet inverse. Elle s'est enfermée dans la prison dorée de sa maison en jalousant ma chance et mon courage d'avoir choisi de pratiquer le métier de

coiffeuse avant de me marier. Puis elle a continué à cultiver les rancunes et à accuser tout un chacun d'être à l'origine de sa vie manquée. De toute sa vie, la mort de mon père a certainement été la chose qui l'a rendue la plus heureuse.

Cette dernière phrase, qui marquait la fin d'un véritable chemin de croix, rendit Sylvain songeur. Sans excuser la dame, il était plus facile de comprendre son aigreur et son agressivité. Elle ne faisait qu'envier le bonheur des autres, lequel mettait en évidence tant la noirceur de sa vie que ses désillusions.

—Sa chute dans l'escalier de son sous-sol, reprit Caroline d'une voix étouffée, a été la goutte de trop, celle qui a complètement ruiné sa vie.

Elle tremblait au simple fait de repenser à cette journée diabolique qui avait altéré la qualité de vie de sa mère en la privant de l'usage de ses jambes.

—Est-ce que tu as peur qu'un enfant te rende malheureuse? lui demanda Sylvain en la saisissant par la main.

—Ce n'est pas si simple, répliqua Caroline en retirant sa main qu'elle vit aussitôt rattraper.

—Cesse de t'en faire... Ta vie repose sur des conditions drôlement plus gagnantes que la peinture des souliers de ta mère.

—La présence d'un enfant peut changer bien des choses, tu sais...

—Tu as raison... un enfant peut aviver le bonheur d'un couple qui s'aime, fit Sylvain.

Ce disant, il entoura son interlocutrice de ses bras et caressa ses cheveux. Jamais elle ne lui avait semblé aussi fragile.

—Je ne saurai probablement jamais comment m'y prendre pour aimer un enfant, l'entendit-il lui dire.

—Pourquoi dis-tu ça?

—Ma mère ne me l'a jamais montré, elle m'a toujours détestée.

—C'est faux. Elle t'aime.

—Comment peux-tu l'affirmer?

—Elle mange les chocolats que tu lui apportes.

Depuis le temps qu'elle s'obligeait à rendre visite à sa mère, ce petit détail avait toujours échappé à Caroline. Pourtant, il signifiait beaucoup puisqu'il constituait le seul élément qui détonnait avec la vilaine attitude de celle qui l'avait mise au monde.

—Pourquoi est-elle si méchante? questionna-t-elle.

—Pour éviter de paraître trop sentimentale, supposa Sylvain. En te repoussant, elle est persuadée de contribuer à ton émancipation et de te voir goûter au bonheur que la vie lui a refusé.

—Pourtant, elle me reproche toujours de l'avoir abandonnée.

—Si elle te remerciait trop de te soucier d'elle, tu reviendrais constamment la visiter. Elle a probablement peur que ta dévotion t'éloigne de ta vie.

L'explication semblait logique. Caroline quitta les bras de son bellâtre pour marcher seule, plaçant son visage face au vent pour mieux respirer. Ainsi, sa mère l'aimait tellement qu'elle faisait tout pour que son oisillon vole de ses propres ailes et ne revienne plus au nid. Sylvain la rejoignit et collant son corps contre le sien.

—Tu seras une mère extraordinaire, l'assura-t-il d'un ton empreint de sérénité.  
—Tu penses? interrogea Caroline en laissant le vent caresser son visage.  
—Une femme aussi équilibrée que toi ne peut pas rendre des enfants malheureux.

—Et si je me trompais?  
—Ne laisse pas les croyances de ta mère t'envahir.  
—Quelles croyances?  
—Ta mère est convaincue que les enfants empêchent une femme de s'émanciper et fait tout pour que tu y croies autant qu'elle.

Cette constatation assomma Caroline. Toute sa vie, sa mère lui avait implanté l'idée que les enfants constituaient un fardeau qu'il fallait éviter de porter. C'était à ce point, qu'elle avait fini par y croire.

—J'ai l'impression qu'il faudra me reprogrammer, affirma-t-elle.  
—Ce serait dommage que ta mère parvienne à t'éloigner du plaisir d'avoir des enfants...  
—J'ai besoin de réfléchir avant de me convaincre que la maternité est synonyme de bonheur...  
—Je suis prêt à t'accorder tout le temps que tu voudras, mais ne laisse pas ton horloge biologique décider pour toi.

L'ultimatum amusa Caroline.

—Je n'ai pas l'intention de laisser passer ton invitation, sourit-elle.

Il n'en fallut guère plus pour que Sylvain s'approche pour l'embrasser, elle qui venait de raviver son espoir.

## Chapitre 27

### Rendre à Cléopâtre...

Depuis ce fameux jour où elle avait parfaitement bien reconnu les visages de ses deux enfants adoptifs à la télévision, Julia éprouvait sans cesse des remords de conscience. Elle revoyait encore et encore la détresse qui se lisait sur les visages des parents qui n'espéraient pas mieux que de retrouver leur enfant disparu.

Chaque fois qu'elle s'occupait de son garçon et de sa fille, elle ne pouvait s'empêcher de penser aux mères qu'elle avait rendues malheureuses pour combler son propre désir d'être maman. En plus de la tuer à petit feu, cela venait ternir son bonheur. Est-ce que le malaise grandissant engendré par ce qu'elle avait découvert au sujet de la véritable provenance des enfants allait mettre un terme à l'amour qu'elle éprouvait pour James? Il ne fallait pas. Ce dernier était tout ce qui lui restait. D'autre part, la comédie avait assez duré. Elle ne pouvait plus jouer ainsi les petites mères comblées. Pas avec ce qu'elle savait.

Pour alléger le poids de ses remords, elle tenta de retracer les parents de ses deux chérubins. Se souvenant que la police de New York avait participé à l'arrestation des personnes impliquées dans le réseau de trafic d'enfants, elle décida de joindre cette centrale. Tout de suite, elle obtint les informations désirées. Il ne restait plus qu'à tout dévoiler à James, ce qu'elle fit un samedi, juste après que les enfants aient été baignés et couchés. C'était le moment parfait pour entretenir une petite conversation de couple.

Son époux entra dans le salon en savourant le bonheur de se retrouver seul avec elle. Il s'approcha et se cala dans le fauteuil, tout près d'elle, lui frôlant délibérément un bras. Même si ce simple contact l'excita, elle fit vite de s'éloigner pour étouffer son désir. L'heure n'était vraiment pas au batifolage.

—J'ai quelque chose d'important à te confier, annonça-t-elle d'une voix étranglée.

—Tu meurs d'envie de me dire que tu m'aimes! Ironisa James en déposant un gentil baiser sur sa nuque. .

—Arrête... fit Julia en le repoussant doucement.

Décontenancé par ce refus, James recula en s'exclamant:

—My God! Mais qu'est-ce qui peut être plus important que de se dire que nous nous aimons?

—J'ai à te parler de nos enfants.

—À quel propos?

Abaissant les yeux, Julia fixait les pieds de James, lesquels reposaient sous la table de verre placée devant elle. Elle ne devait surtout pas craquer...

—À quel propos? entendit-elle répéter.

—La clinique nous a menti... Nos enfants n'ont pas été conçus par des mères porteuses.

—Qu'est-ce que tu racontes? La clinique m'a certifié que nos papiers d'adoption étaient en règle!

—Je le croyais aussi... jusqu'à ce que je vois un reportage au sujet d'une manifestation qui s'est tenue devant le siège de l'ONU.

—Quel est le lien avec nos enfants?

—La foule dénonçait le trafic d'enfants et l'achat de ceux-ci par des couples infertiles. Parmi les manifestants, il y avait des parents qui exhibaient la photo de leur enfant disparu.

—Je ne vois toujours pas le lien avec nos enfants... répéta James.

Agacée par la naïveté de ce dernier, Julia haussa le ton.

—J'ai reconnu les visages de nos enfants sur les photos qu'on montrait à la télévision!

—Tu en es certaine? s'étouffa presque James.

—J'ai enregistré le reportage. Tu veux le voir?

Le pauvre homme se prit la tête à deux mains.

—Nos enfants ont été enlevés pour nous être vendus! lâcha Julia, bouleversée.

—Je te jure que je l'ignorais! jura James. Je l'ignorais totalement!

Julia observait la réaction de cet être merveilleux avec qui elle partageait sa vie depuis maintenant une décennie. Il était tout aussi désemparé qu'elle. Sa réaction la poussa à s'approcher de lui pour estomper sa peine, mais il se dirigea vers le téléphone puis dit:

—Nous allons appeler tout de suite la clinique!

—Elle a fermé ses portes, l'avisait Julia.

—My God! C'est donc dire que... que nous sommes des... des voleurs d'enfants!

—Si nous retournons les enfants à leurs vrais parents, personne ne pourra nous accuser de les avoir enlevés.

—Comment allons-nous faire ça?

—J'ai obtenu les adresses et les numéros de téléphone des parents.

—My God! Tu as vraiment l'intention de sonner à leur porte et de leur annoncer tout bonnement que tu as retrouvé leurs enfants dans un marché aux puces?

—Je vais simplement leur avouer la vérité, de répliquer Julia.

Des frissons secouèrent James de la tête aux pieds.

—On devra les couvrir d'argent pour acheter leur silence et éviter d'être accusés d'enlèvement! argua-t-il. N'oublie pas que nos enfants nous ont déjà coûté une petite fortune!

—Si tu veux, suggéra Julia en gardant la tête bien haute, je vais négocier moi-même avec les mères. Entre femmes, on se comprendra sûrement.

Voyant que James entretenait de sérieux doutes, elle ajouta:

—Fais-moi confiance.

Elle semblait à ce point déterminée que son compagnon finit par accepter.

—Je vais donc partir pour le Canada demain, reprit-elle.

—My God! lâcha James. Mais tu pourrais attendre un peu! Donne-moi au moins le temps de me faire à l'idée que je doive me séparer des enfants!

—Pense aux parents à qui ont les a enlevés... Pour eux, chaque jour qui passe représente une nouvelle torture.

En comparant son malheur à celui des pauvres parents inquiets, James ne put qu'approuver. Julia s'approcha de lui en partageant silencieusement, en sa compagnie, cette dernière soirée «en famille». Ensemble, ils voyagèrent dans leurs souvenirs en visionnant des vidéos et en feuilletant des albums photo, terminant la soirée en regardant une dernière fois leurs deux enfants qui sommeillaient dans leur lit.

—Je t'aime, déclara Julia, la tête sur l'oreiller, après qu'ils se soient mis au lit.

—Moi aussi, murmura James.

Après un dernier baiser, Julia enfonça la tête dans son oreiller et fixa le plafond.

—À quoi penses-tu? lui demanda James en gagnant la position assise.

—Qu'il serait préférable d'adopter des enfants plutôt que de les acheter.

—C'est ce que je crois aussi. Quelque part, il doit bien y avoir des enfants qui ont besoin de parents comme nous.

Plus que jamais, Julia admirait cet homme qui l'amusait malgré ses défauts et aussi, grâce à ses défauts.

—Je ne me fatiguerai jamais de t'aimer, dit-elle.

Du coup, leurs corps se rapprochèrent et leurs mains se faisaient baladeuses jusqu'à ce que James mette un frein à leur élan en disant:

—Jamais je n'aurais cru qu'il y avait des gens suffisamment malhonnêtes pour s'enrichir en vendant des enfants.

—C'est trop cruel. Il faut que ça cesse.

—Tu as raison, convint James en se ruant vers sa tablette électronique. Les enfants ne sont pas des marchandises!

—Que fais-tu?

—Je vérifie l'ampleur du phénomène relié au trafic d'enfants dans le monde.

Au bout de quelques minutes, il tomba sur des statistiques impressionnantes. Sur la planète, trois mille enfants par jour seraient victimes de trafiquants sans scrupules. Les profits entourant leur traite sont évalués à tout près de dix milliards de dollars par année. Selon l'UNICEF, le nombre de bébés et d'enfants du Guatemala vendus à des couples américains et européens se situerait entre mille et mille cinq cents par année. Il existe bien des lois et des conventions visant à lutter contre ce trafic humain, mais elles semblent être peu appliquées et leurs sanctions manquent de sévérité. Les trafiquants d'enfants appartiennent à des réseaux internationaux qui la plupart du temps, trempent dans le trafic de drogue. Aussi, les organismes qui s'efforcent de les contrer peinent à financer leurs démarches et de ce fait, doivent limiter leur rayon d'action à seulement deux ou trois pays.

—Pour qu'elle soit efficace, avançâ Julia, il faudrait que la lutte contre le trafic d'enfants soit menée à l'échelle mondiale.

Alors qu'il levait le pouce en signe d'approbation, James tomba sur le discours que Daniel avait prononcé devant les Nations Unies.

—Viens voir... fit-il. Il y a ici une personne qui en est arrivée à la même conclusion que toi. Il réclame des lois plus sévères dans tous les pays et demande à ce que des pénalités exemplaires soient imposées aux trafiquants.

—C'est étrange, émit Julia après avoir lu le texte, le nom de cet homme me dit quelque chose...

Devant le regard interrogateur de son conjoint, elle sortit une feuille sur laquelle elle avait noté les noms transmis plus tôt par la police, puis précisa:

—Je crois qu'il est le père d'un des enfants qui nous a été vendu...

—My God! Mais c'est lui! confirma James après une brève vérification.

—C'est vraiment lui, convint Julia en examinant la photo de Daniel. Je le reconnais... Il faisait partie de ceux qui manifestaient devant les Nations Unies.

James l'écoutait d'une oreille distraite, trop occupé qu'il était à lire la réaction des dirigeants du monde suite au discours de l'homme.

—J'ai l'impression que notre soldat est reparti bredouille... crut-il deviner.

—Pourquoi?

—Les Nations Unies lui ont répondu que chaque pays a le choix d'appliquer ou non les lois et les conventions qui existent déjà.

—Mais on ne doit pas laisser les trafiquants s'en tirer aussi facilement! se révolta Julia. Les citoyens doivent se prendre en main!

—Et si on fondait un organisme international qui se grefferait à ceux qui luttent déjà contre le trafic des enfants? proposa James.

—Ouais... on pourrait ainsi faire notre part pour exterminer ces sales vermines de trafiquants!

—J'ai déjà quelques bonnes petites idées pour leur faire la vie dure, sourit malicieusement James.

Julia s'approcha de lui et glissa:

—Qui sait? Notre organisme nous aidera peut-être à trouver quelques petits orphelins à adopter...

—Je n'ai rien contre, pourvu que ce soit de vrais orphelins.

—Il se fait tard, bâilla Julia non sans jeter un coup d'œil sur la photo de ses deux chérubins. Il faut que j'aille dormir... J'ai une grosse journée qui m'attend, demain.

\*

Pour procéder à la remise des enfants, Julia avait cru bon de réserver une suite au Château Frontenac, jugeant préférable de rencontrer les deux mères biologiques en terrain neutre. Pour les attirer, elle les avait simplement contactées par le biais du téléphone.

—J'ai des renseignements importants à vous révéler au sujet de la disparition de votre enfant, devait-elle signaler à chacune. Venez me rencontrer aujourd'hui, à onze heures précises. Je vous saurais grée de venir seule.

Le risque qu'Alice et Florence contactent la police était pratiquement nul. C'est du moins ce que Julia se disait, étant d'avis que le désir de revoir leur enfant l'emporterait sur celui de la voir menotter. À l'heure convenue, les deux mères se présentèrent au Château, surprises de s'y trouver au même moment. Si Julia ne les avait pas prévenues de la chose, c'est qu'elle voulait éviter qu'elles se parlent. Aussi, si elle avait fait en sorte de les rencontrer ensemble, c'est qu'elle souhaitait se séparer des deux enfants en une seule étape.

Stationnées devant la porte de la suite qu'on leur avait indiquée, Alice et Florence hésitaient à frapper. Depuis la disparition de leurs enfants, il leur était arrivé plus d'une fois de recevoir des appels de personnes bien intentionnées qui croyaient avoir reconnu Tibo ou Rose. Mais chaque fois, c'était en vain. Serait-ce encore le cas cette fois-ci? À l'unisson, elles frappèrent nerveusement à la porte. Pour Julia, c'était là le signal marquant la fin de son rôle de mère. Elle contempla une dernière fois les deux anges qui avaient su transformer en paradis les derniers mois de sa vie.

Lorsque la porte s'ouvrit, des petits gazouillis servirent d'accueil à Alice et Florence. Les deux femmes n'en crurent pas leurs oreilles. Puis de nouveaux gazouillis se firent entendre. Devant leur air resplendissant, Julia s'écarta pour faire place à deux bébés en pleine santé. Les deux mères n'osaient point avancer, comme si elles craignaient que le mirage se transforme en canular. Pendant une fraction de seconde, chacune se remémora la descente aux enfers qui avait suivi la disparition de son poupon, la détresse engendrée par l'interminable attente d'un retour et l'espoir renouvelé lors de la manifestation devant les Nations Unies. Se pouvait-il que leur cauchemar ait touché à sa fin? Julia les invita à se rapprocher en déployant un bras vers les enfants. Mais encore là, elles hésitèrent. On aurait dit que la peur d'être déçues les rivaient au hall d'entrée.

Voyant cela, Julia s'approcha et les prit doucement par un bras pour les encourager à avancer. Ce geste les poussa toutes deux à se précipiter vers leur enfant. Ceci fait, leur hôte referma la porte derrière elles. Puis elle se retourna pour mieux contempler le résultat de sa bonne action. Son bonheur se mêlait toutefois à la tristesse de perdre ses deux joies de vivre. Elle aurait préféré mourir plutôt que de vivre cet instant. Seule la reconnaissance d'Alice et de Florence l'empêchait de s'effondrer. Mais cet excès de compliments et de remerciements finit par la gêner. Sa participation indirecte au drame qui avait marqué la vie de ces deux femmes faisait qu'elle ne méritait pas ces éloges.

—Je vous demande pardon, les implora-t-elle. Je ne voulais pas vous prendre vos bébés.

Un vaste étonnement anima les visages des deux autres.

—Pourquoi devrions-nous vous pardonner? demandèrent-elles en chœur.

—Parce que je suis quelque peu responsable de leur disparition, répondit Julia en ravalant sa salive.

Ses interlocutrices qui jusque-là la voyaient telle une bienfaitrice peinèrent à croire qu'elle puisse entretenir une seule once de culpabilité.

—Vous n'avez pas à vous sentir coupable, la rassura Alice. Vous n'êtes en rien responsable de ce qui est arrivé. Seuls les ravisseurs sont coupables et seulement eux méritent d'être punis.

—C'est un vrai miracle que vous ayez eu le courage de nous ramener nos enfants, ajouta à cela Florence.

Il n'en fallait guère plus pour apaiser Julia. Alice et Florence avaient raison. Des gens sans scrupules auraient gardé les enfants, en faisant fi de la façon dont ils leur avaient été livrés. Mais bâtir son bonheur sur le malheur d'autrui n'était certes pas sa tasse de thé. Cela était si vrai, qu'elle n'aurait pas hésité une seule seconde à quitter James s'il n'avait pas approuvé l'idée de rendre les enfants.

Avant de partir, Alice s'approcha d'elle et lui présenta Tibo pour qu'elle le prenne une dernière fois dans ses bras. Mais Julia hésita, craignant de rendre la séparation encore plus difficile. Puisque Alice insistait, elle finit par accéder à sa demande. Une dernière fois, donc, elle contempla ce petit être qui se mouvait au creux de ses bras. Elle l'embrassa, le cajola et lui chanta une berceuse avant de s'en séparer. Ceci fait, Florence lui proposa de répéter le même scénario avec Rose. Une fois encore, elle hésita... accepta... contempla l'enfant, l'embrassa, la cajola et lui chanta une berceuse... puis s'en sépara péniblement.

Avant que les mamans ne la quittent pour de bon, elle leur annonça qu'avec son époux, elle entendait fonder un organisme international dont le mandat serait de lutter contre le trafic d'enfants.

—C'est étrange, s'étonna Alice. Daniel et moi avons le même projet.

—Alors, pourquoi ne pas unir nos forces? suggéra Julia.

—Effectivement... pourquoi pas?

Alice était persuadée que cette opportunité que lui offrait Julia n'était pas le fruit du hasard, comme si tout avait été mis en œuvre pour que les enlèvements de Tibo et Rose ne soient pas survenus en vain. Madame Irma avait vu juste.

—Je pourrais passer quelques jours de plus à Québec, reprit Julia, et ainsi, nous pourrions discuter de notre projet.

Alice accepta sur-le-champ. Elle griffonna son numéro de téléphone sur un bout de papier et le tendit à sa future collaboratrice. Avant que les deux femmes ne la quittent, cette dernière remit à chacune des albums photo contenant des bribes de vie croquées sur le vif, ici et là, tout au long des derniers mois, ce qui lui valut une nouvelle vague de remerciements.

Puis Alice, Florence et les deux petits quittèrent la chambre. Marchant à leur suite, Julia s'appuya sur le chambranle de la porte, les yeux rivés sur les enfants. Lorsqu'ils sortirent de son champ de vision, après avoir tourné à gauche au bout du couloir, elle ne put que réaliser que c'était la fin. Elle referma lentement la porte, puis sentit un grand vide l'envahir. Du coup, elle s'appuya contre la porte pour éviter de s'écrouler. Les muscles de son visage se contractèrent alors qu'une douleur infernale irradiait tout son corps. Sa gorge se gonfla quand elle entendit: Toc, toc, toc...

Elle ouvrit... C'était James qui en secret, l'avait suivie jusque-là, sachant trop bien qu'elle aurait besoin de lui. Et il avait eu raison, car elle se jeta dans ses bras.

# Chapitre 28

## En Noir et Blanc

Suite au coup d'éclat engendré par leur démission, Béatrice et Normand se vouèrent corps et âme à leur future agence de «DéTECTIVES privés en Noir et Blanc.» Ils durent bien visiter une bonne dizaine de locaux avant de trouver pignon sur rue. Finalement, leur choix s'arrêta sur un bâtiment plus que centenaire situé entre la rue de La Tour et la falaise servant de trait d'union entre la basse et la haute ville de Québec. Le propriétaire des lieux, un architecte, avait admirablement rénové ce vieil immeuble tout en s'assurant de respecter son cachet historique. Les deux détectives aimèrent tellement l'endroit qu'ils décidèrent de l'acheter. Un bijou!

Au rez-de-chaussée, un locataire leur assurait un revenu d'appoint alors qu'au deuxième étage, se trouvait une partie commerciale installée au-dessus d'un garage. À partir de celui-ci, il était possible d'accéder directement à un magnifique six pièces et demie fait sur mesure pour accueillir les nouveaux propriétaires. Une immense terrasse savamment décorée avec des plantes était juxtaposée à l'appartement. Sa position, au sommet de la falaise, offrait une vue imprenable sur la basse ville et les magnifiques montagnes des Laurentides.

Béatrice eut un pincement au cœur lorsqu'elle remplaça l'écriteau du bureau d'architectes par une enseigne en bois sculpté où on pouvait lire: «Les détectives en Noir et Blanc». Elle contempla longuement son nouvel établissement en savourant sa liberté d'aller et venir à sa guise. Désormais, plus aucun gestionnaire frileux à la solde de monsieur Karl ne saurait l'arrêter. Lorsqu'elle monta l'escalier pour rejoindre son associé, elle entendit le «ploc» caractéristique émis par le bouchon d'une bouteille de champagne qu'on vient d'ouvrir.

—Longue vie aux détectives en Noir et Blanc! lança Normand en lui tendant une coupe pétillante.

—Longue vie aux détectives en Noir et Blanc! de répéter Béatrice en entrechoquant sa coupe contre celle de Normand.

Elle dégusta quelques gorgées puis effectua la tournée de son nouveau royaume. Elle débuta par le joli petit vestibule, destiné à accueillir la future clientèle, avant de traverser l'espace de travail, occupé par deux immenses bureaux et des classeurs, et de terminer avec la petite salle d'entrevue. En revenant à son point de départ, quelque chose d'étrange l'intrigua.

—Je ne me souviens pas avoir acheté cette étagère... signala-t-elle.

—C'est mon cadeau de départ! indiqua Normand en s'amenant vers elle.

—C'est donc pour cette raison que tu m'as interdit de venir durant toute la semaine... tu voulais l'installer avant que je la voie.

—Cette étagère est spéciale, précisa Normand en laissant planer un mystère.

Sans trop comprendre, Béatrice le dévisagea d'un air sceptique. Souriant, le jeune homme passa une main sous une étagère du meuble qui aussitôt, se mit à glisser doucement vers la droite, comme par enchantement.

—Je ne me rappelais pas qu'il y avait une porte ici, s'étonna Béatrice.

—C'est une pièce secrète que j'ai découverte lorsque j'ai déplacé cette murale, l'informa Normand en pointant une immense affiche datant des années cinquante et illustrant une partie du Vieux-Québec.

Béatrice entra dans la pièce, laquelle ne comptait aucune fenêtre. L'éclairage s'activa automatiquement. Elle explora les lieux en contournant la petite table et les chaises qui occupaient la moitié de l'espace disponible.

—Quelle bonne idée tu as eue! laissa-t-elle entendre.

—Je savais que ma découverte te plairait.

Elle s'arrêta devant un mur, rempli d'armoires. Normand la rejoignit, agrippa une poignée et la tira vers lui.

—Les doubles de nos dossiers sont tous ici, fit-il savoir. Quant aux autres tiroirs... ils sont prêts à recevoir ceux de nos prochaines enquêtes.

—Sage décision, fit Béatrice en ouvrant une porte.

Ce faisant, elle découvrit des tablettes chargées de micros miniatures, d'oreillettes, de puces GPS, d'ordinateurs et d'une multitude de gadgets aussi étranges les uns que les autres.

—Tu viens de découvrir notre matériel de surveillance! annonça fièrement Normand.

—J'espère au moins que tu sais comment fonctionne tout cet attirail.

—Aussi facile que de se servir d'un grille-pain.

—Tant mieux... répliqua Béatrice, fort peu convaincue.

—J'espère que tu ne vas pas te mettre à cracher sur la technologie!

—Pas du tout! J'ai remis ma démission au chef pour augmenter mes chances d'arrêter monsieur Karl. Et si pour y arriver, je dois recourir à ce type de gadgets, eh bien... je vais recourir à ce type de gadgets.

—Une autre coupe de champagne? proposa Normand en sortant du local secret.

Tentée par son offre, Béatrice l'imita. En passant devant le futur bureau de son copain, elle croisa la surprise qu'elle voulait lui offrir pour souligner l'inauguration de leur entreprise.

—Tu ne développes pas ton cadeau? dit-elle.

Après une brève hésitation, Normand agrippa la boîte et déchira le papier d'emballage tout en essayant de deviner ce qui l'attendait.

—Un télescope! s'exclama-t-il, les yeux étincelants.

C'était exactement le modèle que depuis son plus jeune âge, il rêvait de posséder. Il tourna autour pour examiner les détails de sa mécanique.

—C'est le plus beau cadeau que j'ai jamais eu... confessa-t-il en se collant sur celle qui le lui avait remis. Euh... Après toi, bien entendu.

Au même moment, le carillon de la porte du bureau retentit. Les deux se dégagèrent de leur étreinte pour répondre à leur premier client.